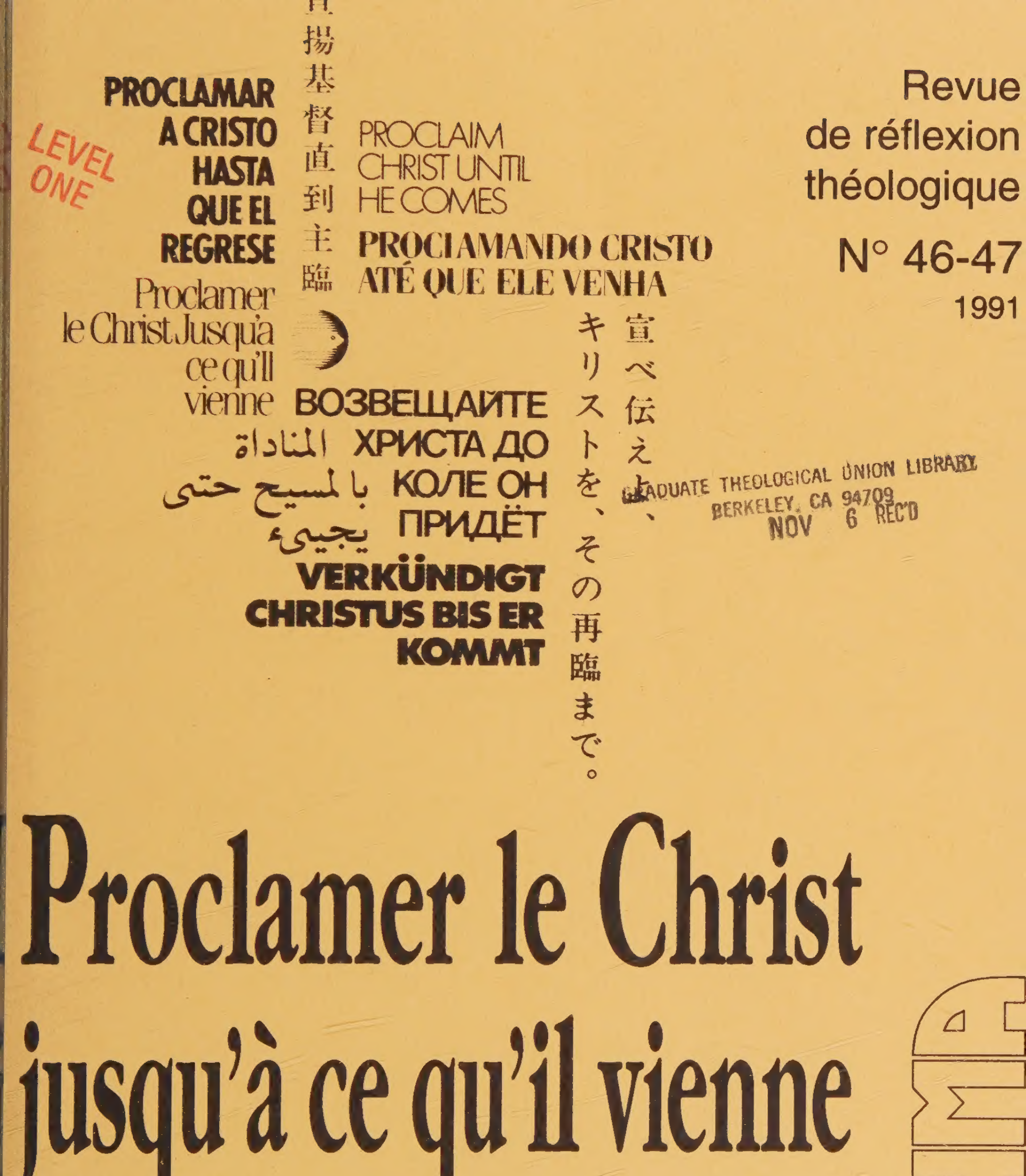


Revue
de réflexion
théologique

N° 46-47
1991

Proclamer le Christ jusqu'à ce qu'il vienne

Appel à toute l'Eglise à apporter tout l'Evangile au Monde entier

Lausanne II à Manille
Congrès International sur l'évangélisation mondiale, 1989

HOKHMA

Tout en souscrivant généralement au contenu des articles publiés, le Comité de rédaction laisse à leurs auteurs la responsabilité des opinions émises.

Réciproquement, l'auteur d'un article ne s'engage pas à souscrire à ce qui est exprimé dans *Hokhma*.

Composition et mise en page : *Effigie Communication*
BP 62 F-78250 Meulan. ☎ 42 92 33 61 ou (1) 34 74 20 96
Impression : IMEAF F-26160 La Bégude de Mazenc. ☎ 75 90 16 37.
Dépôt légal : 4e trimestre 1991.

Hokhma n° 46-47, pp 1-8.

Editorial

MANILLE, LAUSANNE, SAN ANTONIO ET NOUS

Par Shafique KESHAVJEE,
Docteur en Sciences Religieuses, pasteur à Rivaz, Suisse romande.

Hokhma est heureux de pouvoir mettre à la disposition de ses lecteurs les textes des conférences plénières prononcées au 2e Congrès international pour l'évangélisation du monde tenu en juillet 1989 à Manille[1]. 15 ans après le 1er congrès tenu en 1974 à Lausanne où 150 pays étaient représentés, ce deuxième congrès – appelé aussi Lausanne II – a rassemblé plus de 4000 participants de près de 200 pays.

Sans nécessairement souscrire à l'ensemble des affirmations émises, il nous est apparu que ces textes méritent d'être diffusés car ils révèlent bien dans quelle(s) perspective(s) l'évangélisation du monde est actuellement perçue par plusieurs des responsables de la « mouvance évangélique ». Que nous nous percevions dans ou hors de cette mouvance, ces textes nous interpellent.

Manille et Lausanne I

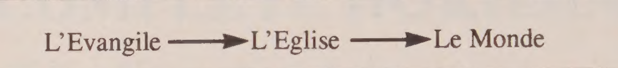
« L'évangélisation du monde exige que toute l'Eglise apporte l'Evangile dans sa totalité au monde entier ».

Cette affirmation de la Déclaration de Lausanne (§ 6) a été l'un des thèmes dominants du Congrès de Manille. Elle a d'ailleurs été reprise dans le Manifeste final (affirmation 21)[2].

La totalité de l'Evangile par la totalité de l'Eglise pour la totalité du Monde, ainsi pourrait se résumer le projet du mouvement de Lausanne.

Les différentes contributions traduites ici s'inscrivent dans un réseau tripolaire :

Schéma «évangélique»



Dans la perspective de l'évangélisation, ces réalités ne peuvent être dissociées. Cela dit, chaque conférencier, tout en cherchant à articuler ces 3 réalités a valorisé à sa manière telle(s) composante(s) de ce réseau.

Quel est l'Evangile qui doit nous surprendre ?
Comment l'Eglise peut-elle se laisser reprendre ?
Quel est le Monde que nous devons comprendre ?

Nous avons besoin, nous disent les conférenciers, de redécouvrir l'Evangile dans sa plénitude (plénitude du Christ prédicateur et guérisseur par la plénitude de l'Esprit évangélisateur et « convertisseur ») (J.W. Hayford et J.I. Packer). L'Eglise divisée est appelée à une évangélisation intelligente et adaptée (P. Kuzmic), au sacrifice (E. Burrows) et à l'engagement (M. Cassidy). Or à quel Monde est destiné l'Evangile ? Avec force et courage – et c'est peut-être là une des grandes richesses de Manille – plusieurs conférenciers ont osé reconnaître que les « évangéliques » n'ont pas assez pris au sérieux le fait que l'Evangile est destiné en priorité aux pauvres (T. Houston) et aux opprimés (C. Molebatsi) et que la modernité (O. Guiness) dans toute son ambivalence ainsi que les autres religions (C. Chapman et M. Alphonse) dans toute leur complexité appellent de la part de l'Eglise des réponses adaptées, qui, jusqu'à présent, ont trop souvent fait défaut[3].

Certes le Christ est unique et sujet à de malheureux compromis (U. Parzany, D. Wells), mais l'Eglise qui cherche à témoigner fidèlement de l'Evangile au monde peut-elle se contenter de simplement répéter des vérités bibliques sans s'être *aussi* plongée dans l'analyse des nouveaux contextes qui sont les nôtres ?

Cette rapide mise en perspective des principales contributions ne doit pas occulter la diversité voire les divergences de perspectives communiquées par ces orateurs. Des exhortations émotionnelles aux enseignements théologiques bien fondés en passant par des encouragements pastoraux et des appels prophétiques, une large variété de discours a été employée. Le clivage le plus important me paraît se situer entre ceux qui témoignent d'une connaissance approfondie du monde auquel ils cherchent à communiquer l'Evangile et ceux qui répètent fidèlement (mais doctrinalement ?) des vérités bibliques sans

faire preuve d'une conscience de leur pertinence et de leur communicabilité aujourd'hui[4].

Manille – ou Lausanne II – s'est voulu être un prolongement de « l'esprit » de Lausanne (L. Ford) et une ouverture au Saint-Esprit évangélisateur. A la suite de Lausanne I, Manille a voulu concilier évangélisation et responsabilité sociale[5]. Certes l'évangélisation est prioritaire (*Déclaration de Lausanne*, par. 5 et 6 ; *Manifeste de Manille*, art. 4), mais elle ne peut être séparée d'une préoccupation sociale. Il est significatif que les salutations d'ouverture par Georges-André Chevallaz au Congrès de Lausanne (dans un pays riche) et par Corazon Aquino au Congrès de Manille (dans un pays pauvre) aient précisément et respectivement mis en évidence l'Evangile dans son essence et sa pureté et les impératifs sociaux (faim et pauvreté) du monde actuel[6].

Le lieu où se vit et se réfléchit la théologie n'est pas sans conséquences sur le contenu...

Manille témoigne incontestablement de la volonté de mettre en pratique les engagements de Lausanne[7].

Manille et San Antonio

Quelques semaines avant le Congrès de Manille s'est tenu à San Antonio (U.S.A.) la dixième conférence organisée par la Commission Mission et Evangélisation du Conseil Œcuménique des Eglises (la première étant celle d'Edimbourg en 1910).

Une comparaison des deux Congrès et de leurs documents officiels fait apparaître des convergences certaines et des divergences indéniables.

Parmi les *convergences*[8], citons d'une part la volonté claire d'affirmer théologiquement que le salut est en Jésus-Christ et que l'évangélisation est donc importante, et d'autre part le souci de prendre au sérieux les pauvres et les implications sociales de l'Evangile. Assurément, il n'est plus possible de juger sommairement les « œcuméniques » d'être « aplatis » dans un Evangile « social » et les « évangéliques » de « planer » dans un Evangile « spirituel » !

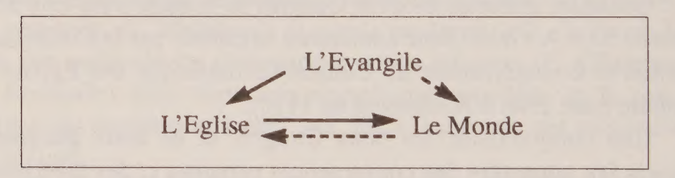
Réunir en tension dynamique « besoins spirituels et matériels, prière et action, évangélisation et responsabilité sociale, témoignage et dialogue, puissance et vulnérabilité, dimensions locale et universelle » ainsi se formule le « souci de la plénitude de l'Evangile » selon le Message de San Antonio[9] et probablement bien des «évangéliques» pourraient y souscrire[10].

Ainsi la double préoccupation de l'Evangile et du monde a été présente aussi bien à San Antonio qu'à Manille.

Cela dit, les *divergences* ne peuvent être tues. Outre celles décrites par J. Van Butselaar[11] concernant les modes d'invitation (délégations d'églises pour San Antonio, participations en leurs noms propres à Manille)[12], la volonté de conciliarité et de reconnaissance des difficultés (San Antonio) et la vision stratégique et optimiste (voire « triomphaliste » à Manille), une culture missionnaire surtout européenne et tiers-mondiste (San Antonio) et une culture missionnaire surtout américaine (Manille), pour n'en signaler que quelques-unes, il m'apparaît que l'une des divergences principales réside précisément dans la manière d'articuler l'Evangile, l'Eglise et le Monde.

Alors que pour la majorité des « évangéliques » l'Eglise se trouve « au centre même du dessein de Dieu pour l'univers » comme « moyen choisi par lui pour répandre l'Evangile » (*Déclaration de Lausanne*, par. 6), en quelque sorte comme seule médiatrice entre l'Evangile et le Monde, pour la majorité des « œcuméniques », les relations apparaissent moins linéaires que *triangulaires*.

Schéma « œcuménique »



Dans ce schème, l'Eglise a certes à communiquer l'Evangile au monde, mais elle reconnaît aussi que Dieu n'a pas attendu la seule action de l'Eglise pour agir dans le monde. Ainsi les délégués de San Antonio affirment que « le Saint-Esprit, Esprit de vérité, de liberté, de communion et de justice est à l'oeuvre aujourd'hui même en toutes sortes de lieux[13] ».

Les « évangéliques » sont généralement marqués par un schème de *rupture* (qui prime sur la continuité) et sont tributaires d'un paradigme caractérisé par l'opposition exclusive. L'Eglise n'est pas du monde – même si elle cherche à être dans le monde – et le salut consiste à quitter le monde pour l'Eglise. « Nous sommes la lumière du monde ! » Or la lumière s'oppose aux ténèbres. Ainsi le dialogue (avec

les autres religions ou d'autres visions du monde) – si dialogue il y a – est un outil stratégique au service du témoignage évangélique.

Les « œcuméniques » sont généralement marqués par un schème de continuité (qui prime sur la rupture) et sont tributaires d'un paradigme caractérisé par l'intégration inclusive. « Nous sommes le sel de la terre ! » Or le sel se conjoint à l'aliment. L'Eglise est dans le monde – même si elle cherche à ne pas être du monde – et le salut consiste dans un premier temps à faire découvrir au monde les « traces » de l'Esprit qui préparent l'accueil du Christ. Le témoignage s'articule au dialogue qui est le lieu privilégié de la découverte de ces « traces »[14].

Manille et... nous

En 1974, Billy Graham, grand inspirateur et instigateur du mouvement de Lausanne, avait perçu l'urgence d'un courant missionnaire « évangélique » qui puisse contrebalancer le courant missionnaire « œcuménique ». Il reprochait à ce dernier d'avoir perdu l'autorité du message évangélique, de se préoccuper unilatéralement de l'homme « dans ce monde » – au lieu d'être concerné par l'homme « dans ce monde *et* dans le suivant » – et d'être piégé par une quête d'unité de type organisationnel. En opposition à ce courant, Lausanne devait offrir un lieu de rassemblement avec une confession de foi claire, un souci pour la destinée globale de l'homme et un «esprit» de collaboration qui ne soit pas prisonnier de lourdeurs institutionnelles[15].

Entre les « évangéliques » et les « œcuméniques », comment se situer ? Il appartient évidemment à chaque lecteur de prendre position par rapport à ces deux mouvances.

Certains reprocheront au C.O.E. d'être trop marqué politiquement (trop à gauche) et trop peu confessant théologiquement (pas assez de clarté dogmatique) ; d'autres feront des reproches inverses aux « évangéliques » (ceux d'être trop à droite, politiquement et pas assez ouverts ecclésiologiquement et théologiquement).

Personnellement, il m'apparaît que le Nouveau Testament nous apprend à prendre au sérieux les « bonnes » discordes (et à nous méfier des « mauvaises » unités, *cf.* par ex. Lc 12,51) et à rechercher les «bonnes» communions (et nous méfier des « mauvaises » dissensions, *cf.* par ex. I Co 1,10ss). Celui qui est notre paix n'apporte pas que la paix et Celui qui est venu pour diviser a voulu tout réconcilier (Col

1,20) ! Aussi nous faut-il apprendre à sa suite à rapprocher pour mieux différencier et à distinguer pour mieux unir.

C'est pourquoi je dirais que les « évangéliques » ont raison de vouloir clairement confesser le Christ mort et ressuscité pour nous (mais qu'ils ont probablement tort de vouloir enfermer son Souffle dans leurs seules paroles et actions) et que les « œcuméniques » ont raison de vouloir discerner l'Esprit Saint partout où il se trouve (mais qu'ils ont parfois tort de mésestimer le lien vivant entre le Souffle et la Parole incarnée et proclamée de Dieu).

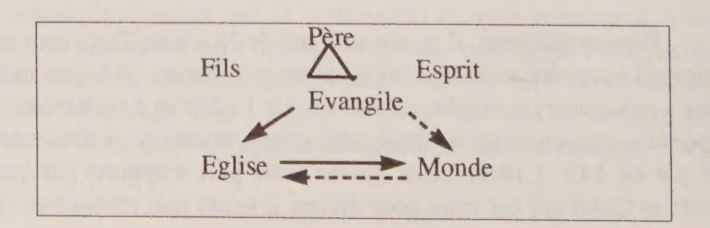
Au centre du dessein de Dieu pour l'univers ne se trouve pas l'Eglise (contrairement à certaines affirmations « évangéliques ») ni l'Esprit dans le monde (contrairement à certaines affirmations « œcuméniques »), mais le Christ, Tête *et* Corps, le Seigneur-Serviteur incarné *et* son peuple dispersé-rassemblé. Certes ce Fils éternel, révélateur du Père a été pleinement présent en ce Jésus historique connaissable par les Ecritures et par l'Eglise (rappel salutaire des « évangéliques ») mais la vie de ce Fils éternel déborde largement les Ecritures et l'Eglise (rappel salutaire des « œcuméniques »).

Il se peut que la « division » entre « évangéliques » et « œcuméniques » ait été utile pour mettre en évidence des vérités et des réalités fondamentales. Mais ce qui est certain c'est que cette « division » ne doit pas devenir une finalité en elle-même. Elle m'apparaît devoir être au service de retrouvailles autour de Celui qui est la Bonne Nouvelle (« évangélique ») pour toute la terre habitée (« œcuménique »).

Puisse alors la discorde déboucher sur une saine concorde. Et puissent les « évangéliques » et les « œcuméniques » se rencontrer, les uns pour mieux apprendre aux autres à être fermes, les autres pour mieux apprendre aux uns à ne pas être fermés !

« Evangéliques » et « œcuméniques » ont besoin les uns des autres pour articuler l'Evangile, l'Eglise et le Monde. Ce n'est pas le lieu de proposer une telle articulation. Mais voici – schématiquement – comment il pourrait être suggéré.

Schéma «alternatif»



L'enjeu théologique est le suivant : l'Esprit souffle-t-il comme il veut à l'*intérieur* de l'Eglise seulement (orientation « évangélique ») ou à l'intérieur de l'Eglise *et* du monde (orientation « œcuménique ») ou encore, comme suggéré ici, en *priorité* dans l'Eglise sans exclusivité du monde ?

Selon cette 3e perspective, *toute* l'Eglise (composée d'« évangéliques » *et* d'«œcuméniques »[16]) vivant de *tout* l'Evangile – de grâce et de justice – est appelée à entrer en dialogue avec le monde *tout entier* – composée d'hommes croyants d'autres religions et d'hommes se croyant sans religion – afin de lui rendre témoignage du Dieu vivant – Père, Fils et Esprit – de qui l'Eglise procède et qui dans le monde toujours la précède.

1 La totalité des contributions est disponible en anglais dans l'ouvrage *Proclaim Christ until He comes*. Minneapolis, 1990.

2 Le texte de la Déclaration de Lausanne et du Manifeste de Manille peut être obtenu à l'adresse suivante : Comité de Lausanne pour l'évangélisation du monde, 2531 Nina Street, Pasadena, California 91107, Etats-Unis.

3 Il faut tout particulièrement saluer dans le monde évangélique l'intervention de C. Chapman qui tout en étant clairement confessant ose parler positivement du dialogue avec les autres religions. Témoignage et dialogue ne s'excluent pas nécessairement. Mais c'est là tout un sujet et un problème en soi !

4 Il m'apparaît qu'une saine fidélité à l' « orthodoxie » ne consiste pas avant tout en une minutieuse répétition des affirmations bibliques mais en une saine expérience du Dieu de la révélation biblique qui aujourd'hui encore est, était et vient…

5 *Cf.* l'article de N. Britton : « De Lausanne I à Lausanne II », *Perspectives Missionnaires*, 20, 1990, p. 11.

6 Pour l'intervention de G.-A. Chevallaz, *cf. Let the Earth hear His Voice*, World Wide Publications, Minneapolis, 1975, p. 10 et pour celle de C. Aquino, *cf. infra*.

7 *Cf.* les différents articles parus dans *Evangelical Review of Theology*, 14/3, 1990, pp. 236-253 qui commentent le Manifeste de Manille.

8 Pour une analyse plus approfondie des convergences et des divergences, *cf.* l'article de J. Van Butselaar : « San Antonio et Manille : deux cultures missionnaires », *Perspectives Missionnaires, op. cit.*, pp. 19-34 ; *cf.* aussi de J. Matthey : « Manille et San Antonio, une année plus tard », *Terre Nouvelle*, Lausanne (Revue des Eglises Réformées de Suisse Romande), 59, 1990, p. 18.

9 Pour une présentation de la conférence de San Antonio, *cf.* tout le numéro d'*Information Evangélisation*, Paris (Bulletin de l'Eglise Réformée de France), 1, 1990. Texte cité, *cf.* p. 50.

10 Signalons la présence à San Antonio d'un nombre important d' « évangéliques » et que 149 d'entre eux ont signé une lettre invitant les

participants du Congrès de Manille à plus de collaboration. *Cf. Perspectives Missionnaires, op. cit.*, pp. 35-43 où cette lettre a été reproduite.

11 *Cf.* l'article susmentionné, pp. 21-26.

12 Alors que la conférence du C.O.E. est liée à une institution, le mouvement de Lausanne se caractérise plus par un « esprit », (*cf.* la discours d'ouverture de L. Ford traduit dans ce numéro).

13 *Cf.* le Message de San Antonio dans la revue *Information Evangélisation* sus-mentionnée, p. 51.

14 Aussi bien chez les « évangéliques » que chez les « œcuméniques », il existe des positions bien plus radicales qui peuvent être qualifiées d' « intégristes » (chez les premiers) et de « syncrétistes » (chez les seconds).

15 *Cf. Let the Earth hear His Voice, op. cit.*, pp. 26s.

16 Où sont donc les catholiques ?

Avant-propos

Le lecteur ne trouvera dans ce recueil ni la totalité des conférences ni la déclaration finale ou « Manifeste » du congrès de Manille[1]. La traduction française de ce texte important a été mise au point par la Société Biblique Française, BP 47, F-95400 Villiers-le-Bel : *Le manifeste de Manille, un prolongement de la déclaration de Lausanne, quinze ans après* (1989, 66p). Dans un numéro remarquable (1990/20) consacré aux conférences missionnaires de Lausanne II et de San-Antonio, notre consœur *Perspectives Missionnaires*, 32, av. de Châtelaine, CH-1203 Genève, signale qu'elle tient le texte à disposition.

Le caractère oral de certaines contributions (une partie de l'exposé de T. Houston a même été présentée aux congressistes sous forme audio-visuelle) a parfois nécessité une légère adaptation, qui n'affecte en rien leur contenu. Dans le texte, sauf indication contraire, les citations bibliques sont empruntées à la TOB (Cerf/ABU 1972).

Mis à part les messages inaugural et final de L. Ford, l'ordre des contributions n'est pas chronologique mais thématique : on trouvera ainsi abordés successivement les aspects spirituels (Burrows, Cassidy), bibliques et théologiques (Packer, Hayford, Parzani, Kuzmic), culturels (Guinness, Wells, Chapman, Alphonse) et socio-économiques (Molebatsi, Houston) de la mission, tels qu'ils ont été traités par les conférenciers de Manille.

Au nom de l'équipe de rédaction, je tiens à remercier ici le comité de Lausanne qui nous a réservé l'exclusivité des droits de publication en français. Que tous ceux, enfin, qui ont participé au travail de traduction trouvent ici l'expression de notre gratitude.

Christophe Desplanque

Rédacteur, Responsable de la Publication

[1] Les actes du congrès ont été publiés sous le titre *Proclaim Christ until He comes. Calling the Whole Church to take the Whole Gospel to the Whole World, WorldWide Publications,* Minneapolis, Minnesota, 1990, 463 p. Certaines conférences (notamment le long exposé d'Os Guiness) y sont présentés en résumé.

MESSAGE

Au nom du peuple Philippin, j'adresse cordialement la bienvenue aux délégués de Lausanne II, selon notre tradition mondialement connue d'amitié et d'hospitalité. Je souhaite féliciter les responsables et les organisateurs du congrès d'avoir choisi Manille pour ce rassemblement de plus de 4000 délégués du monde entier. Ce Congrès se tient donc pour la seconde fois, après le rassemblement de Lausanne, Suisse, en 1974.

En tant que Présidente des Philippines, je recommande vivement aux délégués d'inclure dans leurs discussions les problèmes urgents qui se posent aujourd'hui aux nations du tiers monde. Les questions spirituelles seront fort bienvenues lors de ce Congrès, mais je note que dans certains pays asiatiques, il y a d'autres impératifs à gérer, en particulier ceux qui concernent le bien-être physique : la faim, la pauvreté. Mon vœu est que cette assemblée de responsables spirituels puisse proposer des réponses aux problèmes qui assaillent aujourd'hui les cités du monde.

Sur une Terre ravagée par la guerre, la souffrance, la faim et la maladie, accompagnées d'une chute très nette des valeurs morales, les conférences chrétiennes, carrefours des convictions, procurent un répit bienvenu. Je formule les vœux les meilleurs pour le succès de Lausanne II, à Manille !

Corazon AQUINO
Présidente de la République des Philippines
Manille, 5 juillet 1989

Hokhma n° 46-47, pp11-20.

PROCLAMER LE CHRIST

Message d'ouverture 11 juillet 1989

par Leighton FORD, canadien,
président du Comité de Lausanne

Il y a 15 ans cette semaine, le premier congrès international sur l'évangélisation du monde avait lieu à Lausanne, en Suisse, sur les rives du Lac Léman.

Aujourd'hui, nous sommes rassemblés en face de la baie de Manille pour le congrès Lausanne II.

« Pourquoi Lausanne II » ont demandé certains. « Pourquoi ne pas l'appeler le congrès de Manille ? » En un sens, Lausanne 1974 est une date de naissance, la naissance d'un mouvement, et nous n'oublions jamais vraiment les anniversaires, n'est-ce-pas ? Notre fils Kevin qui est ici comme participant, est né il y aura 24 ans en septembre prochain. Depuis il y a eu bien des moments passionnants dans sa vie, mais nous n'avons jamais oublié cet anniversaire.

Ainsi, juillet 1974 à Lausanne est une date que nous n'oublierons pas.

L' « esprit de Lausanne » est né là – l'esprit d'une vision et d'une coopération nouvelles dans l'évangélisation du monde.

Là-bas, nous avons signé la Déclaration de Lausanne : nous nous sommes engagés à prier, à faire des projets et à travailler ensemble pour évangéliser le monde.

Issu de ce congrès, le mouvement de Lausanne a grandi, une communauté de responsables de toutes les parties du monde engagés à faire avancer la primauté de l'évangélisation biblique.

Issus de l'esprit de Lausanne, ce sont littéralement des centaines de mouvements et d'organisations d'évangélisation qui sont nés. Le mouvement a donné naissance à beaucoup d'autres mouvements, et c'est pourquoi nous l'appelons toujours « Lausanne ».

Notre prière, c'est que juillet 1989 devienne aussi un de ces moments, *kairos*, de Dieu et que beaucoup d'autres naissances puissent être reliées à « Manille 89 ».

Beaucoup de choses sont restées en 1989 les mêmes qu'en 1974. Les besoins d'un monde perdu, brisé, solitaire, le commandement du Christ et le message du Salut.

Mais beaucoup de choses ont aussi changé.

Aujourd'hui, en 1989, nous avons les yeux tournés vers les occasions incroyables d'évangéliser dans la dernière décennie de ce millénaire.

A ce moment-là, le monde émergeait tout juste des traumatismes des années soixante.

Aujourd'hui, nous attendons avec impatience de voir ce que cette ouverture nouvelle et le désir de liberté dans notre monde – tel qu'on peut les voir dans l'esprit de la *glasnost* et les événements de Chine – signifiera pour l'avenir de l'Evangile.

A ce moment-là, un conflit sanglant entre l'Inde et la Chine venait de se terminer.

Aujourd'hui, nous avons parmi nous, ici à Manille, des pasteurs du Vietnam.

A ce moment-là, des jeunes gens protestaient et élevaient leurs voix contre l'injustice dans le monde.

Aujourd'hui, certains de ces mêmes contestataires sont ici, parmi nous, comme disciples du Christ cherchant son royaume de justice.

A ce moment-là, nous avions pris conscience que Dieu suscitait un groupe de responsables exceptionnels dans le tiers monde, comme Gottfried Osei-Mensah, le premier secrétaire exécutif de Lausanne.

Aujourd'hui, nous voyons Dieu susciter des hommes et des femmes plus jeunes qui prennent des positions de responsabilité. La moitié d'entre eux a moins de 45 ans. Certains parmi vous, ici, sont mêmes trop jeunes pour se rappeler de Lausanne 1974 !

A ce moment-là, il n'y avait qu'un participant venant d'un seul pays d'Europe de l'Est.

Aujourd'hui, à l'ère de la *glasnost*, nous sommes profondément émus d'accueillir un grand nombre de compagnons de la foi venus d'Union Soviétique, de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Hongrie, de RDA, de Roumanie, de Cuba, du Mozambique et d'autres pays socialistes.

A ce moment-là, la situation de l'Eglise en Chine était entourée de mystère.

Aujourd'hui, nous savons que la croissance de l'Eglise là-bas est l'un des plus grands miracles de notre temps. Jusqu'à il y a quelques semaines, nous avons espéré avoir parmi nous quelques centaines de responsables chinois. Mais la tragédie de la place Tienanmen a fermé cette porte. (Le siège vide que vous voyez ici est un rappel silencieux pour nous durant ces jours à prier pour eux et pour une poignée de chrétiens d'autres nations qui ne sont pas représentés).

A ce moment-là, en 1974, un laïc a dit, exprimant sa frustration, qu'il sentait que beaucoup de responsables chrétiens n'attendaient des laïcs rien de plus que de soutenir les programmes, de payer les factures et d'essayer de ne rien changer.

Aujourd'hui, nous sommes conscients d'une manière nouvelle, que les laïcs sont le fer de lance de l'évangélisation du monde et que nous traversons une deuxième Réforme où Dieu met son œuvre entre les mains des chrétiens laïcs ordinaires tout comme il a mis sa Parole entre leurs mains lors de la première Réforme.

A ce moment-là, peu de femmes étaient venues comme participantes.

Aujourd'hui, nous sommes reconnaissants pour les nombreuses femmes pleines de dons de Dieu qui sont parmi nous (et nous souhaitons qu'il y en ait plus). Elles sont venues non pas tant pour la cause du féminisme, que pour la cause de l'évangélisation, prêtes à jouer pleinement leur rôle dans la cause globale du Christ.

A ce moment-là, les agences missionnaires peu développées du tiers monde envoyaient quelque 3 000 missionnaires ou plus.

Aujourd'hui, les églises du tiers monde envoient 20 000 missionnaires dans d'autres cultures.

A ce moment-là, beaucoup de groupes dénominationels appelaient à un moratoire sur les missions.

Aujourd'hui, nous n'entendons plus le mot « moratoire » et beaucoup de ces mêmes églises historiques sont en train de repenser le besoin de campagnes d'évangélisation « agressives ». Certaines ont appelé à ce que les années 90 soient la décennie de l'évangélisation.

A ce moment-là, il y avait, c'est triste à dire, quelques soupçons réciproques entre chrétiens charismatiques et non-charismatiques.

Aujourd'hui, il y a un nouveau sens du respect et un désir de partenariat dans l'évangélisation du monde.

A ce moment-là, l'idée qu'il y avait 2,5 milliards de gens non atteints était nouvelle pour beaucoup d'entre nous.

Aujourd'hui, cette idée a saisi les missions dans le monde et des églises ont été implantées parmi des centaines de populations non atteintes durant ces 15 dernières années.

A ce moment-là, la responsabilité sociale était clairement reconnue comme partie intégrante de la mission de l'Eglise, en rappelant que l'évangélisation est première.

Aujourd'hui, dans des milliers de cas passionnants, les ministères d'évangélisation et les ministères sociaux sont devenus des partenaires créatifs. Quoique les injustices de notre monde continuent d'émouvoir nos consciences.

A ce moment-là, il n'y avait pas de comité de Lausanne. La vision du congrès de 1974, son organisation et son financement sont largement l'œuvre de Billy Graham et de son organisation. Je crois fermement que ce congrès et ses résultats seront un des grands héritages historiques du Dr Graham.

Aujourd'hui, Lausanne II est parrainé par le comité de Lausanne. Et Lausanne II, à Manille, s'est réuni, non pas à cause d'une grande organisation, mais parce que littéralement des centaines d'églises, un grand nombre d'organisations et des centaines d'individus sur chaque continent ont fait des sacrifices pour pourvoir à la prière, fournir le personnel, les fonds et le temps nécessaires à la tenue de ce congrès.

A ce moment-là, il n'y avait pas de mouvement de Lausanne.

Aujourd'hui, le mouvement de Lausanne existe à travers le monde entier. Il n'est pas une hiérarchie structurée, mais un réseau de responsables liés les uns aux autres par un engagement commun dans le cadre de la Déclaration de Lausanne à travailler avec d'autres dans les domaines de leurs ministères pour faire avancer l'Evangile.

A ce moment-là, l'Alliance Evangélique Mondiale était un groupe historique, ancien, mais vivant difficilement.

Aujourd'hui, notre mouvement international frère, l'Alliance Evangélique Mondiale, a une identité clairement établie, un rôle croissant et beaucoup d'associations nationales affiliées qui sont efficaces. Nous sommes reconnaissants pour les nombreuses conférences organisées en coopération que le Comité de Lausanne et l'Alliance évangélique ont tenu ensemble.

Mais, avec toutes ces raisons de dire merci, il y a des raisons de rester vigilants.

A ce moment-là, nous n'avions pas à vivre avec le scandale mondial de certains responsables chrétiens dont la conduite a trahi l'Evangile.

Aujourd'hui, c'est le cas.

A ce moment-là, nous n'étions pas si clairement conscients de la montée des efforts missionnaires agressifs faits par les religions non-chrétiennes à travers le monde.

Aujourd'hui, nous le sommes.

A ce moment-là, nous n'avions pas vu complètement les effets dévastateurs de la sécularisation sur l'Eglise, sur le lieu de travail, sur la famille, sur la morale et sur le sens de la vie.

Aujourd'hui, nous les voyons.

A ce moment-là, notre monde n'était pas autant conscient des « troubles » en Irlande du Nord, ou de l'apartheid en Afrique du Sud où l'Evangile a été habillé des robes sectaires de la race et du pouvoir.

Aujourd'hui, nous en sommes conscients et nous nous tenons aux côtés de nos frères et sœurs dans ces régions qui cherchent à vivre et à parler fidèlement pour le Christ.

A ce moment-là, nous n'étions pas tellement pris par le souci, spécialement dans les pays développés, de trains de vie plus confortables, d'immeubles somptueux qui ont parfois amenés des coupes sombres dans les sacrifices faits pour soutenir l'évangélisation, les secours et le développement.

Aujourd'hui, nous faisons face à ces situations et à beaucoup d'autres défis.

A ce moment-là, nous nous étions rencontrés autour du thème « Que la terre entière entende sa voix ».

Aujourd'hui, nous nous retrouvons autour du thème : « Proclamer le Christ jusqu'à ce qu'Il vienne », un thème biblique qui nous entraîne vers l'an 2000 et au-delà, vers l'accomplissement de la tâche et le retour du Seigneur.

Dans ce thème, je vous suggère trois sujets d'espérance et de prière pour ces dix prochains jours :

Premièrement : dans la dimension théologique, j'espère et je prie que nous puissions parvenir à une ré-affirmation du caractère unique, pertinent et convaincant du Christ que nous proclamons comme l'unique espérance pour notre monde et pour notre salut éternel.

Deuxièmement : en termes de missiologie, que nous ayons un nouvel aperçu sensible et contraignant des moyens par lesquels on fait connaître et par lesquels il faut faire connaître le Christ dans les situations diverses de notre monde où des gens cherchent la vie abondante et éternelle.

Troisièmement : en termes spirituels, que Dieu nous donne une nouvelle onction de son Saint-Esprit qui rendra tout le peuple de Dieu – et spécialement les hommes et les femmes laïques et les responsables plus jeunes qui se lèvent – capable d'annoncer le Christ avec créativité et autorité, avec intégrité et dans l'unité dans les décennies qui sont devant nous.

Le sous-titre de notre thème est : « Appeler toute l'Egliseà apporter tout l'Evangile au monde entier. » Et qui est celui qui nous appelle ? Non pas nous, mais le Christ.

Je souhaite que dans ces jours nous puissions revivre cette scène captivante où le Christ ressuscité est apparu aux premiers disciples le soir du premier jour de la semaine. Ils s'étaient rassemblés dans une maison, les portes étaient closes parce qu'ils avaient peur de ce qu'il y avait au dehors et qu'ils avaient conscience de leurs manquements à l'intérieur d'eux-mêmes. Alors Jésus a traversé ces murs, il s'est tenu debout au milieu d'eux, Il leur a donné trois clés qui ont ouvert les portes et il les a envoyés au-dehors pour l'annoncer.

Il leur a donné la clé de la paix nouvelle : l'appel à annoncer le Christ comme il l'a fait.

Qui est ce Christ que nous sommes appelés à annoncer ?

Il est :

- La Parole qu'il faut dire
- La vérité qu'il faut proclamer
- Le chemin qu'il faut prendre
- La lumière qu'il faut montrer
- La vie qu'il faut vivre
- La joie qu'il faut partager

Mais ici, il se montre lui-même comme la paix qui doit être donnée.

« Shalom » dit-il, comme le faisaient les Juifs, ou comme un Arabe dirait « Salaam ». C'était une salutation quotidienne ordinaire. C'était une paix profonde qu'il apportait, la paix avec son Père, la paix avec eux-mêmes et la paix avec le monde. Sa paix n'était pas l'absence de problèmes, mais sa présence à lui.

C'était une paix qui avait un grand prix. Il leur a montré ses mains et son côté comme pour dire : « Reconnaissez-moi et reconnaissez à quel prix cette paix est donnée ».

« Le Christ », dit l'Ecriture, « est notre paix ». Ce n'est pas le christianisme, mais le Christ que nous annonçons. Pas une idéologie, mais le Christ. Pas notre expérience, mais le Christ. Pas même notre foi, mais le Christ.

Que signifie annoncer la paix du Christ à des jeunes gens de Lagos et de Soweto qui ne peuvent pas trouver de travail et subvenir aux besoins de leurs familles ?

Que signifie annoncer la paix du Christ à l'homme d'affaires pressé de Tokyo qui sait que « karoshi » – la mort soudaine à cause d'un excès de travail – est en train de se répandre dans des proportions alarmantes ?

Que signifie annoncer la paix du Christ à cette maman au Mozambique dont l'enfant famélique est en train de mourir dans ses bras ?

Que signifie annoncer la paix du Christ à la jeunesse de Nouvelle Zélande qui connaît le taux de suicide le plus élevé du monde ?

Que signifie annoncer la paix du Christ aux parents en Amérique, que ce soit dans les banlieues cossues ou au centre des villes, qui apprennent que leur enfant est mort d'une overdose de drogue !

Que signifie proclamer la paix du Christ à notre monde et qu'est-ce que cela va coûter ?

Dieu nous aidera à apprendre de sa Parole et les uns des autres ce que cela signifie. Je crois en effet que Jésus est comme un diamant merveilleux, taillé en de nombreuses facettes. Quand on tourne le diamant à la lumière, il scintille des différents reflets de sa beauté. Il y a bien plus à voir dans la beauté et la puissance du Christ que ce que chacun d'entre nous peut en décrire. Les Indiens voient dans la paix du Christ des aspects que les Anglais ne voient pas. Les Brésiliens y voient des aspects que les Nigériens n'y voient pas. Les habitants des îles du Pacifique y voient des aspects que les Allemands ne voient pas. Mais quand dans ces dix prochains jours, nous concentrerons nos regards sur le Christ, nous pourrons apprendre à annoncer sa paix comme il l'a fait.

Il leur a aussi donné la clé d'un nouveau but : c'est l'appel à annoncer le Christ à sa manière.

« Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » dit-il à ses premiers disciples. On trouve ici l'appel à annoncer le Christ non seulement comme lui l'a fait, mais aussi à sa manière.

Il leur a dit, comme il nous le dit : « Je veux que vous soyez un peu Moi dans ce monde. » Il affirmait être celui qui était envoyé selon

le commandement de son Père. Evangélisons-nous de cette manière ? Nous ne sommes pas les sauveurs du monde désignés par nous-mêmes. Nous sommes des pécheurs envoyés par notre souverain Seigneur.

Il a affirmé qu'il glorifiait le Père. Evangélisons-nous pour nous glorifier nous-mêmes ?

Il l'a fait avec un amour qui prend soin des personnes. Même sur le chemin vers la croix, il avait le temps de s'arrêter pour un mendiant aveugle.

Il n'a pas annoncé son message seulement avec des mots, mais aussi par une vie qui attirait. Nous avons aujourd'hui des moyens de communication nombreux et puissants à notre disposition, mais nous devrions nous rappeler que Paul pouvait écrire à des esclaves sans puissance qu'ils pouvaient rendre l'Evangile attirant par leurs vies.

Et Jésus l'a fait, non pas à distance, mais en étant proche des gens.

Y a-t-il quoi que ce soit, vraiment, qui soit de l'évangélisation à longue distance ? L'évangélisation à la manière de Jésus signifie toucher les gens, c'est la vie qui se frotte à la vie. Il ne nous a pas dit de faire du témoignage, mais d'être des témoins.

Ecoutons, durant ces jours pour apprendre de Joni Eareckson-Tada comment le Christ touche les handicapés, et de Caesar Molebatsi comment le Christ touche les jeunes de Soweto, et de Lucien Accad comment Jésus touche les réfugiés du Liban.

Gottfried Osei-Mensah a été le premier secrétaire exécutif de Lausanne. Comme petit garçon, en Afrique, il fréquentait une école dont le directeur était Anglais. Il a été très surpris que ce directeur le connaisse et l'appelle par son nom. Il a été encore beaucoup plus surpris quand le directeur l'a invité à participer à une classe biblique dans sa maison. Quand Gottfried est arrivé, il a vu qu'il ne restait pas une chaise de libre; étant timide, il a commencé à partir. Le directeur l'a appelé : « Viens, Gottfried, j'ai un siège pour toi. » Alors, le directeur l'a mis sur sa propre chaise et il s'est assis par terre pendant qu'il enseignait. Gottfried était très gêné et il s'est à peine souvenu de ce qui a été dit. Mais ce petit acte inconsciemment accompli, à la manière de Jésus, s'asseoir par terre, l'a touché. Des années plus tard, Gottfried a rappelé ce moment au directeur qui ne s'en souvenait même plus. Mais il avait annoncé le Christ d'une manière telle qu'une vie a été changée pour toujours.

La troisième clé que Jésus leur a donnée est une nouvelle puissance : nous sommes appelés à annoncer le Christ non seulement comme lui l'a fait et à sa manière, mais aussi par son Esprit.

Il « a soufflé » sur eux et leur a dit : « Recevez le Saint-Esprit. »

Pouvez-vous imaginer cette petite bande de frères et sœurs, d'hommes et de femmes, quand Jésus leur a dit : « Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie ; vous allez être un peu moi » ?

Pouvez-vous vous les imaginer regardant autour d'eux, se regardant les uns les autres et disant : « Qui ? Nous ? »

Il y avait Jacques et Jean qui peu de temps auparavant avaient discuté pour savoir lequel était assez important pour être assis à côté de Jésus.

Il y avait Thomas qui ne voulait même pas croire à la résurrection.

Il y avait Pierre qui l'avait renié trois fois. Il y avait les femmes qui étaient considérées comme rien à cette époque-là. Comment pouvaient-ils être des « petits christs » ?

Ainsi, en soufflant sur eux, il était en train de jouer une parabole de la Pentecôte future. Quand il a soufflé, son souffle était le vent, l'Esprit de Dieu. C'est lui-même qu'il soufflait sur eux.

Comme le Père s'est montré lui-même dans le Fils, ainsi le Fils se reproduisait-il lui-même dans ses disciples. C'est là le secret de l'évangélisation du monde.

Le Christ en nous, l'espérance de la gloire.

Le Christ en nous, la paix du monde.

Le Christ en nous, le pain de vie.

Le Christ en nous, la lumière du monde.

Bien sûr, ces premiers évangélistes étaient des gens faillibles. Et nous le sommes tous. Nous avons tous failli en quelque chose. C'est ce que le grand inventeur, Charles Kettering a dit une fois : « Le seul moment où vous ne faillissez pas, c'est la dernière fois où vous essayez quelque chose et que ça marche. »

Ainsi, durant ces jours, nous qui avons failli en plusieurs occasions, nous écouterons l'appel du Christ et nous prierons pour demander le souffle du Christ. « Souffle sur nous, souffle de Dieu ». Nous ranimerons le don de Dieu qui est en nous, sachant qu'il ne nous a pas donné « un esprit de crainte, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse ».

L'évangélisation du monde est-elle possible en l'an 2000 ? Je veux croire que oui. Je suis tenté de croire qu'elle ne l'est pas. Est-il possible pour des gens comme vous et moi de le faire ? J'aimerais penser que oui. Mais, profondément en moi, je crains que ça ne le soit pas.

Mais est-ce possible pour le Christ en nous de le faire par son Saint-Esprit ? Je suis sûr que c'est possible ! Il est même possible que

Jésus-Christ veuille faire cette oeuvre plus grande à travers des gens qui ne sont pas à ce congrès et qui n'y seraient jamais invités. Et il pourrait être possible qu'il agisse à travers certaines personnes dans ce congrès avec qui vous ou moi ne sommes pas d'accord.

Dans les dix prochains jours, nous allons entendre beaucoup d'idées. Nous serons d'accord avec certaines, et pas d'accord avec d'autres. Mais nous sommes ici pour entendre l'appel du Christ et pour apprendre les uns des autres.

Et alors que nous concentrerons notre attention sur le sujet : « proclamer le Christ » – comme il l'a fait, à sa manière et dans son Esprit – puissions-nous trouver de façon renouvelée cette passion de l'unité qui est « l'esprit de Lausanne » et qui est au cœur de toute vraie évangélisation du monde.

Il y a plusieurs années, un des journaux les plus importants du monde a fermé à cause d'un conflit à propos de l'organisation du travail. Finalement, un accord a été trouvé et un nouveau rédacteur a été désigné. Le premier jour, il vint au travail et trouva les portes d'entrées principales donnant sur la rue fermées par des chaînes, comme elles l'avaient été pendant des mois à cause de la violence. Il est donc passé par la porte de derrière, il a rassemblé le personnel autour de lui dans la salle de rédaction. Personne ne lui avait dit ce qu'il fallait dire ou faire. Donc, sous l'impulsion du moment, il a grimpé sur le bureau et il a dit : « Ouvrez ces portes d'entrée principales. » Il y a eu un grand silence. Alors, tous pleurèrent. Des hommes et des femmes d'âge mûr se tenaient là, les larmes coulant sur leurs joues. C'était un nouveau commencement.

Que ce soit la prière de chacun d'entre nous : que Lausanne II à Manille soit un nouveau commencement, que Jésus le crucifié, le Christ ressuscité, marche à l'intérieur de ce centre de rencontre international des Philippines, qu'il nous montre ses mains et son côté et nous donne les clés de la paix nouvelle, du but nouveau et de la puissance nouvelle ; qu'il nous dise : « Ouvrez ces portes principales qui donnent sur la rue. »

Et ainsi, puissions-nous proclamer le Christ comme il l'a fait, à sa manière et par son Esprit jusqu'à ce qu'il vienne.

Hokhma n° 46-47, pp 21-29.

SACRIFICE

Message d'Eva BURROWS,
Australienne, Générale de l'Armée du Salut

INTRODUCTION

Le programme de Lausanne II a été élaboré pour nous conduire à une évangélisation effective du monde entier, ceci en soumission au grand commandement du Christ. En filigrane de ce programme, apparaissaient les accents principaux « Urgence – Sacrifice – Unité ». A maintes reprises, dans la phase préparatoire, j'ai relevé des phrases telles que « le prix à payer », « l'exigence d'amour », « la mission qui implique un don total de soi ».

Posons-nous simplement la question, « si le monde a besoin d'être évangélisé, si les hommes et les femmes de toutes les nations doivent être conduits au Royaume de Dieu, ce sera au prix de quel sacrifice ? Quel en sera le prix à payer ? Qu'est-ce que cela nous coûtera ? »

Bonnes questions, questions importantes qui ne sauraient être éludées.

QUEL EST LE PRIX À PAYER POUR NOUS IDENTIFIER AU CHRIST DANS SA MORT ET À SON FRUCTUEUX MINISTÈRE ?

La première étape dans notre quête d'une réponse est la croix, où par son sacrifice, le Christ est devenu le Rédempteur du Monde. Le sacrifice a été le point culminant de sa vie féconde et je crois que les fruits que nous produirons par notre effort d'évangélisation le seront proportionnellement à l'œuvre de la croix en nous. Le Christ l'a enseigné et tout son ministère terrestre en est l'illustration. Il a enseigné ceci comme un principe spirituel révolutionnaire, lorsqu'il parlait aux

Hellénistes à Jérusalem, quelques jours avant le Calvaire. Il a dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » (Jn 12,24).

A ces Grecs, dont la conception de la vie était fort semblable à celle que nous connaissons de nos jours – recherche de l'autosatisfaction – être autodidacte – vie centrée sur le plaisir – Jésus a énoncé le principe qu'uniquement ceux qui mourront à eux-mêmes et renonceront à une vie égoïste, pourront être au bénéfice de la vie abondante qui produit la moisson pour son Royaume.

Pour le Christ, il n'y a pas eu d'autre voie que la croix. Et nous, les disciples qui sommes chargés de sa croix, nous ne devrions pas exclure cette croix de nos vies.

L'adversaire a toujours eu connaissance de cette loi de la moisson spirituelle et cela explique pourquoi, à plusieurs reprises, il a suggéré à Jésus-Christ d'éviter la croix. C'est pourquoi il essaie de nous tenir hors de l'engagement et du sacrifice. Mais le Christ, qui par delà la croix se réjouissait au sujet de la moisson à venir, où des millions de vies seraient rachetées, endura la croix, en portant la honte.

La glorieuse vérité est que par sa mort, un seul grain de blé, qui mourut au Calvaire, devint une récolte de 3 000 âmes, le jour de la Pentecôte et plus encore, quelques semaines plus tard. Le sacrifice de ces 3 000 disciples de la première heure a produit une moisson de millions de personnes qui vivent sous la souveraineté de Jésus-Christ, aujourd'hui encore, dans le monde entier. Le sacrifice et l'engagement ont été le secret du rayonnement du plus grand des évangélistes, l'apôtre Paul. Le N.T. énumère tout ce qu'il a dû endurer pour l'amour du Christ et de son Evangile. Il a été harcelé par ceux qui minimisaient son autorité, il travaillait de ses propres mains, afin de n'être une charge pour personne, il fut abandonné par des collaborateurs. La persécution physique faisait partie de son lot quotidien. Il a été crucifié avec le Christ ; sa propre existence lui importait peu ; tout ce qui pouvait représenter un gain pour lui était regardé comme une perte pour le Seigneur.

Non seulement Paul s'accommodait de toutes ces tribulations, mais il s'en glorifiait, lorsqu'il disait : « C'est pourquoi, je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les privations, dans les persécutions, dans les angoisses, pour Christ ; en effet quand je suis

faible, c'est alors que je suis fort. » (II Co 12,9-10, Trad. Segond Révisée).

Les grands réveils et les efforts d'évangélisation soutenus n'ont jamais commencé sur une grande échelle, mais ont été le résultat d'une vie totalement consacrée sur l'autel du sacrifice.

QUEL EST LE PRIX À PAYER POUR ÊTRE ÉVANGÉLISTE ?

Le rejet du principe du sacrifice se fait durement ressentir dans le monde de nos jours, où la philosophie ambiante n'a d'autre but que d'exalter le succès ou la réussite de l'homme. Les aspirations mondaines n'ont que le paraître, la richesse et la puissance pour objectif. Dans un tel monde, nous ne devrions pas répugner à souffrir, quoique le sacrifice n'aille pas de soi. Il faut recentrer notre vie sur le Christ et nous évertuer à porter notre croix nous-mêmes, ainsi notre sacrifice offert au Seigneur deviendra un privilège, pas un châtiment.

Norman P. Grubb, ce grand homme de Dieu, a dit : « Si je suis au Christ, alors la mort volontaire aux avantages découlant d'une vie charnelle – confort, amours, avancement dans l'échelle sociale, revenus qui s'accroissent, plaisirs, loisirs – m'accorde le droit de réclamer et de recevoir la moisson dans l'Esprit. Au lieu de considérer de telles choses comme des pertes et des privations qui doivent être endurées, si nécessaire, mais évitées si possible, nous les affrontons délibérément et nous nous en glorifions comme d'une voie menant à la moisson. »

LE SACRIFICE IMPLIQUE LA MORT À SOI-MÊME

L'un de nos dirigeants (au sein de l'Armée de Salut), Samuel Logan Brengle, dont les écrits sont connus de la plupart d'entre vous et ont été traduits en beaucoup de langues, avait beaucoup à dire au sujet du sacrifice comme un aspect probant d'une vie remplie de l'Esprit. Dans son livre « *The Souls Winner's Secret* »[1], il y a un chapitre intitulé « *The Cost of Saving Souls* »[2]. Ce langage peut paraître anachronique, mais ce qu'il exprime est très important : sauver des âmes, n'est-ce pas ce à quoi les évangélistes s'emploient ?

Il y a un prix à payer, dit Brengle, il faut vouloir se passer de l'approbation du monde et se dépouiller des attaches mondaines qui maintiennent notre cœur loin du Christ. Brengle le résume dans une phrase choc, « seuls les morts sont de vivants prédicateurs. » Morts au péché, à soi-même, à une ambition personnelle, à l'approbation des hommes et aux honneurs terrestres.

Si Dieu vous a établis pour être « des pêcheurs d'hommes », l'attirance au monde devra mourir. Brûlez vos vaisseaux. Sans avoir de projet de retraite. Réalisez la portée des paroles de l'apôtre Paul, « Malheur à moi, si je n'évangélise » (I Co 9,16). C'est là l'état d'esprit d'un véritable évangéliste.

Quel est le prix à payer pour devenir évangéliste ?

SAVOIR EVALUER LE PRIX D'UNE FOI SANS COMPROMIS

La Corée a été un champ de mission privilégié pour l'évangélisation à la cause du Christ. Etre disciple là-bas, pour chaque chrétien a souvent coûté cher. Dans un cimetière coréen, on pouvait lire ces paroles courageusement gravées sur la pierre tombale d'un serviteur du Christ afin que le monde entier puisse les voir : « Si j'avais un millier de vies, je les donnerais toutes pour le Christ. »

Il va sans dire que le prix pour être disciple n'est que rarement au rabais. Comme pour cet officier de l'Armée du Salut de Corée du Sud, qui était en poste à Chinju, lorsque la ville tomba aux mains des envahisseurs Nord-Coréens durant la Guerre de Corée. Il s'agissait du major Noh Yong Soon. Le commandant des vainqueurs Nord-Coréens le fit appeler afin de l'interroger. Pour devenir un exemple public, il fut contraint de défiler dans les rues avec ses ravisseurs qui le conduisirent sur une place de la ville, où il se trouva face aux fusils d'un détachement d'infanterie. La population de Chinju fut « conviée » pour être témoin lorsqu'on lui ordonnerait de renoncer à sa foi. Mais lorsque par deux fois, il refusa résolument de renier sa foi, le commandant Nord-Coréen excédé lui donna un dernière chance. Il hurla avec véhémence : « Renonce à ta foi en Jésus-Christ. » Mais calmement, le major brandit sa Bible et déclara courageusement : « Que je vive ou que je meure ne m'importe pas, car Jésus est vivant. » Il tomba à genoux, priant pour ses bourreaux, tandis qu'une salve déchirait le silence : un

martyr moderne était mort pour sa foi. Les cruels soldats remirent leur fusil à l'épaule et quittèrent les lieux, laissant le corps là où il avait été abattu. Il fut enterré en hâte par des frères compatissants ; ce ne fut que beaucoup plus tard qu'on lui attribua une sépulture décente dans un mausolée après le retrait des forces Nord-Coréennes. Mais le martyre du Major Noh Yong Soon a permis que l'Evangile du Seigneur soit répandu à travers cette contrée. Une communauté, l'Armée du Salut a pu croître ainsi. De nouvelles églises ont essaimé et le Royaume du Christ s'est développé dans des proportions inimaginables.

Cet exemple nous montre que le prix à payer pour devenir un disciple est rarement bradé, mais ce coût élevé rapporte une récolte abondante – produisant au centuple. Il y en a peu parmi nous qui devront faire face à un peloton d'exécution, mais beaucoup auront à souffrir de la torture physique ou de l'humiliation. Dans des milieux hostiles à l'Evangile, opposés à la foi chrétienne par intolérance en matière de religion ou par opportunisme politique, beaucoup d'entre vous seront appelés à souffrir pour l'amour du Christ et de l'Evangile.

LE PRIX DE L'IDENTIFICATION AVEC CEUX VERS LESQUELS NOUS SOMMES ENVOYÉS

La nécessité de « dépenser et de se dépenser » (II Co 12,15) au service du Christ nous amènera à nous identifier aux gens que nous évangélisons et servons. J'illustrerai ce point par une anecdote qui s'est passée à Londres. Un groupe de travailleurs chrétiens s'efforçait de saisir la complexité de l'évangélisation au sein des villes britanniques, qui sont de véritables « jungles urbaines ». Ceci se passait pendant une période où s'étaient déroulées de terribles émeutes, ainsi que des actes de violence et de vandalisme à Brixton, à l'intérieur du ghetto londonien. Lord Scarman, qui présidait la commission d'étude de ces troubles sociaux, se vit demander s'il ne faudrait pas s'adresser à un groupe chrétien. Quelqu'un posa la question : « Lord Scarman, pourriez-vous résumer en quelques phrases ce que vous pensez des solutions à apporter aux problèmes d'endroits tels que Brixton ? » Le président répondit : « Oui, je vais vous dire. En fait, je ne vous dirai qu'une phrase : Allez et vivez là-bas. »

Il nous en coûte de le faire. D'y aller et d'y vivre. Si souvent, le travailleur chrétien quitte le ghetto pour aller s'installer dans sa confortable maison dans quelque banlieue tranquille des environs, ce

qui fait que son travail et son témoignage perdent leur impact. Nous avons à être là où ils sont. Nous devons partager leur vie pour pouvoir nous identifier à eux. Ceci explique pourquoi l'Armée du Salut a été tellement appréciée des classes laborieuses vivant dans les taudis anglais du siècle dernier. L'Armée du Salut y allait et y vivait.

Sommes-nous prêts à faire de même aujourd'hui ? Dans les Harlem de ce monde, dans les bidonvilles surpeuplés d'Afrique ?

ON NE SAIT PAS LIRE

Dans l'évangélisation trans-culturelle, cette identification implique l'apprentissage d'une autre langue, l'adaptation à de nouvelles coutumes et à un nouveau style de vie. Il vous en coûtera quelque chose de vous mettre dans la peau de l'autre, de ressentir ce que ressent votre vis-à-vis, de découvrir les blessures dont souffre votre prochain, de partager la pauvreté de la personne. Un tel don de soi coûte, mais les fruits de notre ministère seront directement proportionnels à la façon dont nous agissons envers les personnes que nous avons à servir et à évangéliser.

La déclaration de Lausanne nous rappelle que les « évangélistes du Christ doivent humblement se défaire de leurs ambitions personnelles, afin de devenir serviteurs des autres ».

A plusieurs reprises dans les Evangiles, Jésus condamne celui qui refuse de s'engager, celui qui répugne à l'effort pour venir en aide à son prochain. C'est ce qu'a illustré Jésus par la parabole du « bon Samaritain ». Il a exalté le voyageur samaritain de ce qu'il s'est totalement investi et qu'il s'est lui-même impliqué financièrement ; il a risqué sa propre vie sur une route mal fréquentée, il a passé outre à un préjugé racial, il a utilisé généreusement ses propres ressources.

Il n'est pas surprenant d'entendre Jésus dire : « Allez et faites de même » (Lc 10,37). *Combien vous en coûtera-il de devenir évangéliste ? Souhaitez vous payer le prix ?*

Notre Seigneur, Jésus-Christ, nous en donne le parfait exemple. Il s'est identifié totalement à nous dans notre humanité. Il n'avait besoin ni de naître pauvre, dans une étable, ni de devoir travailler comme un simple ouvrier, ni d'encourir la moquerie, la persécution et le mépris –

mais il l'a fait. Il s'est humilié, il s'est fait incognito et il est devenu obéissant jusqu'à la mort.

Puisse ceci vous rappeler qui était vraiment Jésus-Christ.

L'EXIGENCE D'AMOUR

La prééminence de l'amour dans la vie du disciple du Christ caractérise notre foi chrétienne. L'amour doit être la source première de notre vie. Amour pour Dieu, amour envers nos frères, amour/compassion pour les foules qui sont comme des brebis dépourvues de berger. Avant même chaque don charismatique, nous devons privilégier l'amour ; il est au-dessus de l'éloquence d'une prédication inspirée ; au-dessus de la capacité intellectuelle ; et au-delà de la quête du martyre (I Co 13,1-3). L'amour (*agapè*) transcende toutes choses et doit être le motif et la source de notre ministère. Car, s'il est en Christ, l'amour conduit à la plénitude et à la victoire.

Un ami m'a récemment interrogé au sujet du désespoir des responsables de la Mission Intérieure de Chine lorsqu'ils se sont rencontrés ici-même à Manille, dans une période de grande crise. Cela se passait en 1951 et leurs équipiers avaient été expulsés de Chine. Leur souci était de connaître leur prochain lieu de mission. Un des missionnaires a décrit cette déconcertante expérience : « La présence de Dieu n'était plus perceptible. Plus d'indication de la direction divine. Nous ne savions plus que faire. »

C'est dans ce climat de désespoir qu'apparut la grande évangéliste Catherine Booth-Clibbon. Elle prit place autour de la table en écoutant leur conversation, et soudain les interrompit : « Messieurs, quel est le secret de l'amour ? » Le silence se fit embarrassant, chacun cherchait une définition simple. Catherine lisait leurs pensées inexprimées et les défia : « Messieurs, voulez-vous savoir la vraie signification du mot Amour ? C'est Sacrifice. »

Alors une puissante onction de l'Esprit put se déverser sur cette conférence. Remise en selle par cette flamme l'Overseas Missionary Fellowship accomplit quelques uns des plus hauts faits de l'histoire de la Mission du Sud-Est asiatique.

Pour parvenir à l'amour, il faut sans cesse donner avec un esprit de sacrifice. Si l'on avait posé la question à Marie de Béthanie au sujet du sacrifice de son parfum de grand prix, pour oindre les pieds de Jésus

avant sa mort, elle aurait certainement répondu : « Sacrifice ? Quel sacrifice ? Ce n'est pas un sacrifice. Vous voyez, je l'aime. »

L'amour incontournable du Seigneur doit être le véritable moteur de nos actions. (II Co 5,14)

LE PRIX DE LA SAGESSE POUR UN ÉVANGÉLISTE EST LE SACRIFICE

Dans le Livre des proverbes, ce verset est très bref, mais chargé de sens : « Et le sage s'empare des âmes. » (Pr. 11,30 ; Trad. Segond Révisée). Les « pêcheurs d'hommes » ou les évangélistes doivent avoir la sagesse qui leur permet de comprendre et de s'identifier à ceux qu'ils cherchent à amener au Christ. Cette sorte de sagesse ne s'apprend pas à l'université ; on ne peut pas l'acquérir avec de l'or ou de l'argent ; elle découle uniquement de notre communion avec le Seigneur. Elle se gagne en entrant dans toutes les expériences que peut vivre le cœur de l'homme. Que ce soit au travers d'une tribulation personnelle, par le rejet ou le renoncement à soi-même, celui qui souhaite la sagesse ne doit pas reculer devant le sacrifice et la souffrance.

Oswald Saunders a dit : « La méthode divine pour préparer un prédicateur est de lui permettre d'endurer la souffrance. » Une lecture minutieuse des biographies de grands évangélistes tels que D.L. Moody, Dr. Chs. E. Fuller ou William Booth le démontre.

Désirez-vous payer le prix pour acquérir cette sagesse permettant d'amener des âmes au Seigneur ?

Il est élevé et il ne se règle pas en un seul terme, au forfait. On doit le payer en plusieurs tranches. « Nous sommes un sacrifice vivant sur son autel » (Rm 12,1). Un don quotidien de soi-même pour l'amour du Christ et de son Evangile. Quelqu'un a dit : « Le plus grand problème des sacrifices vivants, c'est qu'ils se terminent sur l'autel ! » Seigneur, aide-nous à avoir envie de donner, quel qu'en soit le prix.

Dans sa traduction de la IIe épître aux Corinthiens, J.B. Phillips intitule le chapitre 6 « La dure mais glorieuse vie des serviteurs de Dieu. » Ce constat décrit fidèlement l'œuvre d'un évangéliste. Personne ne s'attend à ce qu'elle soit facile.

Il y aura des sacrifices à consentir et des souffrances à endurer, mais quelle vie glorieuse ! Car c'est notre gloire, qu'une âme perdue se convertisse, qu'un homme passe des ténèbres à la lumière ; du royaume de Satan à celui de Dieu.

Seigneur, puissions-nous porter tout fardeau, faire face à n'importe quelle demande, être prêts à n'importe quel sacrifice et nous charger joyeusement de notre croix pour te suivre.

[1] Le secret du « gagneur d'âmes »
[2] Ce qu'il en coûte de sauver des âmes.

Hokhma n° 46-47, pp30-37.

ENGAGEMENT ET SACRIFICE DANS L'ÉVANGÉLISATION DU MONDE

Par Michael Cassidy, responsable de l'association « African Enterprise », Afrique du Sud.

INTRODUCTION

(i) *Présupposé*

Chacun d'entre nous croit sans aucun doute que le monde doit être évangélisé. Jésus l'a ordonné, et nous avons donc la volonté de le faire. Sans doute également, nombreux sont ici ceux qui se battent avec l'engagement, le prix et les sacrifices nécessaires.

(ii) *Une grande aspiration.*

Pourtant, comme Caleb jadis, nous n'avons qu'un désir : ne pas être refroidis par le vent glacial du découragement. Avec lui, nous disons au Seigneur : « Donne-moi cette montagne » (Jos 14,12). Nous crions même à l'instar de John Knox, pour chacun de nos pays respectifs : « Donne-moi l'Ecosse, ou je meurs. »

(iii) *Le précédent Paulinien.*

A ce sujet, j'ai été très encouragé par l'expérience, l'exemple et l'enseignement de l'Apôtre Paul, en particulier dans son discours aux anciens d'Ephèse (Ac 20,17-26).

Nous sommes aux environs de 54 ap. J-C. Néron est tout nouvellement empereur, et la situation se détériore. Il y a beaucoup à dire sur ce texte, mais je voudrais insister sur trois points : le service dans les larmes, le sacrifice de souffrance de Paul, les secrets de sa persévérance.

I LE SERVICE DANS LES LARMES

V. 19 : « J'ai servi le Seigneur… dans les larmes » ; v. 31 : « nuit et jour… je n'ai pas cessé, dans les larmes, de reprendre chacun d'entre vous. »

A deux reprises dans le même passage, pour sa conduite sainte (v. 18a) ou pour son service (v. 19a), Paul mentionne les larmes. Tout d'abord à propos de ses épreuves (v. 19), puis pour souligner la gravité de ses reproches aux Ephésiens (v. 31).

Nous ne voyons Paul pleurer nulle part ailleurs dans le récit des Actes, et c'est très significatif. Partout il sait faire face à chaque situation, crise ou épreuve. Mais il est clair qu'il en allait autrement en coulisse, où il vécut l'angoisse du découragement, des chocs, de la dépression et des coups durs, du fait notamment des complots des Juifs (v. 19). Tout cela devait l'amener souvent à pleurer.

1. Les causes

Mais qu'est-ce qui dans notre propre situation, peut nous faire pleurer ? Je crois en effet que même certains, ici, pleurent en secret. Voici quelques raisons (familières à beaucoup d'entre nous) :

a) Faiblesse et insuffisances : toutes ces années, je me suis souvent tourné vers le Seigneur pour me lamenter sur ma faiblesse, mon péché, mon impuissance à évangéliser les cités d'Afrique, à affronter les conflits politiques en Afrique du Sud. « Seigneur, ne peux-tu pas me relever de cette tâche et la confier à quelqu'un de plus fort, et de plus capable ? » Chaque fois, j'ai reçu cette Parole de Dieu en retour : « Je n'ai jamais eu que des instruments comme toi pour accomplir mon œuvre : fragiles, faibles, incapables, pécheurs. Et c'est ainsi que tu t'es offert. Et c'est pour ce travail que tu t'es offert. Alors va ! Et souviens-toi que *ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse* » (II Co 12,9).

b) Fatigue et tension : nous ne pouvons pas les éviter. Jésus lui-même les connaissait et on pourrait traduire Lc 12,50 : « Quelle tension je supporte jusqu'à ce que cela soit totalement accompli. » Mais la fatigue résulte d'un surmenage excessif, destructeur. Il peut nous amener non seulement aux larmes, mais aussi à l'arrêt de notre action de témoignage, à l'épuisement nerveux et à la dépression. Il n'est pas utile d'en arriver là ! Hudson Taylor écrivait : « Pour ce qui est du travail, je n'en ai jamais eu une telle quantité, avec autant de responsabilités et d'obstacles : mais il ne me pèse et ne me fatigue plus. »

2. Les réponses de Dieu

Sanders voit trois manières d'obtenir guérison et paix pour reprendre le ministère :

a) Redécouvrir Dieu comme El-Shaddai, Dieu Tout-Puissant, bien plus grand que notre insuffisance.

b) Se reconnaître soi-même comme facteur et source de sa propre fatigue est d'un secours précieux pour en être délivré. Parmi la foule de nos activités, il en est que nous nous sommes imposées et que Dieu ne nous a pas demandées. Il vaut mieux les délaisser.

c) Changer d'état d'esprit. Au lieu de nous plaindre et de chercher excuse dans la pression du travail, considérons-la non comme un fardeau écrasant, mais comme le lieu où se révèlera sa puissance glorieuse. Nous entendrons le Seigneur dire : « Maintenant tu vas voir ce que je vais faire » (Ex 6,1).

3. Pleurer pour des soucis d'ordre spirituels

Si le Seigneur peut nous aider dans les chemins que nous venons d'indiquer, les pleurs que provoquent les tensions destructrices de nos vies sècheront dès que viendra la délivrance. Mais il est d'autres larmes qui doivent couler – celles que font naître nos préoccupations spirituelles. Elles accompagnent notre ardente intercession pour les besoins spirituels et autres de notre entourage.

De jeunes officiers de l'Armée du Salut demandaient au Général Booth : « Comment pouvons-nous gagner les âmes perdues ? » Il leur écrivit simplement : « Essayez de pleurer. »

Après avoir vu le film « Cry Freedom », consacré à Steve Biko et à l'Apartheid, je me souviens avoir passé une demi-heure devant le Seigneur à intercéder en pleurant pour mon pays et ses besoins. Sachant que cela ne doit rien avoir d'artificiel, nous aurons parfois à demander à Dieu de nous aider à pleurer davantage sur les situations que nous traversons, et sur ceux qui ne le connaissent pas et ne veulent pas lui obéir.

De tout ce que nous venons de dire, il ressort clairement que l'Apôtre Paul s'est totalement investi dans l'œuvre missionnaire et évangélisatrice que le Seigneur lui avait confiée. Bien plus, le courage

que manifeste l'Apôtre n'est pas seulement d'ordre moral et spirituel (pour proclamer le plan de Dieu), mais aussi physique, émotionnel, pour affronter les tribulations qui l'attendent sous peu à Jérusalem (« chaînes et détresses… » v. 23). Autrement dit, Paul était prêt à faire face au sacrifice.

II LE SACRIFICE DE LA SOUFFRANCE

1. Aller à Jérusalem

Le v. 22 nous dit que Paul est « en route pour Jérusalem », ignorant ce qui l'y attend, excepté chaînes et détresses. J'avoue douter de la valeur d'un ministère d'évangélisation qui n'amènerait pas régulièrement l'évangéliste et ses collègues « à Jérusalem ».

En 1980, je me demandai une fois de plus s'il fallait que je retourne en Afrique du Sud. Lorsqu'avec ma femme Carol, nous conclûmes que c'était Dieu qui nous y renvoyait, elle dit, et l'a redit maintes fois au cours de notre séjour en Afrique du Sud : « nous voici en route pour Jérusalem. » De fait chacun de nous a sa « Judée ». Avec une Jérusalem, qui constitue moins notre patrie que notre lieu de douleur et de souffrance.

Frères et sœurs, où que nous soyons, c'est Jérusalem, dès que nous accomplissons réellement notre grande Mission : poursuivre l'œuvre d'évangélisation et faire droit à l'exigence du Seigneur, la justice pour les pauvres et les opprimés.

Pour Jésus, il n'était pas question de s'y soustraire – et ce fut l'axe de tout son ministère. Pas de chemin de traverse non plus pour Jacques, qui fut lapidé, ni pour Paul et Pierre, emprisonnés et martyrisés. Ni pour Jean, exilé à Patmos.

Je crois assez qu'un des dangers qui menacent l'Eglise aujourd'hui est l'idée suivante (à laquelle j'incline moi-aussi) : nous pouvons avoir « tout, et le Paradis en plus ». Tout, c'est-à-dire : popularité, prospérité, succès, approbation, admiration, résultats fantastiques dans l'évangélisation et le paradis en plus, mais sans se mettre en route pour Jérusalem !

Ce n'est pas ce que je constate. Je vois au contraire ce qu'annonce Mt 24 : un contexte « de guerres et de rumeurs de guerres » (v. 6), de

nation dressée contre nation… de famines et tremblements de terre (v. 7), de haine à l'encontre des croyants (v. 9), de trahison à l'intérieur même de l'Eglise (v. 10), de faux prophètes surgis en foule (v. 11), d'iniquité croissante et d'amour chrétien qui se refroidit (v. 12).

C'est au milieu de tout cela que « la Bonne Nouvelle du Royaume sera prêchée dans le monde entier, comme un témoignage pour tous les païens » (v. 14).

C'est là une espérance, et nous ne pouvons que crier « Seigneur, qui est capable pour ces choses ? » Car dans un tel contexte de bouleversements sociaux et politiques, et, en outre, d'hostilité spirituelle, nous ne pourrons éviter des blessures dans l'exercice de notre ministère.

2. Aller en prison

Pour Paul, Jérusalem rimait naturellement avec prison. Une association d'idées qui nous est étrangère, car la plupart d'entre nous n'ont jamais connu l'emprisonnement. L'heure est peut-être venue pour nous d'une théologie des chaînes. Ma famille vient de l'expérimenter concrètement ces derniers mois, suite à l'incarcération de mon neveu. Un jeune chrétien de dix-huit ans, de conviction profondément évangélique, condamné en Afrique du Sud à six ans de prison parce que sa foi lui interdisait de servir dans les forces de défense sud-africaines. Il va moisir en prison pendant l'équivalent de deux cycles lycéens consécutifs.

Frank Chicane, un frère pentecôtiste (secrétaire du S.A.C.C., le Conseil des Eglises d'Afrique du Sud), a fait le commentaire suivant à propos de ses deux ou trois séjours en prison : « Parfois, assis dans ma cellule, je lutte et implore l'aide du Seigneur. Je veux être assuré d'être toujours dans la bonne voie, car la théologie dominante de ce pays affirme qu'on ne peut aller en prison si l'on est chrétien. »[1]

Mais pour un habitant de Soweto qui se retrouve sous les verrous, lire le récit de Pierre en prison prend un sens tout à fait différent. »[2] Pour ce qui concerne notre association «African Enterprise » en Afrique Orientale, notre président, Janani Luwum, a été emprisonné et exécuté sur l'ordre d'Idi Amin Dada à cause de sa prise de position chrétienne contre les brutalités de son régime.

Bien entendu, je ne suis pas ici pour essayer de vous convaincre d'aller tous en prison ! Je suis certain que nous pouvons trouver d'autres moyens d'authentifier notre ministère ! Mais je prétends que

dans les décennies à venir, notre engagement devra impliquer un esprit de sacrifice prêt à affronter, comme celui de Paul, « l'emprisonnement et les détresses ». Mais quel était le secret de cette persévérance de Paul à s'engager et à se sacrifier, dans toutes ces circonstances, pour l'évangélisation du monde ? Notre passage donne de bons indices à ce sujet.

III LES SECRETS DE LA PERSÉVÉRANCE

1. Etre prisonnier de l'Esprit (v. 22).

Paul était prisonnier de l'Esprit, entièrement captif pour son œuvre. Jamais nous n'avons eu autant besoin de connaître en nous la personne, le travail, les fruits, les dons et la direction de l'Esprit, et d'être entièrement liés à lui quel que soit son plan pour nous

2. N'attacher aucun prix à sa propre vie (v. 24).

En se sacrifiant ainsi lui-même, l'Apôtre inaugurait la grande tradition chrétienne d'abnégation, de renoncement volontaire et de don total de soi-même. Je me souviens avoir vu, pendant une campagne d'évangélisation à Blantyre, au Malawi, les tombes dè familles missionnaires venues à la fin du 19e siècle. Neuf à dix-huit mois après leur arrivée, ils mouraient les uns après les autres : mère, père, enfants, tous. D'autres les remplaçaient, « sans attacher aucun prix à leur propre vie. »

3. Le but de l'Apôtre : *« mener à bien ma course et le service que le Seigneur Jésus m'a confié »* (v. 24).

L'Apôtre était déterminé, résolu. Il ne ferait pas marche arrière. Je me souviens de ce m'a dit, en privé, Billy Graham lors d'une grande conférence à Nairobi en 1976 ; j'étais alors tenté de quitter l'Afrique du Sud pour un champ missionnaire plus facile : « Michael, je crois qu'il y a une bénédiction particulière pour ceux qui persévèrent jusqu'au bout, même jusqu'à la mort. »

4. Le quatrième secret de la persévérance de Paul : prendre garde à soi-même et à sa propre spiritualité (v. 28).

C'est ce qu'il recommanda aux anciens d'Ephèse, sachant qu'un échec spirituel ou moral de son propre fait compromettrait insensiblement son engagement comme le don qu'il avait fait de lui-même.

5. Un sens profond de la responsabilité pastorale et spirituelle (v. 28).

Paul ressentait fortement qu'il était « surveillant » des anciens d'Ephèse tout comme eux-mêmes l'étaient du troupeau de leur Eglise. C'est parfois ce sentiment de responsabilité vis-à-vis de ceux qui lui sont confiés, ou à qui s'adresse son ministère, qui maintient un homme ou une femme à son poste d'évangéliste. Qui donc, sinon vous et moi, peut protéger ou secourir le troupeau des loups féroces qui viennent le dévorer (v. 29) ?

6. Tenir bon à la Parole de Dieu.

« Je vous remets à Dieu et à sa Parole de Grâce, qui a la puissance de bâtir l'édifice… (v. 32).

Paul savait qu'il n'y a pas d'ancrage plus solide pour l'engagement total dans l'évangélisation que la Parole de Dieu Puissions-nous le savoir aussi ! Lorsque mon neveu est parti pour la prison, je l'ai encouragé à se rappeler la Parole et s'y accrocher de toutes ses forces. Sa dernière lettre de prison contenait ces mots pleins de reconnaissance « je lis beaucoup ma Bible et mémorise un verset par jour. ». Cela m'a réchauffé le cœur ! La Parole de Dieu nous soutient quand tout nous lâche. Tous ceux qui ont persévéré pour le Christ, là où Dieu les avait appelés, en ont toujours fait l'expérience. Ils se sont souvenu du « onzième commandement » : « tu te battras ! »

7. Refuser l'amour de l'argent et les gains financiers.

« Je n'ai convoité l'argent, l'or ou le vêtement de personne… Mes mains ont pourvu à mes besoins » vv. 33-34).

En ce temps d'amour de l'argent, de matérialisme, et de prodigalité du Christianisme occidental, il est urgent de se garder de la cupidité, et de conserver son intégrité sur les questions financières. Paul a été vainqueur dans ce combat. C'est le septième secret d'un

ministère fidèle. Le huitième et dernier en est la contrepartie positive : la générosité !

8. « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » (v. 35)

Paul a pris ce qu'il nomme « de la peine » pour aider les « faibles » (v. 35). Il semble ici faire allusion à un soutien financier. Il y trouva un grand sujet de bénédiction, car il pouvait aider d'autres, qui se trouvaient dans un besoin plus pressant que lui-même.

IV CONCLUSION

Notre Seigneur nous a envoyés évangéliser le monde. Pour cela, il faut nous engager et nous sacrifier. Puissions-nous donc nous soutenir les uns les autres dans ce travail, en engageant totalement notre vie, dans la fidélité sans faille à l'Evangile, et avec, si besoin est, la volonté de souffrir et de payer le prix. Que le Seigneur nous rende captifs de l'Esprit-Saint. Qu'il nous accorde la résolution d'achever la tâche, l'humilité pour prendre garde à nous-même et à l'intégrité de nos vies. Puissions-nous aussi avoir le souci du troupeau, la vigilance face au danger des tendances schismatiques, de la convoitise et du manque de générosité.

Et dans tout cela, puisse le Seigneur nous accorder le sens profond de notre responsabilité face à la tâche et au privilège que nous partageons. Je terminerai par une brève histoire. Jésus retourne au Ciel après son ministère terrestre. Les anges l'accueillent et lui demandent : « Mais Seigneur, tu as confié ton œuvre immense de mission sur la terre à un tout petit groupe d'incapables ; s'ils échouent, quel est ton plan de rechange ? Jésus répond : je n'en ai pas. Je dépends entièrement d'eux ! »

[1] F. Chicane, « Integrity of a Prophet » in *The Cost of Reconciliation*, Methodist Publishing House, Cape Town, 1988, p. 159.

[2] *Ibid.*, p. 157.

Hokhma n° 46-47, pp 38-47.

L'ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT DANS LA CONVICTION ET LA CONVERSION

Par J. A. Packer, canadien, professeur au Regent College

Là où j'habite, à Vancouver au Canada, le vent qui se lève n'est jamais plus qu'une petite brise. Mais en Grande-Bretagne, où j'habitais, il n'était pas rare que des vents violents brisent les branches des arbres, arrachent les toits des baraques de jardin, et rendent la position debout difficile. La puissance d'une tempête est impressionnante. Eh bien voilà, le vent est l'image qu'emploie Dieu pour décrire l'activité de la personne que Charles Williams appelait « Notre Seigneur le Saint-Esprit », révérencieusement et à juste titre. Les termes bibliques utilisés pour « Esprit » (*ruach* en hébreu, *pneuma* en grec) signifient premièrement le souffle inspiré ou expiré, comme lorsque l'on gonfle des ballons, ou que l'on inspire et expire en courant, puis deuxièmement et par extension naturelle, le souffle du vent qui parfois est à peine perceptible mais qui peut également devenir une force rugissante et destructrice. L'action de l'Esprit peut revêtir ces deux formes, et beaucoup d'autres qui leur sont intermédiaires.

Lorsqu'un souffle de réveil parcourut l'Eglise en Mandchourie, il y a 80 ans de cela, les missionnaires adressèrent ces mots dans leurs pays : « une phrase de notre crédo actuel, *Je crois en l'Esprit-Saint*, prend vie irrésistiblement et solennellement sous nos yeux. » J'ose espérer et prier pour que cette même solennité irrésistible et impressionnante ait un impact sur nous au cours de ce rassemblement. Si le souffle de l'Esprit venait à nous frapper, il y aurait des bouleversements – je vous le promets – mais nos personnes et nos ministères respectifs seraient marqués du sceau de la bénédiction à vie ; ils ne le seraient pas par le chaos et les ténèbres ainsi que le ferait une tempête naturelle mais lumière, ordre et identification au Christ les caractériseraient. Je pense à l'homme avec lequel j'ai débuté en tant

que pasteur, ainsi qu'à un ami proche que j'ai eu pendant plus de 25 ans dans le ministère, tous deux rappelés dans la gloire. Ils s'étaient convertis au cours d'un réveil ; je n'ai jamais rencontré d'hommes ayant une humilité et une honnêteté plus profondes, une sensibilité au péché plus grande, une conscience plus intense de la sainteté de Dieu ou un discernement plus perspicace du coeur humain. Je désire toutes ces choses pour nous tous comme je les ai longtemps désirées pour moi-même.

On parle beaucoup à notre époque du besoin d'un réveil dans le monde entier ainsi que du ministère du Saint-Esprit qui renouvelle, et ceci est une bonne chose. Mais on a besoin de précaution sinon ce nouvel accent mis sur le Saint-Esprit sera source d'égarement. Ainsi, en voulant corriger une erreur passée, on risque de tomber dans une autre encore plus grave. Dans les milieux où j'ai évolué au cours de mon enfance, toutes les discussions tournaient autour de Jésus et trop peu de choses étaient dites au sujet de l'Esprit, de telle sorte qu'il était devenu spirituel de parler de l'Esprit comme du « parent pauvre de la Trinité » ou de « la Cendrillon de la théologie ». Par contre, de nos jours, on promet aux gens une expérience de l'Esprit alors que l'on parle trop peu du Christ. Cela peut devenir désastreux car la connaissance du Christ, ainsi que la communion avec lui sont l'essentiel du ministère du Saint-Esprit depuis la Pentecôte.

La mission aujourd'hui de l'Esprit est de glorifier Jésus-Christ. Il attire l'attention non pas sur lui-même, mais sur notre Sauveur, accomplissant un éblouissant ministère d'illumination au travers de la Parole qui nous convainc de la réalité du Christ : un ministère de réconciliation nous amenant à voir notre besoin du Christ et à nous donner à lui dans la foi et l'amour, un ministère de dialogue qui nous garde en communion avec lui par la prière et nous assure de notre salut par le Christ, et un ministère d'unité qui nous relie au Christ de telle façon que sa vie de ressuscité coule en nous et parle à d'autres à travers nous. Les Réformateurs, les Puritains, les Piétistes et les Evangéliques de vieille souche en Occident, mon milieu en fait, avaient compris cela et insistaient pour dire que la seule chose prouvant que ces expériences religieuses venaient de l'Esprit de Dieu étaient que les hommes, les femmes et les enfants en question étaient préparés et conduits à la communion par la foi avec le Christ comme Sauveur et Seigneur.

Mais de nos jours, on tend à prendre toute expérience d'apaisement après une détresse morale, tout espoir après une

dépression ou tout retour à la normale après des troubles du comportement pour le travail du Saint-Esprit en vue du salut, même lorsqu'aucune allusion n'est faite à Jésus-Christ. Sur une telle base, on devrait traiter les expériences de l'Hindouisme, du Bouddhisme et du mysticisme islamique ou encore « les degrés supérieurs » de la conscience promis par le mouvement du Nouvel Age d'Amérique du Nord et recherchés par beaucoup au moyen de drogues, comme des manifestations salvatrices du Saint-Esprit. En fait, certains y croient, mais ceci est bibliquement faux. Des expériences religieuses qui empêchent les gens de rechercher et trouver le Christ sont suscitées par un esprit très différent du Saint-Esprit de Dieu.

Je porterai l'attention sur le travail du Saint-Esprit dans l'acte même de la conviction personnelle et de la conversion. La conversion est un sujet vital : sans elle, personne ayant dépassé le stade de la petite enfance et aux capacités mentales normales ne peut être sauvé. La conversion est un sujet très largement incompris. Beaucoup pensent que ce doit être une expérience violente, un courant de sentiment associé à des campagnes de réveil et des chorales chantant « Tel que je suis » ou encore à cette forme étrange de K.O. que certains appellent « tomber, frappé de l'Esprit ». Cependant certaines conversions se passent sans émotivité et toutes sont des événements impliquant bien plus que des sentiments nouveaux, comme nous le verrons. Tirer au clair le sujet de la conversion est par conséquent important et c'est cette même clarté que je vais essayer d'apporter aujourd'hui, lorsque je parlerai premièrement de l'Esprit en tant qu'auteur de la conversion, deuxièmement de l'œuvre accomplie par l'Esprit dans la conversion et troisièmement des moyens employés par l'Esprit dans la conversion.

1. LE SAINT-ESPRIT : AUTEUR DE LA CONVERSION

Qu'est-ce que la conversion ? Ce terme signifie : se détourner d'une chose et s'attacher à une autre. La conversion chrétienne elle, signifie selon le Nouveau Testament, se détourner de l'idolâtrie et du péché pour s'attacher à Dieu au travers de Jésus-Christ. On analyse ce changement d'un certain point de vue comme repentance à l'égard de Dieu (signifiant d'abord un changement dans sa façon de penser et ensuite dans sa façon d'agir) et d'un autre point de vue comme foi en Jésus-Christ (signifiant un engagement confiant débouchant sur une confiance engagée). En cela se trouve la réaction que la Parole réclame.

Mais le cœur des hommes déchus n'est pas en accord avec Dieu, saisi qu'il est de l'allergie à Dieu appelée péché. De même prendre la Parole au sérieux, et se tourner vers Dieu d'une façon profonde n'est naturel à aucun d'entre nous. Aussi il semblerait que l'évangélisation soit une tâche sans espoir ; personne ne répondra à la Bonne Nouvelle. Mais grâce à Dieu, ce n'est pas le cas. Beaucoup, comme nous-mêmes, se tournent effectivement vers Dieu et ne s'en détournent plus par la suite. Que c'est remarquable ! Le Nouveau Testament l'explique par le fait que les pécheurs sont appelés – ce qui signifie qu'on ne leur dit pas seulement la vérité au sujet du salut mais qu'ils sont également conduits par Dieu à voir en elle la vérité, pour qu'ils se repentent et acceptent le Christ[1], ensuite qu'ils sont gardés par la puissance de Dieu pour la gloire[2]. La conversion chrétienne, acte d'homme, se révèle être également et fondamentalement une œuvre de Dieu.

La conversion est donc un exercice de la souveraineté divine par laquelle Dieu par son initiative et sa puissance nous dirige vers lui bien que psychologiquement, le discernement et la décision soient de notre ressort. Quand nous repensons à notre conversion, les Ecritures de même que nos propres coeurs nous disent que nous nous sommes tournés vers Dieu parce que nous avons été dirigés ainsi, nous avons fait confiance au Seigneur parce que Dieu lui-même nous a attirés à lui[3]. Cette certitude explique que les chrétiens de langue anglaise parlent depuis plus de quatre siècles de « being converted » (être converti) tout comme le fait la version *King James* de la Bible même si le terme grec pour converti (*epistrepho*) est toujours utilisé dans le Nouveau Testament à la voix active[4]. Dans cet acte de la grâce toute puissante, le Saint-Esprit est l'agent direct. Il éclaire, convainc, stimule, incite à la nouvelle naissance, fait part de la repentance et incite l'âme convertie à confesser que « Jésus est Seigneur – Seigneur de tous et Seigneur sur ma vie. »[5]

Psychologiquement, les conversions prennent des formes innombrables. Certaines sont calmes, d'autres tumultueuses. Certaines sont rapides et claires, survenant au moment où la Parole de Dieu est comprise, d'autres mettent des années avant que la foi en Christ ne soit déclarée avec confiance et netteté. Certaines ont lieu si tôt dans la vie qu'elles ne laissent aucun souvenir conscient, et certaines se passent sur le lit de mort. Les perceptions et expériences par lesquelles Dieu convainc les gens de leur besoin du Christ et les prépare pour la conversion sont également variables. L'Esprit nous attire au Christ en nous convainquant que nous avons besoin de Lui, mais le centre de cette conviction peut être la culpabilité, la honte, la peur, la solitude, le

manque de but et de direction dans sa vie, ou le besoin d'aide. Il est important dans notre évangélisation de nous souvenir que, selon les mots de Richard Baxter, l'Esprit « ne brise pas le cœur des hommes toujours de la même façon ». Le Dieu qui a aimé la variété dans son œuvre de création l'aime aussi dans son œuvre de conversion. Mais l'Esprit souverain fait converger nos chemins ; quel que soit l'endroit d'où nous démarrons, quelles que soient nos différences raciales, sociales, sexuelles, culturelles, nous aboutissons tous au même lieu, à la même relation de foi et d'amour au Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur et Maître. Le succès de l'Esprit dans cette œuvre illustre bien le titre d'un cantique anglais, « Dieu de Grâce ».

2. LE TRAVAIL DU SAINT ESPRIT DANS LA CONVERSION

Le Nouveau Testament interprète la conversion en termes christiques et pneumatologiques lorsqu'il parle de recommencer une vie nouvelle avec le Christ par l'Esprit. Il met en corrélation conversion et nouvelle naissance ; nouvelle création ; résurrection des morts ; partage de la mort et de la résurrection du Christ, abandon de son ancienne nature pour revêtir la nouvelle. Pour l'esprit attentif, ces éléments sont des concepts surprenants. Que signifient-ils ? Voyons-le brièvement.

La nouvelle naissance (Jn 3,3-8) signifie un changement dans notre façon d'exister, si radical et d'une telle portée que sa meilleure illustration est notre sortie du sein maternel pour entrer dans un monde qui nous est inconnu[6].

La nouvelle création (II Co 5,17) signifie un changement de perspective et d'attitude inexplicable en fonction ce que nous étions auparavant.

La résurrection des morts (Eph 2,1,5) signifie la fin du manque de réaction face à la Loi et à la Parole de Dieu, et le commencement d'une relation avec Dieu qui est la véritable vie humaine.

Le partage de la mort et de la résurrection du Christ (littéralement « être greffé dans ») signifie que les qualités qui faisaient du Christ un être parfaitement humain sont maintenant implantées en nous tout comme l'étaient nos anciennes habitudes. Ainsi nous remarquons que nous désirons connaître, aimer, obéir, honorer et faire plaisir à notre Dieu Sauveur plus que toute autre autre chose au monde,

de telle sorte que tout retour au péché nous rend terriblement malheureux, comme jamais auparavant.

Revêtir une nouvelle nature (Eph 4,22-24 ; Col 3,9-10) signifie prendre à bras le corps cette nouvelle vie de ressemblance au Christ, que Dieu à la fois prescrit et accorde.

On nous dit que tout cela devient réalité « en Christ », car l'union avec lui, au-delà des frontières du temps et de l'espace, est le fait objectif qui produit ces changements capitaux dans notre être. La conversion que nous voyons maintenant comme l'entrée consciente dans une vie d'unité éternelle avec le Christ est ainsi l'événement le plus considérable qui puisse jamais arriver à n'importe quel être humain car elle fait de Dieu notre centre d'intérêt, du Christ notre gloire et du ciel notre demeure pour toujours. C'est le Saint-Esprit qui effectue cette union, qui la maintient par sa présence en nous, qui lui fait porter des fruits dans la vie avec le Christ et qui un jour finira sa transformation en nous, en nous donnant un corps en harmonie avec notre cœur renouvelé. Comme l'exprimait le puritain Thomas Goodwin, c'est l'Esprit qui « prend toutes les peines avec nous[7] ».

Ceci, et rien de moins, est le travail de la conversion. Il nous appartient, à nous croyants, de nous émerveiller et d'adorer, de nous reconnaître comme de nouvelles créatures en Christ et de prendre au sérieux notre responsabilité quotidienne de vivre, avec l'aide du Saint-Esprit, ce qui a été opéré en nous par sa puissance. Car une conversion véritable se voit à la qualité de vie qu'elle produit.

3. LES MOYENS EMPLOYÉS PAR L'ESPRIT DANS LA CONVERSION

Le Saint-Esprit n'est autre que Dieu qui évangélise, car c'est lui qui amène les pécheurs à la conversion. Mais il agit à travers des moyens qui nous impliquent. La tradition occidentale d'une théologie abstraite peut nous conduire à dire que les moyens en question sont :

Premièrement la prédication et l'enseignement de la Parole accompagnée de signes et de miracles laissés à la discrétion de Dieu pour la confirmer.

Deuxièmement la manifestation de cette Parole dans l'adoration, la communion, la sainteté, l'amour et les actions de l'église et des individus.

Troisièmement la prière pour soutenir et renforcer tout cela. Une telle conceptualisation n'est pas fausse ; elle est en fait profondément vraie - mais elle peut voiler notre conscience de la réalité sous-jacente, à savoir que vous et moi, pécheurs sauvés par grâce, sommes appelés à devenir des moyens d'évangélisation alors que nous prêchons, enseignons, témoignons, servons et prions. Dans ce sens, nous sommes tous ouvriers avec Dieu. Maintenant, nous pouvons nous demander pourquoi Dieu nous donne le privilège si stupéfiant et la responsabilité d'être de cette façon employés pour l'évangélisation ; voici la véritable réponse théologique : dans l'évangélisation, le Saint-Esprit respecte la nature humaine telle que Dieu l'a faite et par conséquent il emploie un mode pour communiquer la Parole, qui est véritablement convaincant simplement parce qu'il est incarné. Je m'explique.

La révélation la plus complète et la plus puissante de la bonté de Dieu fut donnée par notre Seigneur Jésus-Christ lui-même. Il était en personne (comme il l'est toujours au ciel) Dieu, incarné. Afin de nous montrer le plus complètement possible la grâce de Dieu, le Verbe devient chair. Son impact personnel, comme le montre la Parole, était puissant et saisissant comme chez nul autre auparavant ; personne n'a parlé ou agi comme lui et personne n'a pu l'ignorer. Il est toujours présent dans le monde mais pas en chair. Il est présent par le Saint-Esprit dans la vie de ses disciples – nous !

La preuve la plus complète et la plus puissante que le salut par le Christ est vérité sera donnée par des personnes que l'on voit vivre de sa puissance et ceci de façon évidente, et dont les vies sont totalement différentes des autres vies qui les entourent. La façon qu'a l'Esprit de travailler en nous via nos esprits est une garantie que toute décision de recevoir la vie nouvelle est le fruit d'une conviction consciente et qu'on ne peut s'attendre à cette conviction que lorsque la nouvelle vie est visible chez ceux qui la portent.

Autrement la crédibilité nous manquera quelles que soient les raisons que nous pourrons donner de notre foi, tout comme si un homme chauve essayait de vous vendre une lotion pour faire repousser les cheveux. Le monde a le droit de réclamer que la Parole ne lui soit pas uniquement exposée, mais qu'elle lui soit montrée dans la vie des témoins de Dieu ; il est de notre devoir de servir le monde par ces deux moyens.

Maintenant, nous voyons pourquoi la norme du Nouveau Testament pour l'évangélisation est et sera toujours la communication

par les personnes. Pour la raison suivante : la sainteté personnelle du témoin de Christ doit se voir d'une certaine manière, que ce soit depuis la chaire, dans une conversation courante sur l'Evangile ou dans toutes les activités des évangélistes. Le messager de cette parole qui transforme les vies constitue au moins pour moitié le message. Le témoin le plus pertinent dans les mains de l'Esprit sera celui qui exprimera clairement une conscience personnelle de son propre besoin spirituel et l'expérience personnelle d'une vie nouvelle venue pour y remédier, ainsi que du désir de partager les richesses de cette vie avec d'autres.

A présent, nous voyons également pourquoi l'adoration et le service d'un rassemblement chrétien, exprimant à grande échelle la réalité de la vie nouvelle, peut être une force si puissante pour l'évangélisation. Le simple fait d'une réunion, ou d'un culte où l'Esprit est présent peut convaincre et convertir par la puissance de l'Esprit d'une façon incroyablement saisissante, pas seulement quand les signes et les miracles de ce qu'on appelle aujourd'hui « les manifestations puissantes de l'Esprit » sont donnés mais également quand rien d'autre ne se passe que l'adoration, la prière, et la prédication, toutes menées par l'Esprit. Les signes et les merveilles fondamentaux confirmant la Parole sont ce qu'ils ont toujours été, premièrement la vie transformée de chrétiens, deuxièmement la vie d'adoration et de service des communautés chrétiennes ; la puissance d'évangélisation que constitue la seconde devrait être reconnue à côté de celle de la première.

A côté de ces deux aspects, nous en considérons un troisième que beaucoup d'églises jeunes ont saisi, grâce à Dieu ; je veux parler de la supériorité intrinsèque des nations évangélisant les gens appartenant à leur propre culture, ou à des cultures similaires plutôt que de laisser à d'autres la charge d'évangéliser des gens dont la culture diffère radicalement de celle qui leur est apportée.

Pourquoi l'évangélisation par les autochtones est-elle supérieure à l'évangélisation transculturelle ? Pas seulement parce que les autochtones ont la liberté de mouvement, alors que l'on s'attend d'ici l'an 2000 à ce que 83 % de la population mondiale vive sur des terres où les missionnaires venus pour implanter des églises ne seront pas admis. Pas seulement parce que partout en Asie et dans d'autres endroits du tiers monde, les préjugés anti-occidentaux sont forts. Pas seulement parce qu'en Asie et en Afrique, sans chercher plus loin,

l'argent donné par l'Occident pour la mission est moins vite dépensé à soutenir les autochtones que les occidentaux. Pas seulement parce que l'œuvre pionnière des missionnaires occidentaux perpétue le mythe d'un Christianisme, religion de l'Occident tout comme l'Hindouisme, l'Islam et Bouddhisme sont des religions de l'Orient, en d'autres termes le christianisme devient à leurs yeux la religion d'une race plutôt qu'une religion universelle. Pas seulement parce que les efforts des missionnaires occidentaux à l'est ont l'air d'être et sont ressentis comme du néo-colonialisme et de l'impérialisme confessionnel. Toutes ces choses sont vraies mais la raison la plus profonde est qu'il est plus difficile d'apprécier l'humanité d'une personne qui n'est pas ressentie comme faisant partie de notre culture. La communication transculturelle est rendue dans ce sens beaucoup plus difficile et beaucoup moins convaincante. C'est aussi simple mais également d'une portée aussi considérable que cela.

Il est bien évident que dans les pays où aucune église n'existe, le travail de missionnaires venus de cultures différentes demeure la seule façon d'en implanter. Je ne mets pas cela en question, pas plus que l'impact revivifiant des visiteurs chrétiens sur les chrétiens déjà sur place, mais en Asie, en Afrique, en Inde et en Amérique Latine, partout où l'Eglise existe, il semblerait que le Saint-Esprit soit en train de déplacer radicalement le centre de gravité de l'évangélisation et de l'implantation d'églises des pionniers occidentaux vers des mouvements constitués d'autochtones. Il est certain que cela continuera jusqu'à ce que le Seigneur revienne.

Je dis donc à chacun d'entre nous : honorez votre Seigneur le Saint-Esprit en le laissant remodeler le moule d'argile de votre vie pour en faire un moule d'amour saint, de pureté et de passion pour la sainteté et les âmes. Honorez l'Esprit, d'abord en confessant que dans le domaine de l'évangélisation, tout dépend de lui et ensuite en vous engageant dans le travail comme si tout devait dépendre de vous. Honorez l'Esprit en redonnant votre vie tout à nouveau à Jésus-Christ que l'Esprit honore, afin d'être ses ouvriers dans l'évangélisation, là où il vous conduira. Que le Seigneur m'y incite et vous y incite. Amen.

[1] Pour « appel » pris dans ce sens, voir Rm 8,28-30.

[2] 1 Pi 1,5. I Co 1,8. Ph 1,6.

[3] Jn 6,44s (cf. au v. 40).

[4] Mt 13,15. Mc 4,12. Lc 22,32. Ac 3,19 et 28,27.

[5] Voir Jn 3,3-8 et 16,8-14. Rm 8,2. I Co 12,3 et 15,45. Eph 1,17.

[6] « Il est clair que la nouvelle naissance dans I Pi 1,23 et Ja 1,18 est conçue de façon plus complète que dans Jn. Jean opère une distinction entre la régénération et la foi qui en résulte (par exemple, Jn 1,12-13. I Jn 5,1). Pierre et Jacques, en incluant la référence à la Parole comme moyen, montrent qu'ils ont à l'esprit tout le processus par lequel Dieu amène les hommes à la foi consciente en Christ. » (M.R. Gordon, *The Illustrated Bible Dictionary*, J.D. Douglas, Norman Hillyer et autres ; Wheaton : Tyndale House, 1980, III 1325, col 3).

[7] Voir K.P. Yohannan, *The Coming Revolution in World Missions* (Altamonte Springs, Creation House, 1986).

Hokhma n° 46-47, pp. 48-59.

PASSIONNÉS DE PLÉNITUDE

Par Jack W. HAYFORD, américain, pasteur en Californie

INTRODUCTION

« *Et je sais qu'en allant chez vous, c'est avec la pleine bénédiction du Christ que je viendrai.* » (Rm 15,29)

« *Qu'il daigne, selon la richesse de sa gloire, vous armer de puissance, par son Esprit, pour que se fortifie en vous l'homme intérieur... (vous connaîtrez) l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez comblés jusqu'à recevoir toute la plénitude de Dieu.* » (Ep 3,16,19).

Traiter la question de la puissance de l'Esprit-Saint dans l'évangélisation, c'est toucher au miracle. Toute œuvre de Dieu est miraculeuse, mais au long de l'Evangile, l'Esprit semble être à l'œuvre de cinq manières particulières :

1) Il couvre le messager d'une puissance qui l'appelle, l'équipe, et lui donne l'onction en vue du témoignage à apporter à l'Evangile.

2) Il ébranle par la Parole proclamée. En la rendant prophétique et puissante, il la rend persuasive et convaincante pour l'auditeur.

3) Il confirme la Parole par des signes et des prodiges. Ainsi, il atteste la présence vivante du Christ et démontre sa supériorité sur tout pouvoir humain ou satanique.

4) L'Esprit Saint régénère et transforme les âmes en les faisant passer de la mort spirituelle à la vie éternelle. Il leur apporte une paix, une espérance et une joie définitives.

5) Enfin, l'Esprit-Saint poursuit l'œuvre de Grâce entamée lors de la conversion du disciple, en le comblant de sa présence pour que son témoignage y trouve de lui-même son renouvellement.

Le processus de l'évangélisation est miraculeux, d'un bout à l'autre. Le témoin, par définition, apporte son appui personnel, atteste la validité de la cause qu'il défend. Mais le témoignage ne consiste pas

seulement à répercuter un message. Il délivre une puissance – preuve que le Christ vivant est toujours vivant, encore à l'œuvre, une œuvre aussi miraculeuse que le Salut et le Pardon qu'il accorde. Sans toute sa plénitude, nous ne pouvons en aucune façon toucher les gens de fond en comble. Aussi la passion pour la plénitude surgit-elle en tous ceux qui veulent voir les portes du séjour des morts ébranlées et les besoins de l'Homme satisfaits. Comment y arriverons-nous ?

Pour aborder la question du Saint-Esprit évangélisant par la puissance du miracle, je partirai de l'enseignement d'un miracle biblique : Jésus guérissant l'aveugle-né. Quand on demande à ce dernier de parler de Jésus et du miracle, il dit d'abord ce qu'il a exprimenté : « Je ne sais qu'une chose... maintenant, je vois » (Jn 9,25). Comme cet aveugle, je ne prétends ni être sage ni être doué, mais seulement la chose suivante : ce que je *sais* et ce que je *vois* ou *perçois* est le résultat de l'œuvre miraculeuse de Jésus. Je pense que nous pouvons tous apprécier ce que cet aveugle guéri a ressenti. C'est l'illustration biblique par excellence de cette remarque de McCandlish Phillip : « celui qui raisonne ne pourra jamais avoir le dernier mot face à celui qui a fait une expérience. » De même que nous tous avons une *expérience* et pas seulement une *théologie* du Salut. Ainsi, mon témoignage découle du pouvoir miraculeux et réel de l'Esprit qui évangélise, guérit et délivre.

Il y a plus de cinquante ans, grâce aux prières d'une assemblée de Long Beach, en Californie, le nourrisson que j'étais fut guéri d'une maladie mortelle. Notre médecin de famille déclara en toute franchise à mes parents qu'il n'expliquait ma guérison que par l'intervention de Dieu. L'Esprit-Saint ouvrit leurs yeux et peu après ils rejoignaient l'église qui avait prié pour leur bébé.

Plus tard, enfant, j'ai contracté la poliomyélite. J'ai été complètement guéri à travers l'imposition des mains et l'onction d'huile que m'ont données les anciens de la communauté. C'est par la Grâce de Dieu, à travers ce miracle de l'Esprit que mes parents, puis toute ma famille ont connu la nouvelle naissance, et que je peux marcher et me tenir devant vous aujourd'hui.

Adolescent, j'ai répondu à l'appel divin pour un ministère tourné vers le discernement et l'attente de miracles, de signes et de prodiges du Christ. Parce que j'en avais été bénéficiaire. Nonobstant la frustration que j'ai souvent ressentie devant les excès, le fanatisme et la sottise dont font preuve certains de ceux qui exercent les dons, je suis toujours resté du nombre ; je me suis en effet rendu compte que pour

un seul cas de dérive lamentable, il y a cent exemples sérieux, vrais de puissance divine.

Ces 20 dernières années, j'ai assuré comme pasteur le ministère de la Parole en toute simplicité et sobriété, dans l'Eglise « On the Way », Van Nuys, en Californie. Dans l'intervalle, j'ai vu la communauté passer de moins de 30 croyants à plus de 10 000. Plus de 30 000 décisions pour le Christ ont été enregistrées, des dizaines d'églises plantées, une masse d'ouvriers engagée pour servir l'Evangile dans le pays et tout autour du monde. J'en témoigne pour la Gloire de Dieu, en m'écriant, avec l'aveugle-né : « Voilà tout ce que je sais : je n'aurais pas pu le prévoir, mais Jésus l'a fait ! » Je ne suis pas tenté par l'orgueil, car des résultats aussi miraculeux sont devenus monnaie courante dans le monde, égalés dans de nombreux pays, largement dépassés dans des centaines de villes ; en particulier dans ces 15 dernières années.

LA DÉCLARATION DE LAUSANNE

Je suis des vôtres pour ce 15e anniversaire du mouvement de Lausanne. Ensemble, nous avons été les témoins, et le sommes toujours, d'un développement phénoménal de l'œuvre puissante du Saint-Esprit à travers toute l'Eglise. Comme jamais dans l'Histoire, la croissance de l'Eglise et ses ministères connaissent un développement exponentiel ; le plus souvent, cela résulte directement de l'action de la Parole de Dieu, confirmée par des signes, des prodiges et la manifestation des dons spirituels. Bien qu'une tâche énorme reste encore devant nous, nous commençons à croire à son achèvement ; cette passion renouvelée pour la plénitude de la puissance de l'Esprit-Saint aboutit à la gloire du Christ dans *toutes* ses œuvres, car il confirme *toute* sa Parole.

Le premier congrès de Lausanne, en 1974, eut une déclaration hardie et bienvenue à propos de l'œuvre du Saint-Esprit ; auparavant, on n'aurait probablement pas pu affirmer ce qui suit au nom d'un éventail si large de dénominations évangéliques :

« Nous croyons en la puissance du Saint-Esprit... Une évangélisation à l'échelle mondiale ne deviendra une possibilité réelle que lorsque l'Esprit renouvellera l'Eglise dans la vérité et la sagesse, la foi, la sainteté, l'amour et la puissance. C'est pourquoi nous demandons à tous les chrétiens de prier Dieu pour une telle visitation de son Esprit souverain, afin que son fruit soit manifeste en tous ceux

qui lui appartiennent et que tous ses dons puissent enrichir le corps du Christ. Alors seulement, l'Eglise entière deviendra un instrument utile dans sa main et toute la terre pourra entendre sa voix. »[1]

A la lumière de ce qui s'est passé depuis 15 ans, comment évaluer la part prise par la déclaration de Lausanne à l'accueil de la puissance de l'Esprit-Saint sur la terre ? A mon sens, ces paroles ont ouvert des perspectives pour un grand nombre de responsables chrétiens :

– Une incitation à étudier la parole de Dieu et *sa promesse pour aujourd'hui* de puissance, de signes et de miracles.

– Un encouragement pour des *relations fraternelles plus étendues*, dépassant les craintes et éliminant les idées toutes faites qui freinent l'audace de la foi et génèrent des divisions. Et par dessus tout,

– Un accès au Dieu tout-puissant – à *la liberté que nous pouvons donner à son Esprit* d'agir librement parmi nous, brisant les fers de nos – de mes ! – doutes et incrédulités.

Cette passion nouvelle pour la plénitude de la puissance de l'Esprit a permis le renouvellement de l'œuvre du Christ. Incontestablement, quelque chose vient de commencer et se développe. De quoi s'agit-il, et comment pouvons-nous y répondre ?

RETROUVER LES FONDEMENTS BIBLIQUES

Ce dont il s'agit, c'est ce que Pierre disait des miracles lors de la Pentecôte : « Il s'agit ici de ce qui a été dit par le prophète... » Pierre soulignait le fondement scripturaire de l'événement. Examinons à notre tour l'enracinement biblique de ce ministère, manifestation et don de la puissance de l'Esprit.

1. Le Christ est toujours à l'œuvre.

Le livre des Actes commence par l'affirmation que ce qui vient – l'Eglise en mission – poursuit le ministère du Christ. « J'avais consacré mon premier livre, Théophile, à tout ce que Jésus avait fait et enseigné, depuis le commencement » (Ac 1,1). Le texte déclare que ce que Jésus a *fait* est aussi important dans sa mission que ce qu'il a *dit* – son enseignement.

Il est clair que le ministère de Jésus consistait *à la fois* à enseigner (prêcher) et accomplir des miracles (guérir). Cf. par exemple Lc 4,36 : « Tous furent saisis d'effroi, et ils se disaient les uns aux autres :

Qu'est-ce que cette parole ! Il commande avec autorité et puissance aux esprits impurs, et ils sortent ! » Ou bien Mt 4,23-25 : « Puis, parcourant toute la Galilée, il enseignait dans leurs synagogues, proclamait la Bonne Nouvelle du Règne et guérissait toute maladie et toute infirmité parmi le peuple… On lui amena tous ceux qui souffraient, en proie à toutes sortes de maladies et de tourments : démoniaques, lunatiques, paralysés ; il les guérit. Et de grandes foules le suivirent… »

Les Actes présupposent, dans leur introduction, que les caractéristiques de la mission de l'Eglise sont définies dans les évangiles. Selon la parole de Jésus : « Celui qui croit en moi fera lui aussi les œuvres que je fais » (Jn 14,12). Les Actes nous montrent comment l'Esprit-Saint est venu nous aider à poursuivre ce que Jésus a *commencé d'enseigner* et de *réaliser* ; nous aider à proclamer la Parole et compter sur les miracles.

La Bible elle-même m'affranchit de toute réticence à m'attendre aux manifestations surnaturelles de l'œuvre du Christ dans mon ministère. En recevant le texte tel qu'il est, *je peux croire* que le Christ accomplit aujourd'hui au travers de mon ministère ce qu'il a fait en exerçant le sien. Quel que soit le lieu où il m'a appelé dans son Eglise, il me faut chercher et maintenir cet équilibre : *affirmer* la Parole que proclamait le Christ, montrer l'amour que le Père a révélé en lui, et *m'attendre au miracle* lorsque l'Esprit-Saint est à l'œuvre.

Le monde d'aujourd'hui, dans sa détresse, a besoin d'autant de puissance que celle que Jésus manifestait au premier siècle. C'est seulement lorsque la Parole éternelle de Dieu est confirmée par les œuvres puissantes de l'Esprit que les mensonges qui fondent l'erreur du mouvement « New Age » peuvent être dénoncés, les nations islamiques touchées par l'amour de Dieu, les jungles urbaines visitées par sa Grâce, et la vanité de l'intellectualisme universitaire mise en lumière. Il n'y a qu'un miracle divin pour renverser les forteresses de Satan et briser les liens démoniaques. Jésus veut toucher les lépreux d'aujourd'hui – tous ceux qui souffrent dans le tourbillon de la souffrance et de la maladie ! Il veut guérir aujourd'hui, aussi sûrement qu'il a eu jadis compassion des malades. Au-delà des inconséquences dont font preuve parfois ceux qui exercent un ministère de guérison, il me faut être avide de plénitude pour répondre à la soif d'intégrité que l'être humain prouve. Cet équilibre dans le ministère est possible, et ils sont de plus en plus nombreux, ceux qui ont faim et soif d'accomplir en tout, pleinement, les œuvres du Christ : sa vérité, son amour, les traits distinctifs de sa personne en même temps que ses actes de guérison, son

autorité sur les démons, et la manifestation de son pouvoir de résurrection. Comment est-ce possible ?

2. Le Christ est toujours puissant.

L'appel biblique à exercer la totalité du ministère de Jésus inclut la promesse du don de sa puissance. « … C'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés… Vous allez recevoir une puissance… » (Ac 1,5,8). Quels que soient notre façon de comprendre le « baptême du Saint-Esprit », le moment où nous pensons qu'il est reçu, ou son mode de manifestation, une chose est absolument sûre : Jésus nous dit qu'il est une source de plénitude, et de puissance pour être en tout ses ministres au sein de ce monde qu'il aime, qu'il a racheté par sa mort, qu'il veut pardonner, guérir et qu'il veut restaurer dans son intégrité.

L'évangélisation aujourd'hui donne les résultats les plus éclatants là où des disciples du Christ recherchent et accueillent une expérience spécifique d'effusion du Saint-Esprit. Mais il n'est ni opportun ni nécessaire d'engager un débat théologique. Il importe moins que la question suivante : la puissance de l'Esprit de Dieu est-elle aussi repérable dans ce que je fais que la Vérité inspirée dans ce que je dis ? Est-ce que je conduis les autres à croire qu'il est aussi important, à l'heure actuelle, de montrer les miracles du Christ que de proclamer son message ?

Dans son livre *Joy Unspeakable* (« Joie ineffable »), Martyn Lloyd-Jones plaide la reconnaissance du baptême de l'Esprit-Saint, dont tout croyant a besoin, comme une expérience particulière ; mais il conclut ainsi : « Que Dieu nous vienne en aide sur ce sujet. Il n'est pas pour la controverse, ni pour établir qui a tort et qui a raison. C'est la situation du peuple chrétien qui est en cause, sa faiblesse, sa léthargie dans un monde en flammes, un monde qui va à la perdition. Nous sommes le Corps du Christ, mais nous avons besoin de puissance ! La puissance de Pentecôte ! Pourquoi ne pas l'attendre et prier le Seigneur dans les temps qui viennent, d'un commun accord, dans l'unité de pensée et d'esprit ? Pour qu'il ouvre les portes du ciel, répande sur nous l'Esprit-Saint et nous réveille puissamment ? (…) Il faut aujourd'hui que Dieu, le surnaturel, le spirituel et l'éternel soient reconnus. Et ce n'est possible que par la miséricorde de Dieu qui entendra notre appel et répandra à nouveau son Esprit sur nous, nous en remplira comme il en a rempli l'église primitive. »[2]

Il est clair que cette dernière ne restreignait pas l'effusion de l'Esprit sur elle à un moment et un lieu déterminé. Pour les premiers chrétiens, ce qui comptait était *d'être* remplis de l'Esprit dans le moment présent. Le don de Dieu veut être communiqué dans l'instant présent où l'Esprit agit de sa puissance surnaturelle.

Ac 13,9 nous dit que Paul fut « rempli d'Esprit Saint » en affrontant Elymas, inspiré par Satan, et dont l'influence sur le proconsul peut se comparer aux obstacles que nous rencontrons aujourd'hui lorsque nous évangélisons cités et nations. Paul vient de recevoir une onction et fait intervenir la puissance du miracle pour confondre les œuvres de l'enfer et faire avancer le projet de Dieu. Cette passion de la plénitude de l'Esprit dans le présent éclaire ce que dit Paul aux Romains (Rm 15,29). Il s'attend à se rendre chez eux « avec la pleine bénédiction du Christ ». C'est le même enthousiasme qui imprègne sa prière en faveur des Ephésiens (Ep 3,14-21) : « ... que vous soyez comblés jusqu'à recevoir toute la plénitude de Dieu. »

De quelque manière que nos diverses traditions interprètent ces paroles de Jésus : « c'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés... vous allez recevoir une puissance » (Ac 1,8,8), aucun d'entre nous ne doit se contenter d'une position théologique. L'exactitude doctrinale ne peut remplacer la démonstration de l'Esprit Saint. Paul le dit bien : « Ma parole et ma prédication n'avait rien des discours persuasifs de la sagesse, mais elles étaient une démonstration faite par la puissance de l'Esprit, afin que votre foi ne soit pas fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. » (I Co 2,4-5).

Ré-étudier le plaidoyer biblique en faveur d'un ministère rempli par l'Esprit Saint, ce n'est pas engager un débat doctrinal. C'est réveiller notre passion pour la plénitude, « ... raviver le don de Dieu qui est en (nous)... car ce n'est pas un esprit de peur que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi. » (2 Tm 1,6-7). Eclairés par la parole de Dieu, beaucoup de responsables d'église et de laïcs répondent à l'appel. Les études récentes mettent en lumière le développement vertigineux de l'évangélisation et de l'église là où l'esprit de peur est dépassé, là où l'Esprit Saint révèle par sa puissance la plénitude du Christ à travers l'Eglise.

RECONNAÎTRE LES SIGNES AUJOURD'HUI

L'œuvre monumentale publiée sous la direction de David Barrett, la *World Christian Encyclopedia*, nous a fourni des données plus

complètes sur le témoignage de l'Eglise dans le monde.[3] Un examen impartial de ce rapport amène à relever que presque partout, la croissance la plus importante correspond à la mise en œuvre d'un aspect particulier de l'œuvre du Christ : le ministère surnaturel – dons de l'Esprit, signes et prodiges.

1. Les miracles et la croissance miraculeuse

C'est une moisson incroyable que récoltent ceux qui laissent le Saint-Esprit œuvrer aujourd'hui comme au temps de Jésus. Ce rapport enregistre une bonne croissance là où l'évangélisation est dynamique, où le Christ est exalté, et la Parole de Dieu prêchée. Mais il signale aussi de « nombreux cas de croissance *explosive, incontrôlable* »[4], lorsque les charismes sont exercés et que des signes et des miracles confirment la Parole.

Les statistiques révèlent que cette fraction qui représentait 0,70 % de la communauté chrétienne mondiale en 1900 comprend à l'heure actuelle un croyant sur quatre[5]. Un autre chercheur constate qu'en général, cette croissance phénoménale est notoire, même si des journaux chrétiens à grand tirage semblent l'ignorer. Comment peut-on hésiter ainsi à accepter les faits et s'en réjouir ? A mon sens, cette réticence est dûe à un certain nombre de peurs, très répandues et tout à fait compréhensibles. De quelles peurs s'agit-il ? Et pourquoi faut-il s'en préoccuper ?

2. Les craintes soulevées par le miraculeux

Les œuvres surnaturelles de l'Esprit Saint inspirent deux sortes de peur ; face aux miracles, aux signes, aux prodiges, aux manifestations des charismes, certains responsables spirituels peuvent souvent éprouver stupeur ou bien frustration. Je comprends ces frayeurs pour y avoir été confronté moi-même ; et cela « vaut le coup » d'en parler, car là où des craintes entravent la liberté du ministère, elles peuvent être vaincues.

La première peur est celle de *l'inconnu*. Je me rappelle la première fois où j'ai nagé dans un cours d'eau. Jusque là, jeune garçon, je n'avais fréquenté que les piscines. Mais alors, je me trouvai pris tout à coup par un courant lent mais fort, qui m'emmena irrésistiblement au delà de mon point d'entrée dans l'eau. C'était une sensation nouvelle, qui m'inspira une frayeur mémorable. De façon analogue, les premiers contacts avec la puissance de l'Esprit à l'état brut peuvent être très déconcertants : lorsque le miracle a lieu, quand on fait face aux

démons, quand des dons spirituels qui n'étaient jusque là que des mots deviennent réalités vivantes.

Il existe, mêlé au premier, un motif de crainte encore plus problématique : *la peur du fanatisme*. Chacun est fondé à craindre le fanatisme là où les œuvres puissantes de l'Esprit s'exercent. Il y a eu des excès. Mais ces excès, il faut le dire honnêtement, sont le fait de la nature humaine et ne peuvent constituer un argument contre la validité du ministère surnaturel.

La recherche du sensationnel, voire du profit, a toujours posé problème. Pierre a dû y faire face jadis ; en blâmant Simon le magicien (Ac 8,18-23), il nous met au défi de suivre son exemple. L'Esprit-Saint peut-il nous appeler tous à faire le choix de Pierre ? A trier la paille et le bon grain ? A démasquer le serpent et laisser aller la colombe ? En tant que responsable chrétien, je dois y être déterminé pour discerner l'opération surnaturelle et les manifestations du Saint-Esprit. Je ne peux pas lui laisser tout pouvoir sans risquer de perdre moi-même le contrôle de certaines situations. Mais je peux apprendre à lui faire confiance, à me laisser mettre en mouvement par sa puissance de manière à écarter toute folie et à exprimer sa plénitude. J'en appelle à tout chef d'église responsable, fidèle à la Bible : ouvrez-vous le plus largement possible à l'intervention de l'Esprit. Il est prêt à rendre chaque nation plus accessible à l'Evangile. Si nous nous ouvrons tous à lui, deux tragédies seront évitées : 1- le ministère axé sur les charismes, les signes et les prodiges sera le fait de responsables qui donnent priorité aux valeurs bibliques, au lieu d'être confisqué par une minorité qui leur paraît indiffrente, et 2- nous serons tous équipés, dans toute l'Eglise, pour atteindre le monde entier avec tous les moyens que Jésus a promis de nous donner ; plutôt que de chercher à accomplir toute la tâche sans la totalité de la puissance qu'il nous commande de recevoir.

Nous sommes sûrement tous assoiffés de plénitude ! Nous avons à coup sûr tous faim d'actes puissants de l'Esprit ! Avec la Parole divine déployée à nos yeux, l'Esprit répandu sur nous, ayons un impact puissant sur ce monde plongé dans une détresse si criante qu'il n'a que faire de nos options doctrinales. C'est de Jésus qu'il a besoin, de son pouvoir de sauver, de guérir, de délivrer.

RÉAFFIRMER L'UNITÉ DE NOTRE QUÊTE

Un ami très cher, pasteur d'une des églises évangéliques traditionnelles les plus notoires des Etats-Unis, me disait : « Jack, j'aimerais trouver une définition identique pour nous deux. Nos cœurs ont les mêmes aspirations. Tous deux nous désirons toute la puissance, les dons et les miracles du Saint-Esprit, et je ne veux pas que l'on nous mette des étiquettes différentes parce que tu es Pentecôtiste et que je ne le suis pas. »

Je crois cette parole très pertinente en ce qui concerne l'œuvre de l'Esprit Saint dans l'évangélisation. Tant que nous dressons des obstacles à l'appel que l'Esprit nous adresse, ou bâtissons des murs qui brisent l'unité de notre réponse à cet appel, la Puissance de l'Esprit est affaiblie. La prière du Christ pour notre unité, « afin que le monde croie », n'est pas une demande de parfaite entente sur le plan doctrinal, ni d'uniformité ecclésiologique. Mais il nous appelle tous à reconnaître sa plénitude – être des passionnés de « toute la plénitude de Dieu », à chercher à exercer le ministère avec la puissance, les signes et la grâce de l'Esprit Saint.

Puis-je proposer une définition du ministère rempli de l'Esprit ? C'est un ministère qui est rempli du Christ ; où le Christ, le Messie, devient manifeste dans et à travers l'onction du Saint-Esprit. Onction qui donne capacité, assurance et élargissement :

1- L'Esprit rend le croyant *capable* de servir, de témoigner, d'exercer des dons pour répondre aux besoins humains et non pas satisfaire des intérêts personnels, égoïstes ou privés ; des dons qui rendent témoignage à la Parole véritable, exaltent le Christ et la victoire de la Croix de même que les signes et les miracles confirment le pouvoir de sa Résurrection.

2- L'Esprit donne à chaque personnalité *l'assurance* de son caractère unique. Il ne défigure pas l'œuvre créatrice du Père en nous coulant dans un moule, comme des robots. Il n'y a pas une manière unique d'exercer le ministère des dons et de la puissance de l'Esprit. Il se servira de chacun de nous de façon différente, fût-ce avec les mêmes charismes.

3- L'Esprit *élargit* notre cœur et notre champ de vision. Il nous fera davantage ressembler à Jésus en aimant tous ceux qui lui appartiennent. Il balaiera les mesquineries sectaires et nous aidera à saisir l'étendue et la diversité des membres qui forment son Corps.

Dans la prière de Paul, « … que vous soyez comblés de toute la plénitude de Dieu », « plénitude » est la traduction de *plèrôma*, terme capital dans le N.T. Dans la plupart de ses 17 emplois, il désigne le contenu entier, tout ce qui constitue la personne de Jésus-Christ lui-même[6] ! *Plèrôma* renvoie peut-être à un nouveau millénium. Se pourrait-il qu'au seuil du 21e siècle, il s'agisse du ministère qu'il veut nous confier ? Un ministère qui percera, dans toute la plénitude et la puissance du Christ, si nous sommes remplis et mûs par l'Esprit ?

Qu'en résultera-t-il ? Une réussite totale de l'évangélisation ; nous pourrons dire avec Paul : « Et je sais qu'en allant chez vous, c'est avec la pleine bénédiction (*en plèrômati eulogias*) du Christ que je viendrai. » Cette plénitude nous procure des ouvertures, parce qu'elle proclame l'œuvre de la Croix et la Gloire du Christ. Parce qu'elle s'oppose aux pouvoirs démoniaques par la puissance du sang de l'Agneau et de l'esprit de prière. Parce qu'elle est accompagnée de signes et de miracles quand le Seigneur agit avec nous, confirmant sa Parole par des signes.

Voilà ce qu'il en est du ministère du *plèrôma*, la plénitude du Christ. Ceux qui l'exercent sont remplis de l'Esprit Saint et de sa puissance. Ils prêchent la Parole, mais ils sont encore plus que « bibliques ». Ils baptisent les convertis, mais ne sont pas seulement baptistes. Ils conduisent leurs assemblées avec ordre, mais ils sont plus que libristes, presbytériens, épiscopaliens ou congrégationalistes. Ils parlent en langues, mais sont plus que pentecôtistes. Ils exercent les dons de l'Esprit, mais ne sont pas seulement charismatiques. Ils voguent sur le fleuve de la puissance de l'Esprit, mais ne font pas seulement partie de la « troisième vague »[7]. Comment les appellerons-nous, ceux que nous demandons à la puissance de l'Esprit de nous aider à devenir ?

Ils appartiennent au *plèrôma*, la plénitude, ceux qui témoignent de toute la Parole de Dieu par toutes les œuvres de l'Esprit, jusqu'à ce que le monde entier soit rempli de toute la plénitude du Christ ! Nous pourrions donc les appeler « pléromatiques » ! Ou bien, plus simplement, croyants, saints, ou disciples. Mais tenons-nous en peut-être à l'étiquette que le monde nous a attribuée il y a longtemps, quand des gens remplis de l'Esprit Saint ont ébranlé pour la première fois une cité païenne avec le miracle de la grâce et de la puissance divine : « Et c'est à Antioche que, pour la première fois, le nom de *chrétiens* fut donné aux disciples » (Ac 11,26). Christ est le titre de Jésus, celui qui

a reçu l'onction, le Messie. Chrétien est le nom donné à ceux qui la reçoivent après lui.

Il nous faut reconnaître sans réserve le fondement biblique de cet appel à poursuivre le ministère de Jésus, tant par la Parole de Vérité que par l'Esprit de puissance. Il nous faut accepter et saluer avec joie les signes qui nous montrent que cette plénitude du ministère est abondamment disponible aujourd'hui. Il nous faut enfin, d'un seul cœur, proclamer la passion qu'elle nous inspire ; répondre à nouveau à l'appel du congrès de Lausanne : « … Prier Dieu pour une telle visitation de son Esprit souverain, afin que son fruit soit manifeste en tous ceux qui lui appartiennent et que tous ses dons puissent enrichir le corps du Christ. Alors seulement, l'Eglise entière deviendra un instrument utile dans sa main et toute la terre pourra entendre sa voix. »

1 Déclaration de Lausanne, parag. 14.

2 Martyn Lloyd-Jones, *Joy Unspeakable*, Harold Shaw Publish., Wheaton, Illinois, 1985, pp. 265, 278.

3 David B. Barrett, éd., *World Christian Encyclopedia*, Oxford University Press, Oxford, 1982.

4 David B. Barrett, « The Twentieth-Century Pentecostal/Charismatic Renewal in the Holy Spirit, with Its Goal of World Evangelism », in *Dictionary of Pentecostal and Charismatic Movements*, éd. St.M. Burgess et G.B.McGee, Zondervan, Grand Rapids, Michigan, 1988, p. 811.

5 *Ibid.*, pp. 812s.

6 G. Friedrich éd., *Theological Dictionary of the New Testament*, Eerdmans, Grand Rapids, Michigan, vol. VI, pp. 298-305.

7 On désigne par-là le mouvement qui, après le pentecôtisme et le Renouveau Charismatique, parcourt actuellement les Eglises et les appelle à l'évangélisation par les signes de puissance (notamment la guérison). Une des figures les plus connues en Europe de la « troisième vague » est John Wimber. (N.d.T)

Hokhma n° 46-47, pp 60-68.

L'UNIQUE CHRIST

Par Ulrich PARZANY,
Secrétaire général des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens de l'ex-Allemagne Fédérale

Nous célébrons et proclamons Jésus-Christ seul Seigneur et Sauveur du monde. Pourtant nous réalisons au même instant que ce statut est remis en question tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Eglise. Le Christ est unique, la nécessité est grande d'expliquer pourquoi, et de montrer quelle en est l'incidence sur notre engagement chrétien.

Il n'est pas possible de développer ici une christologie complète, comme il le faudrait. Le caractère unique du Christ s'atteste par tous les aspects de son être et de son faire, mais j'en mentionnerai simplement l'un des aspects les plus importants qui, à mon avis, a été très négligé dans l'enseignement chrétien et dans la proclamation de l'Evangile.

1. Jésus le Fils de l'Homme

Dans les quatre évangiles, Jésus se nomme lui-même très souvent Fils de l'homme. De nombreux chrétiens interprètent à tort ce titre comme une description de l'humilité du Christ, mais l'expression « Fils de l'homme » provient de Dn 7,13-14 et désigne un personnage souverain et juge du monde, qui tient son autorité de Dieu. La signification de ce titre dans le Nouveau Testament n'est compréhensible qu'avec l'adjonction « Juge et Seigneur du monde ».

L'expression « Fils de l'homme » apparaît soixante neuf fois dans les évangiles synoptiques, dans des paroles que Jésus ne s'applique qu'à lui-même. A douze reprises elle apparaît dans l'évangile de Jean, onze fois Jésus y parle de lui-même, une fois ce sont des auditeurs qui le citent (Jn 12,34). Jésus a affirmé être juge du monde par son incarnation. Il a mentionné sa venue pour le jugement final (Mt 25,31-46 ; Mt 19,28 ; Lc 17, 22-30). Durant sa vie terrestre, Jésus avait déjà l'autorité de pardonner les péchés, ce qui n'appartient qu'à Dieu (Mc 2,10). Le signe de son unicité réside dans le fait qu'il accomplit

simultanément la tâche du Fils de l'homme (Dn 7) et la tâche du Serviteur de Dieu (Es 53). « Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude » (Mc 10,45). Répondant à la confession de foi de Pierre, Jésus annonçait les souffrances du Fils de l'homme (Mc 8,29-31). Il avait besoin comme tout humain d'un toit, mais il en était privé, tout Seigneur des Seigneurs qu'il fût : « les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête » (Lc 9,58).

Le Christ est unique parce qu'en lui le Seigneur et juge du monde est devenu un être humain.

Poser la question « qui est Jésus ? » conduit à découvrir qu'il est unique. C'est du caractère unique de son identité que découlent, à travers ses souffrances, sa crucifixion et sa résurrection, l'unicité de ses paroles, de ses œuvres et de ce qui lui est arrivé. Pourquoi seule la mort de Jésus réconcilie-t-elle les humains avec Dieu ? Cette mort est unique non par la manière dont il est mort ; des milliers d'hommes en effet furent crucifiés par les Romains avec la même brutalité et cruauté ; elle est unique en raison de l'identité de Jésus. Le Seigneur souffrant et le juge du monde a pris la place des hommes pécheurs et condamnés. Le juge prend sur lui les conséquences de la rébellion, de l'inimitié des humains contre Dieu et il en pâtit.

Aucun de nous ne peut endosser la biographie et l'histoire d'une tierce personne. Je ne peux me débarrasser de ma culpabilité comme d'une chemise sale. Ma vie réelle est faite de rébellion contre Dieu, et seul le Créateur, Seigneur et Juge du monde peut franchir les barrières de l'espace et du temps pour prendre sur lui ma vie de péché, la mener à la croix et régler toute l'affaire.

Parce que le Christ est unique, je peux affirmer : « Avec le Christ, je suis un crucifié ; je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi. Car ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi » (Ga 2,20).

Il ne faut pas chercher dans une appréciation humaine l'importance et la signification de la vie et de la mort de Jésus-Christ, mais bien dans l'appréciation divine. Dieu a prouvé, validé et confirmé par la résurrection que l'unique figure-clé du monde, c'est Jésus. Dieu a agi ainsi contre tous les interprétations et jugements humains.

Les disciples eux-mêmes ont cru tout d'abord que la mort de Jésus signifiait la ruine de ses prétentions ; mais par sa résurrection, le

Seigneur a convaincu ses disciples et s'est révélé être Seigneur des seigneurs.

Nous sommes mis au défi par la vérité chaque fois que nous proclamons le caractère unique du Christ. Ce faisant, nous prenons au sérieux les personnes qui cherchent la vérité telle qu'elle s'exprime dans les diverses religions. Les premiers chrétiens confessaient Jésus Seigneur (*Kyrios Ièsous*), cela ne signifie pas seulement « Jésus est mon Seigneur », mais aussi qu'il est Seigneur des Seigneurs.

Puisque Jésus est ressuscité des morts, nous ne devons pas réduire le caractère unique du Christ à une perception subjective.

2. La quête d'une vérité abstraite et le reproche fait à la folie chrétienne

Nous expérimentons un conflit semblable à celui de Paul : les grecs cherchaient la sagesse, le message du Christ crucifié était une folie pour eux (I Co 1,23-24).

A leur avis, il n'était pas possible qu'une seule personne, qu'un seul événement historique puisse jamais contenir la vérité tout entière.

Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781) déclarait qu'aucune vérité historique contingente ne pouvait prouver la nécessaire vérité de la raison. Par conséquent, de ce point de vue, Jésus ne pouvait être qu'une expression, qu'un exemple, aussi important soit-il, de la vérité abstraite. Le message de Jésus pouvait offrir un aspect significatif de la vérité.

On peut donner le nom « Dieu » à la vérité abstraite et absolue, mais personne ne peut pleinement connaître qui il est. On considère que toutes les religions disent la vérité, mais partiellement seulement. A la critique philosophique, ajoutons qu'un psychologue comme Sigmund Freud tenait Dieu pour une projection de l'esprit des gens faibles et craintifs, produite par les désirs et les peurs humains lors de la confrontation avec le destin et la mort.

Récemment, Lesslie Newbigin écrivait qu' « une ancienne et vénérable tradition nous disait que la réalité ultime est inconnaissable. L'intelligence humaine ne peut vraiment pas saisir Dieu, mais cette déclaration vraie peut être utilisée – et l'est effectivement – pour disqualifier toute affirmation de vérité. Que nous ne puissions tout

connaître – ce qui est vrai – peut être utilisé pour rendre caduque l'affirmation valable que l'on peut connaître quelque chose. L'intelligence humaine ne peut saisir Dieu, mais cela ne nous autorise pas à nier la possibilité que Dieu puisse faire connaître le divin aux humains et qu'ils puissent légitimement rendre témoignage de ce qui leur a été révélé. »[1]

Les humains n'ont pas la faculté de connaître le vrai Dieu par eux-mêmes, par conséquent ils ne peuvent pas non plus établir les conditions pour penser et parler de Dieu, à moins que lui-même ne se révèle et ne se fasse connaître selon les conditions humaines. Si nous écartons la révélation de Dieu en Jésus-Christ, la démarche s'achèvera sur les projections et images de Dieu qui correspondent à nos désirs et à nos peurs.

Mais puisque Dieu s'est révélé lui-même, nous pouvons humblement et avec reconnaissance en raconter l'histoire, « car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes » (I Co 1,25).

3. La quête de l'unité et le reproche fait à une intolérance dérangeante

Des gens de bonne volonté font face aux lourds problèmes des armements nucléaires, de la faim, de la pauvreté, de l'injustice et de la pollution de l'environnement. Pour agir contre ces maux, ils cherchent un fondement capable d'unir les humains, mais il leur semble que l'Evangile de Jésus-Christ ne peut offrir cette unité. Lorsque Jésus appelle les gens à devenir ses disciples, certains le suivent et d'autres le rejettent. Il arrive aussi que des théologiens chrétiens et des responsables d'Eglises eux-mêmes abandonnent le seul Christ au profit d'une plus large unité toute humaine. Le théologien catholique Hans Küng propose d'accepter la vérité d'autres religions sans pour autant abandonner quoi que ce soit de notre identité chrétienne. Je me demande comment cela fonctionne !

Il refuse la prétention d'absolue vérité à l'Evangile de Jésus-Christ et définit la religion véritable comme celle qui améliore les conditions de la vie humaine, en particulier les droits de l'homme. C'est ce qu'il appelle la mesure éthique de base pour évaluer la vraie religion. Secondement, il définit un critère religieux fondamental : la religion est-elle fidèle à ses origines, à ses Saintes Ecritures ou à ses

fondateurs, Bouddha, Jésus, Mohammed, etc. ? C'est ce qu'il nomme le critère d'authenticité. Troisièmement, il mentionne le critère spécifiquement chrétien : les chrétiens confessent Jésus de Nazareth comme le chemin, la vérité et la vie pour eux-mêmes. De cette façon, le christianisme est pour les chrétiens la vraie religion, mais cela reste une déclaration personnelle. C'est ce que Lesslie Newbigin nomme « le repli de l'objectivité dans la subjectivité »[2].

Eugène L. Stockwell, directeur de la Commission *Mission et Evangélisation* du COE, déclarait ceci dans son discours introductif à la 10e Assemblée sur la mission à San Antonio, USA, en mai 1989 : « Jésus est la seule voie par laquelle la plupart d'entre nous ont trouvé accès à Dieu et nous le recommanderons à tous ceux qui cherchent le chemin de la foi. Mais lorsque nous rencontrons des personnes d'autres convictions religieuses, nous ne pouvons nier que beaucoup d'entre elles sont parvenues à avoir une relation profonde avec Dieu. Nous nous sentons donc poussés à dire : « Non, Jésus n'est pas le chemin unique, si cela devait signifier que tous ceux qui ne nomment pas Jésus par son nom se sont égarés, ou n'ont pas de passeport pour le ciel (...) Au vu de notre histoire chrétienne pleine d'arrogance et d'intolérance, nous sommes mal placés pour décider qui sera sauvé et qui ne le sera pas. Les projets de Dieu sont bien plus larges que les nôtres, nous pouvons lui laisser la décision concernant le salut final, et pendant ce temps partager le trésor de notre foi en Jésus-Christ avec sensibilité et conviction tout en nous ouvrant aussi aux dons de la grâce divine si évidente au sein des croyances de nombreuses religions de la terre. »[3]

Nous devons bien sûr laisser à Dieu la décision du Salut. Mais Dieu a donné le jugement à Jésus, le Fils de l'homme. Nous avons à lui être fidèle en tant que ses témoins. Il a dit : « Entrez par la porte étroite. Large est la porte et spacieux le chemin qui mène à la perdition, et nombreux ceux qui s'y engagent ; combien étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie, et peu nombreux ceux qui le trouvent » (Mt 7,13-14).

Je dois préciser que la position de E. Stockwell n'a pas été approuvée par le rapport de la section 1 de San Antonio[4].

Le rapport affirme que « nous ne pouvons désigner d'autre voie de salut que Jésus-Christ ». Mais la position indiquée par ce rapport ressemble un peu à un exercice sur la corde raide. Nous y lisons : « Par le fait d'affirmer la nature dialogique de notre témoignage, la grâce nous contraint d'affirmer que le salut est offert à toute la création par Jésus-Christ (Tambaram II). » « Nous ne pouvons aucunement

renoncer à notre mission de témoins de Jésus-Christ » (Melbourne 1980). « Nous sommes bien conscients que ces convictions et le ministère du témoignage sont en tension avec ce que nous avons affirmé de la présence de Dieu à l'œuvre parmi les gens d'autres religions ; nous prenons acte de cette tension et ne cherchons pas à la résoudre. »

Lorsque l'on veut éviter d'opposer les religions entre elles, on recourt facilement à un discours sur Dieu – quel que soit le nom qu'on lui donne – qui occulte la figure de Jésus-Christ comme seul médiateur entre Dieu et les hommes.

L'étape suivante consiste à considérer la recherche du Salut commune à l'humanité comme la cadre qui unit les humains entre eux, sans plus mentionner Dieu. Le Salut consiste alors à vaincre les maux qui ont pour nom guerre, faim, injustice et pollution de l'environnement.

Mais il n'est pas acceptable, du point de vue biblique, de séparer la réconciliation avec Dieu par Jésus-Christ du service du peuple que Dieu aime et qui se trouve dans le besoin.

En croyant à l'unicité du Christ nous réalisons ainsi que Dieu, par Jésus, aime et soutient le monde qui lui appartient et qu'il veut sauver. Dieu créera les nouveaux cieux et la nouvelle terre, c'est ce dont nous assure le Seigneur Jésus ressuscité. Jésus est la garantie que Dieu donne du monde nouveau. C'est pourquoi le disciple de Jésus doit travailler avec amour et avec soin pour plus de justice, pour la paix et pour l'intégrité de la création que Dieu nous a confiée. Les chrétiens peuvent coopérer avec les adeptes d'autres religions dans plusieurs domaines de la vie quotidienne sans renier Jésus. Mais une telle coopération ne doit jamais conduire à compromettre l'unicité du Christ.

Puisque Jésus a vaincu la mort, notre tâche ne sera pas vaine, tant dans l'évangélisation que dans l'action sociale pour la justice, la paix et la sauvegarde de la création (I Co 15,58).

Nous restons conscients que seul Jésus achèvera sa tâche. C'est lui, et non pas nous, qui créera le monde nouveau où règneront une paix parfaite et la justice. Par conséquent, lorsque nous proclamons l'unicité de Jésus-Christ, nous abandonnons du même coup toutes les conceptions utopiques d'auto-rédemption. Nous ne donnons plus crédit aux capacités humaines de générer le paradis. L'état de notre monde se

détériorera en raison de l'égoïsme et de l'orgueil humain (Mt 24), mais notre foi au seul Seigneur Jésus-Christ nous fait devoir d'annoncer l'Evangile du salut et de manifester des signes d'espérance en œuvrant pour la justice et la paix jusqu'à ce que Jésus vienne.

En définitive, je suis d'accord avec Lesslie Newbigin lorsqu'il écrit : « Il existe certainement une quête commune du Salut, mais c'est cette quête qui déchire le monde lorsqu'elle est orientée vers ce qui n'est pas Dieu. »[5]

Certains insinueront que proclamer le Christ comme unique et seul Seigneur du monde a pour effet d'imposer le christianisme par la force et de mettre un terme à la liberté religieuse.

Nous sommes bien conscients que des musulmans intégristes dans plusieurs régions du monde tentent par la contrainte de rendre les structures sociales conformes à la *Charia*. Il y a malheureusement des tentatives semblables dans l'histoire du christianisme.

Dans les premiers siècles, lorsque le christianisme devint une religion reconnue par l'Empire romain, l'Eglise se mit à persécuter de manière violente les cultes païens.

Des croisés ont tué des milliers de musulmans au nom de la foi chrétienne. Dans l'histoire européenne, c'étaient les gouvernants qui décidaient de l'appartenance confessionnelle de leurs contrées. Ceux qui se trouvaient en désaccord étaient chassés. Aujourd'hui encore, il semble que certains chrétiens souhaiteraient établir une théocratie chrétienne dans leur pays. J'ai lu que les « chrétiens pour la reconstruction » aux USA veulent créer « une république basée sur les lois absolues de la Bible, et non sur la démocratie »[6].

Encore un aspect du caractère unique de Jésus : il prie pour ses ennemis et il encourt la mort à leur place. En Jésus, Dieu a montré à quel point il aime ses ennemis. Ceux qui croient et proclament l'unicité du Christ doivent donc certifier que le fanatisme et la violence exercés au nom de la foi chrétienne constituent une trahison envers Jésus-Christ.

Il s'agit de combiner la proclamation de l'unicité du Christ avec l'ouverture au dialogue et l'amour de toute personne, même de celle qui refuse l'Evangile de Jésus.

4. Les tentatives d'intégration

Lorsque nous évangélisons, nous ne faisons pas que l'expérience de l'acceptation ou du refus de l'évangile. Nous rencontrons de nombreuses tentatives de ranger Jésus au nombre des leaders religieux, prophètes ou divinités. Jésus est alors intégré à un système plus large qui l'englobe et un culte lui est rendu à côté d'autres figures. C'est une manière douce de refuser l'offre unique et salvatrice de Jésus-Christ. De tels essais d'intégration sont bien sûr considérés très différemment entre l'Inde et l'Europe occidentale.

Dans cette entreprise, le nom de Jésus est utilisé pour couvrir une forme de mensonge : les gens lui refusent son droit d'être leur Seigneur en le mettant au rang d'autres personnes ou institutions vénérables. L'aspect syncrétiste de la démarche immunise les gens contre l'Evangile véritable de Jésus-Christ, le seul Sauveur.

Dans l'Europe d'aujourd'hui, Jésus figure au tableau des divinités, en compagnie du dieu argent, du dieu sexe, du dieu sécurité, santé et succès. Je me demande à quel point nous avons déjà acquiescé à l'intégration de Jésus au tableau des divinités de nos cultures respectives. Le danger que je vois est que nous devenions aveugles et insensibles à ce processus sournois d'intégration. Nous pouvons parfois être anesthésiés par ceux qui approuvent la proclamation d'une sorte de Jésus à la mesure des désirs de nos sociétés : la tentation est forte de présenter Jésus comme le Dieu du bonheur et du succès, ou comme le prophète du culte occidental de la santé et de la richesse. Ces dangers n'existent pas qu'à l'intérieur de l'église, mais ils travaillent aussi le coeur et l'esprit des chrétiens.

5. Consacrons-nous à l'unique Seigneur Jésus

De fait il est nécessaire de défendre l'Evangile de l'unique Christ contre toutes sortes d'interprétations mensongères. Un Evangile déformé n'a plus de pouvoir salvateur.

Pourtant, la tentation la plus forte provient du fond de nous-mêmes, pas tant de l'extérieur. Aussi longtemps que nous adorons Jésus en ce qu'il est unique, aussi longtemps que nous livrons notre vie au Seigneur suprêmement aimant, nous serons de fidèles messagers de l'évangile. La christologie doit façonner tant nos pensées que notre vie. Il est si facile aux observateurs de voir les contradictions entre nos solides positions théologiques et les compromissions de notre style de

vie chrétien. Que notre vie et notre mort soient un témoignage crédible rendu à l'unicité du Christ !

En tant que collaborateurs de la mission de Dieu, rejoignons l'apôtre Paul dans sa manière de placer sa personne et son ministère dans la lumière du seul Seigneur Jésus : « Car il nous faudra tous comparaître à découvert devant le tribunal du Christ afin que chacun recueille le prix de ce qu'il aura fait durant sa vie corporelle, soit en bien, soit en mal. Connaissant donc la crainte du Seigneur, nous cherchons à convaincre les hommes… » (II Co 5,10-11).

[1] « Religious Pluralism and the Uniqueness of Jesus-Christ » in *Bulletin of Missionary Research*, Avril 1989, p. 51.

[2] « Religious Pluralism », p. 50.

[3] *Mission Issues for Today and Tomorrow.*

[4] *Witness among People of other Living Faith.*

[5] « Religious Pluralism » p. 52

[6] *Christianity Today,* 21 Avril 1989, p. 40.

Hokhma n° 46-47, pp 69-78.

ÉVANGILE ET SALUT : QUE NOUS FAUT-IL FAIRE ?

Par Peter Kuzmic,
enseignant et évangéliste, directeur du « Biblijsko-Teoloska Institut », Yougoslavie

Evangile et salut. Quel sujet vaste et complexe ! On m'a demandé de répondre à la question suivante : « Qu'avons-nous besoin de faire ? » Je propose d'y répondre en soulignant quatre tâches principales.

1. Nous devons connaître et enseigner la vérité de l'Evangile

Nous vivons dans une époque marquée du sceau de la relativité, de l'agnosticisme et du déni de tous les absolus. La quintessence de toute vérité est mise en question et la validité de la vérité de l'Evangile récusée. Carl Henry affirme fort adéquatement qu'au cœur de « l'éclipse moderne de Dieu » il y a crise de la vérité. « L'existence même de Dieu ainsi que l'objectivité de la vérité ont été submergées par le raz-de-marée du doute moderne. La crise spirituelle de l'humanité est également une crise intellectuelle… » Ce déni de Dieu et de sa révélation entraîne des idolâtries modernes et des religions sécularisées de substitution. L'homme moderne semble enfermé entre l'individualisme matérialiste de l'Ouest et le totalitarisme idéologique de l'Est. La société de consommation et le communisme collectiviste sont tous deux foncièrement idolâtres et dangereusement asservissants.

C'est dans ce contexte fait d'athéisme moderne et de relativisme envahissant que nous avons à insister sur l'événement du Christ et sur la pertinence historique de l'Evangile. Comme le dit David Read, « la question primordiale à propos de la religion n'est pas de savoir si elle est utile ou non, mais de savoir si elle est vraie ou pas. » La vérité est à la base de la confiance.

Jésus dit : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité… » Il est la vérité incarnée de Dieu, la vérité qui libère les hommes (Jn 14,6 ; 8,32,36 ; 18,37). et l'apôtre Paul déclare : « En lui, encore, vous avez entendu la parole de vérité, l'Evangile qui vous sauve. En lui, encore, vous avez cru, et vous avez été marqués du sceau de l'Esprit promis » (Ep 1,13).

Parce que l'Evangile est vérité historique et authentique, le prédicateur est inévitablement, dans le même temps, un enseignant. « C'est lui (Christ) que nous annonçons… instruisant chacun… » (Col 1,28). Paul poursuit en affirmant qu'il a été établi « héraut, apôtre et docteur » (II Tm 1,10s). Il se voyait lui-même comme le dépositaire de « la saine doctrine qui est conforme à l'Evangile de gloire… » (I Tm 1,10-11). Nous sommes appelés à la même tâche sainte.

La proclamation de l'Evangile est communication de connaissance. Elle comprend la présentation des faits glorieux de l'incarnation du *Logos* éternel, l'exposé de la vie, des enseignements et des actions du Seigneur Jésus-Christ, le développement de la signification de sa mort expiatoire et de sa résurrection. Elle met également en avant la puissance de l'Esprit Saint, souffle qui convainc et qui équipe. De plus la proclamation de l'Evangile présente l'offre de pardon et de vie nouvelle en Christ faite à tous ceux qui mettent leur confiance en lui. « Par cet Evangile vous serez sauvés… Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'avais reçu moi-même : le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures. Il a été enseveli. Il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures. Il est apparu… » (I Co 15,2-5). Partout où l'Evangile est prêché, ces événements fondateurs de la vérité universellement valide doivent être enseignés. « L'Evangile est vrai toujours et partout, sinon ce n'est pas un évangile du tout, ou il n'est pas vrai du tout » (William Temple).

Proclamation et enseignement, *kérygma* et *didaché*, vont de pair. Jésus met en garde contre un type d'évangélisation qui fait fi de l'intellect des auditeurs – réalité donnée par Dieu – et en appelle seulement aux émotions. « Quand l'homme entend la parole du Royaume et ne comprend pas, c'est que le Malin vient et s'empare de ce qui a été semé dans son cœur ; tel est celui qui a été ensemencé au bord du chemin » (Mt 13,19). A Glasgow, dans la chapelle du Trinity College, il y a un vitrail à la mémoire de James Denney portant l'inscription suivante : « Homme de qualité exceptionnelle, à la fois savant, enseignant, administrateur et homme de Dieu à qui beaucoup

sont redevables de leur âme ». Denney était de l'avis que nous serions plus proches d'une église idéale si les évangélistes étaient nos théologiens et les théologiens nos évangélistes. Sa préoccupation théologique majeure fut l'analyse de l'œuvre expiatoire du Christ. Sa conclusion fut la suivante : la vérité de l'Evangile la plus élémentaire et la vérité théologique la plus profonde doivent se récapituler dans les mêmes termes : « Il a porté nos péchés. » Puissions-nous affirmer et enseigner la même chose.

2. Nous devons renouveler la crédibilité du témoignage chrétien

A l'heure actuelle, notre besoin essentiel ne réside pas dans une meilleure méthodologie mais dans plus d'authenticité. La réponse à la question de l'évangélisation du monde – « Comment entendront-ils ? » – est indissociable de la réponse à la question de la visibilité de notre témoignage – « Que verront-ils ? » Notre message n'a pas de crédibilité, sinon celle que procure sa visibilité dans nos vies personnelles transformées, dans nos relations nouvelles au sein de la communauté des croyants et dans un intérêt véritable pour l'accompagnement de ceux qui sont dans le besoin. L'évangéliste n'est pas seulement celui qui proclame et enseigne l'Evangile, il est aussi une part indissociable du message qu'il communique. Il en va de même pour la communauté chrétienne. Le problème aujourd'hui, ce n'est nullement que nous soyons porteurs d'un message qui manque de crédibilité. L'Evangile de Christ est pour le monde la Bonne Nouvelle la plus glorieuse et la plus puissante qui soit. Notre problème est bien plutôt que nous manquons souvent de messagers crédibles, de personnes dont les vies sont en harmonie avec l'Evangile et qui, par conséquent, sont à même de le partager avec authenticité et puissance.

La religion chrétienne traîne derrière elle un lourd passé historique qui présente un frein sérieux pour l'évangélisation du monde. En Europe de l'Est, nous avons appris que la critique religieuse marxiste – avec tous ses stéréotypes, ses abus scientifiques et sa propagande erronée – n'est pas entièrement fausse et nous en sommes venus à reconnaître que la montée et l'extension de l'athéisme marxiste et occidental est en relation directe avec la baisse de crédibilité de l'Eglise chrétienne. L'essor de l'athéisme communiste est, pour le moins partiellement, une réaction à un christianisme rétrograde ; et il

peut même être interprété comme le jugement que Dieu pose sur le manque de foi historique de l'Eglise.

Lorsque nous nous préparons à une évangélisation, j'avertis nos étudiants en théologie que notre tâche principale peut être celle de « laver la face de Jésus », celle-ci ayant été salie et déformée à la fois par les compromis de l'Eglise chrétienne au cours des siècles et par la propagande communiste athée de ces dernières décennies.

Nous devons humblement reconnaître que la religion a été fréquemment utilisée comme un outil aux mains des puissants et qu'elle leur a souvent servi d'écran idéologique pour justifier leurs actions afin de faire taire les pauvres et les exploités. Blanchir des guerres injustes, justifier des injustices économiques et camoufler la discrimination raciale sont seulement quelques-uns des maux évidents que l'Eglise chrétienne a perpétrés pendant des siècles. Tragiquement, pour beaucoup, spécialement parmi les jeunes et l'intelligentsia, l'Eglise n'est pas une institution crédible. C'est pourquoi beaucoup de ceux qui aujourd'hui sont confrontés avec la proclamation de l'Evangile répondent : « Jésus ? Oui. L'Eglise ? Non. »

L'évangélisation est une vie avant d'être une tâche, c'est une question d'existence avant d'être un agenda à remplir. La communauté des croyants évangélisera par sa qualité de vie attractive ou alors elle créera des barrières autour de l'Evangile par un mode de vie inchangé. Par son intégrité, la communauté mettra l'Evangile en valeur ou alors elle le discréditera et lui fera entrave. On trouvera une illustration de cet état de fait dans le comportement scandaleux de certains télévangélistes américains et dans les agissements d'autres leaders du monde évangélique, tout cela étant mis en exergue par une publicité négative sévissant à l'échelle de la planète. Ces scandales montrent ce que produit l'Evangile à bon marché fondé sur les dollars plutôt que fondé en Christ ; on trouve également ici l'illustration de certains liens que l'Evangile peut entretenir avec la nature pécheresse de l'homme. J'ai été très embarrassé de devoir commenter tout cela pour un journaliste communiste, provocant, qui voulait exploiter cette triste affaire et je me suis exclamé : « Le charisme sans caractère chrétien est une catastrophe ! » J'ai été forcé de récuser catégoriquement toute assimilation entre leur « évangile » et l'Evangile de Jésus-Christ. Voici plus de trente ans, Charles Templeton dans son livre *Evangelism for Tomorrow*, était, malheureusement, ô combien prophétique ! Il disait : « L'Eglise se trouve en danger de pouvoir bientôt prendre un microphone et de s'adresser au monde entier… pour réaliser qu'elle n'a

rien à lui dire ». Le monde est très attentif à savoir si les chrétiens croient réellement ce qu'ils proclament et s'ils vivent vraiment d'après les critères du saint Evangile.

L'éloquence du prédicateur, le montant du budget annuel, l'utilisation de technologies modernes, la mise en pratique des sciences sociales et de stratégies efficaces, une gestion rigoureuse et une organisation impressionnante assimilable à celle de grands centres administratifs ne feront pas tout. Si le monde doit être évangélisé, alors nous avons besoin de repentance authentique, de purification divine, d'une vie sainte et d'une nouvelle onction du Saint-Esprit.

La religiosité évangélique populaire est trop souvent égoïste et peu profonde. Elle promet beaucoup mais ne demande rien. Elle offre le succès, le bonheur personnel, la paix du cœur, la prospérité matérielle, la sécurité contre le communisme et un brin de fibre patriotique. Par contre elle parle rarement de repentance, de sacrifice, d'abnégation, d'un style de vie saint et de la volonté de mourir pour Jésus. On tend ainsi à oublier que Jésus-Christ n'est pas seulement un Sauveur en qui nous nous confions, mais aussi un Seigneur qui désire être obéi.

Nos préoccupations modernes concernant l'argent, les édifices et les programmes sont étrangères au Nouveau Testament, ce qui peut être un signe des plus graves d'un christianisme qui s'est laissé capturer par la culture sécularisée et matérialiste du tiroir-caisse.

En tant que leaders évangéliques et évangélistes, nous devons être vigilants et ne pas céder à la tentation du professionnalisme. Des techniques perfectionnées et des résultats visibles peuvent facilement faire dégénérer l'évangélisation dans des modèles inopérants. Rappelons-nous que les gens ne sont pas des chiffres qui peuvent être additionnés sur une machine à calculer prouvant ainsi nos résultats d'évangélisation. Ce sont des personnes créées à l'image de Dieu, pécheresses et pourtant dignes d'être aimées et rachetées, car le Christ est mort pour elles.

3. Nous devons retrouver l'Evangile dans son intégralité

Notre Congrès est « un appel à toute l'Eglise à apporter tout l'Evangile au monde entier ». Nous avons besoin de redécouvrir tout

l'Evangile et de renoncer à tous les « demi-évangiles » qui ont contrecarré pour une bonne part la mission chrétienne dans le monde. « Les demi-évangiles n'ont ni dignité ni futur. Comme les mulets, ils n'ont ni la fierté de l'ancienneté ni l'espoir de la postérité » (P.T. Forsyth). Carl Henry renchérit : « Les demi-évangiles déçoivent et frustrent ; ils abaissent et dégradent puis terminent leur course dans la désillusion et le déshonneur. »

Rappelons-nous que tout l'Evangile implique une consécration totale à toutes les exigences du Christ, ceci incluant toute la gamme des exigences éthiques inhérentes au message de l'Evangile. Pour nous cela signifie « une vie digne de l'Evangile du Christ » (Ph 1,27). Tout l'Evangile implique une célébration joyeuse du don du Salut fait par Dieu et une ouverture constante au Saint-Esprit afin de confirmer la totalité de la Parole par des signes et des miracles. La totalité de l'Evangile comprend tout à la fois la proclamation de la vérité et la mise en pratique de l'amour, comme la manifestation de puissance et l'intégrité de vie. Face à la tâche de l'évangélisation du monde, il nous faudra faire preuve de moins de compétition et de plus de coopération, de moins d'auto-suffisance et de plus d'abnégation. Pour accomplir valablement cette tâche, il faudra encore témoigner de moins d'ambition à vouloir occuper une place de choix et de plus de volonté de servir, de moins d'inclination à dominer et de plus de désir d'aider au développement.

Dans le contexte de notre sujet et du mouvement de la Déclaration de Lausanne, il nous faut continuellement nous poser cette question douloureuse : comment une église pécheresse et divisée peut-elle annoncer au monde l'Evangile de Salut et de réconciliation ? Nous nous devons de reconnaître que la distinction que nous faisons entre l'Eglise visible et l'Eglise invisible n'a guère de fondements bibliques. C'est quelque chose d'insensé et même d'hypocrite aux yeux du monde qui nous observe. C'est pourquoi une unité plus concrète, plus de coopération et de reconnaissance mutuelle doivent rester une des préoccupations majeures de tous les évangéliques.

Si le Salut est premièrement une expérience personnelle et spirituelle, tout l'Evangile nous rappelle qu'il a des implications bien plus larges dans les domaines culturels, sociaux et politiques ! La Déclaration de Lausanne dit ceci : « Le message du Salut implique aussi un message de jugement sur toute forme d'aliénation, d'oppression et de discrimination. Nous ne devons pas craindre de

dénoncer le mal et l'injustice où qu'ils soient. Lorsque les hommes acceptent Christ, ils entrent par la nouvelle naissance dans son Royaume et ils doivent rechercher non seulement à refléter sa justice, mais encore à la répandre dans un monde injuste. Le salut dont nous nous réclamons devrait nous transformer totalement dans notre façon d'assumer nos responsabilités personnelles et sociales. La foi sans les œuvres est morte. »[1] Le Nouveau Testament ne met pas de barrière entre un « Evangile personnel » et « un Evangile social », car il n'existe qu'un seul Evangile, celui de Jésus-Christ. Cet Evangile est à la fois personnel et social, car il se focalise sur deux points essentiels, la personne individuelle et le Royaume de Dieu. Ceci est clairement enseigné et dûment pratiqué dans le ministère de Jésus.

Alors que nous voulons apporter tout l'Evangile au monde entier, ne le laissons jamais devenir captif de l'esprit du monde de quelque manière ou forme que ce soit. N'oublions jamais que l'Eglise est un rassemblement de pèlerins, jamais vraiment chez lui ni tout à fait à l'aise dans quelque culture ou société que ce soit. Nous sommes une *communio viatorum* (communauté de pèlerins) en marche vers la cité céleste. Le paysage qui nous entoure change constamment mais notre mandat demeure le même : représenter le Christ d'une manière authentique et proclamer avec foi l'Evangile à nos contemporains perdus afin qu'eux aussi puissent nous rejoindre sur le chemin du salut.

4. Nous devons traduire l'Evangile

Il n'y a qu'un seul Evangile. Le Nouveau Testament utilise le terme « Evangile » à 76 reprises mais jamais au pluriel. Paul dit : « Car, je vous le déclare, frères : cet Evangile que je vous ai annoncé n'est pas de l'homme ; et d'ailleurs, ce n'est pas par un homme qu'il m'a été transmis ni enseigné, mais par une révélation de Jésus-Christ » (Ga 1,11-12). C'est pourquoi Paul, en l'expliquant et en le défendant, invoque une condamnation éternelle sur ceux qui oseraient prêcher un autre Evangile (Ga 1,6-9). La pratique de Jésus ainsi que celle d'autres évangélistes du Nouveau Testament, fait montre cependant de beaucoup de souplesse et de liberté créatrice en adaptant et communiquant l'Evangile de diverses manières au gré des différents contextes. Alors que le contenu de base est toujours reconnaissable et ne change pas, les présentations diffèrent à chaque fois. Il n'existe pas de formules standard qui soient universellement applicables et éternellement valables.

Le rapport de Willowbank (Lausanne) sur *Evangile et Culture* le résume fort bien : « On s'en sera rendu compte, les Ecritures présentent l'Evangile sous des formes diverses. On pourrait comparer l'Evangile à un diamant aux multiples facettes, dont chacune peut être particulièrement accessible à tel peuple ou à telle culture. La richesse de l'Evangile est insondable et défie toute tentative de le réduire en une simple formule. »[2]

Les porteurs de l'Evangile sont appelés à être des constructeurs de ponts surplombant l'énorme trou qui existe entre le monde ancien de l'histoire biblique et l'époque de technologie et de culture modernes que nous vivons. Cela s'impose afin d'apporter une réponse du Christ qui puisse satisfaire de manière sensée et pertinente les besoins spirituels de nos contemporains. Le regretté prédicateur et théologien allemand Helmut Thielicke nous rappelle que « l'Evangile doit être prêché à nouveau et annoncé de manière différente à chaque génération, car chaque génération se pose ses propres questions. C'est pourquoi l'Evangile doit constamment être envoyé à une nouvelle adresse, car le destinataire change constamment son lieu de résidence. » Nous devons donc être fermement enracinés dans la Parole de Dieu et tout à la fois impliqués de manière intelligente et aimante dans le monde des hommes. Le défi a toujours au moins deux facettes : être fidèle au *kérygme* révélé et s'identifier dans un amour solidaire et dans une communication sensée à nos contemporains pour lesquels le Christ a donné sa vie. Il n'y a pas d'évangélisation efficace sans transposition et traduction du kérygme biblique dans notre milieu de vie, la culture et les modes de penser de notre auditoire. Pour tous ceux qui sont impliqués dans l'évangélisation, cela signifie qu'en exposant fidèlement le dépôt défini de la vérité divinement révélée, ils prêchent en ayant en point de mire les gens, les situations et les problèmes d'aujourd'hui.

Nous nous devons de renouveler non seulement la crédibilité mais aussi l'intelligibilité du message chrétien. Dans quelques endroits de notre monde, la sécularisation radicale d'origine idéologique ainsi que d'autres phénomènes sociaux ont ou totalement tordu ou alors complètement aboli les faits essentiels de la foi chrétienne. La plupart des jeunes en Europe, à l'Ouest comme à l'Est, n'ont aucune connaissance biblique. Le message de la croix et du Salut peut difficilement signifier quelque chose pour eux, surtout pour ceux d'entre eux qui ont été élevés dans un système proclamant un

monopole sur la vérité. Ce système dément l'existence de Jésus et soutient avec l'autorité que lui confère la « déesse science » que croire en Dieu est une superstition. Par exemple, le gouvernement soviétique proclame fièrement qu'un des succès de son système éducatif est qu'environ 90 % de ses jeunes gens âgés de 16 à 20 ans adhèrent à l'athéisme comme vision du monde. Il est clair que tous ces gens ainsi qu'un bon nombre des millions d'autres personnes laissées dans l'ignorance doivent entendre et lire l'Evangile traduit et interprété dans leur langue et dans leurs catégories de pensées, afin de pouvoir saisir sa signification pour leur propre vie et pour leur salut.

Les tentatives d'interprétation de l'Evangile en vue de le rendre pertinent pour aujourd'hui ne sont pas sans danger. Certains protestants occidentaux, apôtres de la modernité, ont amputé le message biblique et l'ont rendu sans force. Faisant preuve d'une anxiété presque névrotique pour la pertinence du christianisme dans une époque où prévaut la sécularisation, ils ont renié le miraculeux et vidé leur foi de tout contenu biblique. En cherchant à incarner l'Evangile, ils l'ont enterré faute d'un processus d'interprétation adéquat. Bien qu'un dialogue avec le monde soit une nécessité constante, nous ne pouvons nous permettre de transformer le contenu alors que nous essayons de le traduire pour le contexte. Si le message est transformé dans le processus de communication, il va perdre sa propre puissance de transformation et cesser d'être l'Evangile de Jésus-Christ.

Nous devons tout à la fois éviter deux attitudes. La première construite à partir d'un pieux renvoi au fait que « nous ne sommes pas de ce monde », consiste en une rigidité totale mue par un profond souci de fidélité. La deuxième attitude est marquée par une présence au monde non critique, mue par un souci de pertinence pour aujourd'hui et de modernité. Ces attitudes trahissent toutes deux l'Evangile de Jésus-Christ, car la première le rend incompréhensible et la seconde le laisse impuissant. Nous n'avons pas la liberté de restructurer, de réduire ou de quelque autre manière que ce soit compromettre le message afin de le rendre plus attractif et plus acceptable aux esprits sécularisés ou aux adhérents d'autres religions. Nous devons fermement refuser de participer à un quelconque processus syncrétiste, nous rappelant sans cesse l'affirmation apostolique : « il n'y a aucun salut ailleurs qu'en lui ; car aucun autre nom sous le ciel n'est offert aux hommes, qui soit nécessaire à notre salut » (Ac 4,12).

CONCLUSION

Frères et sœurs, portons bien haut la bannière de Jésus ! Vivons de manière sainte et soyons fervents dans la prière. Puissions-nous lutter avec amour et sérieux contre les préjugés et l'incrédulité de nos contemporains où que ce soit, afin de mieux les comprendre et ainsi mieux leur répondre en vivant et en incarnant l'Evangile avec intelligence, pertinence, clarté et conviction.

Le Saint-Esprit nous rendra à la fois courageux et créatifs ; et l'amour du Christ en nous abolira toutes les barrières et les frontières afin de trouver, comprendre et rétablir ceux pour lesquels il est mort. « Car je n'ai pas honte de l'Evangile : il est puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du Juif d'abord, puis du Grec » (Rm 1,16). Mais comment pourront-ils croire, s'ils n'ont pas entendu parler de celui qui est le seul sauveur de l'humanité ?

Faisons de notre mieux et faisons-le ensemble afin que tous puissent voir, entendre et expérimenter l'Evangile. C'est une tâche qu'il est possible d'accomplir. Et ce sera fait ! car l'amour du Christ nous y oblige et l'Esprit de Dieu nous rend capables. Que tout gloire soit rendue au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

1 « La déclaration de Lausanne », in John Stott : *Mission chrétienne dans le monde moderne*, p. 150.

2 *La culture au risque de l'Evangile*, Rapport de Willowbank, Lausanne, PBU, 1978, pp. 26s.

Hokhma n° 46-47, pp 79-113.

LA MISSION FACE À LA MODERNITÉ

Neufs repères pour une mission dans le monde qui ne soit pas du monde

Par Os GUINNESS, théologien anglais

INTRODUCTION : PROMESSE & MENACE

La modernité, ou la civilisation mondiale engendrée par les forces de la modernisation, représente peut-être à la fois la plus grande chance et la plus grande menace auxquelles les églises chrétiennes aient été confrontées jusqu'à présent. Et pourtant, aucun des thèmes abordés par notre congrès n'a été autant négligé par autant de chrétiens que celui-là, et ce avec des conséquences aussi nombreuses. Pour les évangéliques en général, la modernité demeure un problème non traité.

J'aimerais ouvrir ce dossier crucial d'une manière simple : par une histoire, une observation, une thèse et une citation.

D'abord, l'histoire. Le dirigeant soviétique Nikita Khrouchtchev faisait souvent allusion à une époque où sévissait une vague de « fauche » en URSS, et où les autorités postaient des gardes dans toutes les usines. Dans une scierie de Leningrad le garde connaissait bien les ouvriers. Le premier soir, on vit sortir Piotr Petrovitch avec une brouette et, dans la brouette, un grand sac volumineux à la forme suspecte.

« Allons, Petrovitch, dit le garde. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Seulement de la sciure et des copeaux, répondit Petrovitch.

— Dis donc, reprit le garde, je ne suis pas né de la dernière pluie. Vide-moi ça. »

Et qu'y avait-il ? Rien que de la sciure et des copeaux. Il fut donc autorisé à tout remballer et à rentrer chez lui.

Le même scénario se reproduisit tous les soirs de la semaine, et le garde commençait à se sentir frustré. Finalement, sa curiosité prit le pas sur sa frustration.

« Petrovitch, dit-il, je te connais. Dis-moi ce que tu piques ici, et je te laisserai passer.

— Des brouettes, mon ami, dit Petrovitch. Des brouettes. »

L'histoire est certes amusante, mais il convient de noter que là où l'Eglise et la modernité se rencontrent, c'est de nous qu'on peut s'amuser. La modernité est un nouvel avatar de l'esprit du monde qui s'est glissé parmi nous à notre insu. Nous avons tenté d'utiliser les forces de la modernisation à notre profit, mais bien malgré nous, nous nous sommes laissés façonner par elles. Nous avons mis en place des kyrielles de sentinelles pour détecter les dangers du monde dans nos sociétés, mais le diable a engouffré cette nouvelle mondanité à notre nez et à notre barbe jusque dans l'Eglise. Peter Berger nous en avertit : celui qui soupe avec le démon de la modernité ferait bien d'avoir une très longue cuillère.

Deuxièmement : l'observation. Dans les années 70, un professeur de sociologie de l'Université d'Oxford s'adressa à moi, sachant que j'étais chrétien, en me disant : « Vers la fin des années 70, quels seront les chrétiens les plus mondains d'Amérique ? » J'ai dû paraître un peu étonné ; il poursuivit : « Je vous garantis que ce seront les fondamentalistes. »

A l'époque, l'idée était surprenante. Eux, les plus mondains ? Le fondamentalisme, par définition, avait toujours opposé un refus au monde. Mais aujourd'hui, presque deux décennies plus tard, alors qu'il nous faut débattre de la mission mondiale et considérer l'impact de la modernisation, cet impact nous prend brutalement de front : un conservatisme qui s'oppose au monde est devenu virtuellement impossible. Et dans la chrétienté, le record de la conformité au monde n'est pas le fait des chrétiens libéraux, mais des chrétiens fondamentalistes. Le charlatan-type de l'Eglise contemporaine n'est pas le prêtre moyenâgeux mais l'évangéliste moderne. Bien des champions historiques ou fictifs de l'escroquerie religieuse font pâle figure au regard de l'exemple tangible du matérialisme chez les évangéliques et dans l'évangélisation, dans le temps qui est le nôtre. Dans sa forme nonchalante, désincarnée, électronique, l'évangélisme moderne a créé la plus belle parodie de l'incarnation.

Troisièmement : la thèse. Un compte-rendu exhaustif de la relation entre la modernité et l'Eglise est probablement au-delà de nos moyens à tous, et à coup sûr il dépasse les limites de cet exposé. Mais qu'il nous suffise de comparer la position de l'Eglise en 1989 et ses perspectives en 989, vers la fin de premier millénaire. En 989, elle ne tenait qu'une proportion réduite de la planète et elle n'avait eu qu'un impact limité sur le paganisme très profond qui servait de fond au vernis officiel de la « civilisation chrétienne ». Mille ans plus tard, elle est la confession la plus importante du monde et elle prétend par excellence être une religion véritablement globale. Et tandis que la foi chrétienne connaît une récession dans cette Europe qui en était le berceau, elle n'en vit pas moins l'expansion mondiale la plus massive de son histoire.

A première vue, donc, la relation étroite de l'Eglise avec la modernité semble avoir très nettement tourné à son avantage. Le christianisme est intimement lié à la civilisation qui, de toute l'Histoire, a été la plus performante, pratiquement la plus englobante, et la plus délibérément copiée. Une fois qu'on a fait abstraction de l' « impérialisme occidental » et de l' « eurocentrisme », le bilan du partenariat entre l'Eglise et la modernité paraît incontestablement positif.

Mais quiconque y regarde de plus près et examine le contraste entre l'état de l'Eglise dans les parties les moins modernisées du monde et dans les parties les plus modernisées se trouve conduit vers une interprétation plus modeste. En 2000 ans, aucun persécuteur n'a infligé à l'Eglise des désastres aussi graves que la modernité. Et si la théorie la plus solide qui explique cette analyse a été utilisée comme outil par Marx et Engels, c'est dans le puritanisme et dans la Bible qu'elle plonge ses racines : la « théorie du fossoyeur ». L'argumentation tient en quelques mots : *l'Eglise a contribué à l'émergence du monde moderne ; en retour, le monde moderne a sapé l'Eglise. Ceci étant, en fonction du degré auquel l'Eglise pénètre, utilise le monde moderne et s'y implique d'une manière non-critique, elle devient son propre fossoyeur.*

Ce thème de l'Eglise qui, prise au piège de sa propre mondanité, est en guerre contre elle-même, prend un relief bien particulier dans le débat sur mission et modernité. Car si la modernité représente le cadre le plus puissant, le plus englobant et le plus séduisant de l'histoire humaine, alors la « contextualisation » dans le cadre de la modernité est à la fois une promesse amplifiée et une menace amplifiée. Le désir de témoigner et le danger de la mondanité sont rehaussés de manière simultanée et exponentielle.

Enfin, la citation. Il y a un siècle, le philosophe allemand, et auto-proclamé Antéchrist, Friedrich Nietzsche remarquait que lorsque la « mort de Dieu » pénètre une culture, cette culture se vide de plus en plus de sa substance, au point de se retrouver « sans poids ». Karl Marx, dans *Le Manifeste du Parti Communiste,* avait déjà relevé ce même effet : « Tout ce qui est solide s'évapore dans l'air, tout ce qui est saint est profané ». Mais il en rendait responsable l'acide corrosif du capitalisme moderne, qui dissolvait les liens de la société traditionnelle.

Aujourd'hui, nous transposerions ces points de vue dans le cadre plus vaste de la modernisation, car l'incroyance et l'économie de marché modernes ne sont que deux aspects dérivés de la modernité. Mais l'idée d'« apesanteur » de Nietzsche est une description révélatrice de ce creusement de la réalité qui est caractéristique de la modernité – même quant à des vérités aussi puissantes et précieuses que l'Evangile. Et elle indique la direction de l'unique et ultime réponse à la modernité ; en effet, la contrepartie biblique, ou l'antidote de l'« apesanteur », c'est la « gloire ».

Bien plus que son renom ou son rayonnement, la gloire de Dieu est sa réalité inexprimable à lui, une réalité si réelle qu'à elle seule elle a une gravité et un poids : c'est la seule « réalité réellement réelle » de l'univers entier. Par conséquent, quand les éléments s'éloignent de Dieu, ils deviennent vides et inconsistants. On peut en dire à juste titre « I-Kabod » (« La gloire s'est éloignée ») ou « Mené, mené, téqel, parsîn » (« tu as été pesé dans la balance et trouvé léger ou insatisfaisant »). C'est pourquoi les idoles, par opposition avec Dieu, sont littéralement du « néant ». C'est pourquoi le réveil remplit une nation de « la connaissance de la gloire du Seigneur, de même que les eaux recouvrent la mer ».

En somme, la civilisation de la modernité est à la fois un système et un esprit mondial qui soulève des questions cruciales et requiert des réponses cruciales. Il nous est impossible de nous attaquer au caractère et aux situations fâcheuses engendrées par la modernisation si nous nous contentons de résumer des tendances, d'élaborer des statistiques, de mettre au point des stratégies et d'évaluer des projets. Une telle attitude consiste à limiter les choses à la « technique », nous rendant ainsi victimes de l'envoûtement qu'exerce sur nous la modernité, aveuglés sur le fait que les vraies questions et l'influence de la modernité vont bien au-delà. La modernité est un puissant défi à l'Eglise précisément parce que sa menace ne pèse pas uniquement sur notre mode de communication, mais sur l'objet de notre

communication et sur notre identité – en définitive, sur le caractère même de l'Evangile et de l'Eglise. En un temps où l'Eglise est à la veille de couvrir le monde entier, la modernité remet en question le sens que revêt l'ambition de toucher absolument tout le monde. Comme le dit Jacques Ellul, ceux qui comprennent la modernité savent bien qu'elle soulève la question fondamentale, celle du Christ : « Quand le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » Cet exposé est par conséquent délibérément différent. 1) Il est ouvertement théorique, mais dans le seul but, au bout du compte, de rendre la mission véritablement pratique et efficace. 2) Il est indubitablement difficile à cause de sa terminologie sociologique, mais aussi en partie parce que certains n'ont pas fait l'expérience de la modernité, beaucoup n'y ont pas réfléchi ; et même pour ceux qui l'ont fait, la difficulté n'est pas plus mince. Enfin 3) sa perspective centrale consiste à élaborer une vision critique du caractère de la modernité, uniquement en raison du fait que la modernité représente un danger de mondanisation tout aussi fort que le désir de témoigner. En nous induisant en tentation par le caractère séculier qui la distingue, la modernité devient un critère de ce qui constitue, selon nous, l'ultime réalité. Elle défie notre nature et notre intégrité, outre notre adaptabilité en matière de communication et de culture.

Cet article, par conséquent, est un appel à la repentance, à la prière, au combat spirituel et à la réflexion approfondie, tout autant qu'à l'organisation et à l'esprit d'entreprise. C'est un appel à une réponse plus profonde et plus consistante à un défi bien plus important que la plupart des chrétiens ne se l'imaginent. Si nous devons nous impliquer dans la modernité et « dépouiller les Egyptiens » sans « élever un veau d'or », il nous faudra saisir plus en profondeur aussi bien la modernité qu'une théologie de l'incarnation qui, à elle seule, doit triompher de cette modernité.

Définition et description

Mais qu'est-ce au juste que la « modernisation » ou la « modernité » ? A un niveau rudimentaire, nous avons tous des réponses à cette question, parce que nous sommes tous plus ou moins accoutumés à beaucoup de composantes de la « société moderne ». Par exemple, qu'on pense au fait que ceux d'entre nous qui sont nés avant la fin de la deuxième guerre mondiale (1945) ont bel et bien précédé nombre de progrès que les plus jeunes tiennent pour acquis : la télévision, la pénicilline, les cartes de crédit, les surgelés, les satellites,

les photocopieuses, les lentilles de contact, les traitements de textes, les cœurs artificiels, les magnétophones, la fission nucléaire, les stylos à bille, les téléfax, les hommes sur la Lune et ainsi de suite. De telles découvertes ne donnent qu'une faible idée de la vitesse et de l'ampleur de notre évolution. Mais cette perception de la modernité reste impressionniste. Une tâche de loin plus difficile et plus importante consiste à aller au-delà des impressions pour définir ce qu'est la modernisation et pour décrire son émergence avec toutes les conséquences qui en découlent.

Le terme *modernisation* vient du Latin *modo* (« contemporain » ou « dans l'immédiat »). Mais il fut formé spécialement pour rendre compte du fait que la civilisation moderne est le produit d'au moins trois révolutions dans l'expérience humaine : 1) la révolution économique, principalement axée sur le développement du capitalisme de marché depuis le XIIIe siècle ; 2) la révolution industrielle, principalement axée sur les innovations techniques du XVIIIe siècle ; et 3) la révolution politique, principalement axée sur les mouvements idéologiques des XIXe et XXe siècles. La modernité, en un sens, n'est pas née d'hier. Cependant, elle n'a pas toujours été là. C'est une constellation d'événements inédite et bien particulière qui produit une différence décisive et qu'on ne saurait considérer comme un simple mot de rechange pour signifier « changement ».

Cette considération générale peut être affinée en relevant certaines caractéristiques qui sont essentielles.

La modernité et ses « vecteurs » :

Il n'y a pas de cause unique de la modernité et un nombre infini de composantes englobent la modernisation. Mais le meilleur moyen de saisir et d'évaluer la modernité, c'est de détecter le développement et l'expansion de ses vecteurs (au sens médical des vecteurs d'une maladie). « Sept vecteurs mortels » revêtent une extrême importance : l'économie de marché capitaliste, l'Etat bureaucratique centralisé, la nouvelle technologie industrielle, l'accroissement rapide de la population, l'urbanisation, les mass média et (une fois que le stade critique est atteint) la globalisation.

La modernité et son caractère englobant :

Les vecteurs de la modernisation sont globaux dans leur extension et dans leurs conséquences, bien que la modernisation ne soit ni universelle ni uniforme. Elle n'affecte pas les choses partout de la

même manière. Les cultures sont différentes, les individus à l'intérieur de ces cultures sont différents, et des effets différents peuvent être perçus à différentes époques.

Cependant, la globalisation est bien réelle. Et donc les chrétiens ne peuvent pas à la fois se réjouir de l'arrivée de l '« Eglise globale » tout en attaquant la modernité comme fruit de l' « Occident », ni tabler sur l'immunité du « tiers monde ». La modernisation s'est répandue à partir d'une origine occidentale (en partie chrétienne), mais elle se distingue de l'« occidentalité » ; des termes comme « tiers monde » se trouveront démodés avant longtemps. Par conséquent, s'imaginer qu'on échappe à la modernité en se proclamant « anti-occidental », « anti-américain » ou « deux-tiers-mondiste », c'est une illusion que les chrétiens ne sauraient se permettre. A brève échéance, la question qui va se poser à tout pays ne sera plus : « Modernisé ou non ? » mais : « Modernisé, jusqu'à quel point ? » Enfin, on ne mesure pas les effets de la modernité à la première génération, mais à la troisième.

La modernité et sa «conscience» :

C'est une erreur de ne voir la modernité qu'en termes d'institutions et de technologies objectives. Mais ce n'est pas une moindre erreur de ne la voir qu'en termes d'idées et d'idéologies (comme le libéralisme, le socialisme, le modernisme). La modernité suppose toute une tournure d'esprit et une conscience vaste et subjective engendrée par la fréquentation des institutions modernes (comme les bureaucraties) et des technologies modernes (comme les outils de la révolution pop, depuis les colonnes d'enceintes et les écouteurs jusqu'à la télévision en couleurs). Cette conscientisation a tout autant d'influence que les philosophies formelles du monde moderne, et elle est véhiculée et répandue par les jeunes aussi bien que par les adultes et les concepteurs, comme les hommes d'affaires et les ingénieurs (sans oublier les missionnaires), encore plus que par les philosophes.

La modernité et ses «coûts» :

Naturellement, la vision populaire de la modernité se concentre prioritairement sur ses bénéfices et sur ses avantages. La modernité recèle des promesses, dans des domaines évidents : « plus gros, meilleur, plus riche, plus rapide », mais aussi des promesses de libérations moins évidentes à première vue : libération du carcan de la tradition, de la pauvreté et des liens du clan, de la tribu et de la caste.

Mais un tableau complet de la modernité doit également prendre en compte son coût élevé : les sacrifices et les dislocations (destruction de la vie traditionnelle), les dislocations économiques et sociales (y compris la crise de la famille mais aussi l'exploitation et l'oppression dans les conditions nouvelles de la modernité), les dislocations culturelles et psychologiques (comme la solitude, l'absence de références et le déracinement) et -d'une extrême importance ici- les dislocations religieuses.

La modernisation n'est donc pas quelque chose de simple, de local, de transitoire ou d'anodin. A son paroxysme, elle nous confronte à un pouvoir et à une omniprésence si impitoyables qu'elle a été fort justement décrite comme une « cage de fer » autour de la vie humaine (Max Weber), comme un « gigantesque marteau-pilon » qui broie les institutions et les communautés traditionnelles de foi (Peter Berger). Cet aspect sinistre de la modernité soulève deux questions fondamentales. D'abord, la condition humaine : Comment des êtres humains peuvent-ils vivre dans des conditions humaines acceptables dans un monde forgé par la modernisation ? Deuxièmement, la question religieuse : Comment, dans le monde moderne, la religion peut-elle conserver son autorité et son intégrité traditionnelles tout en demeurant la source la plus profonde du sens de la vie humaine et de son enracinement ? Les réponses à ces deux questions sont vitales, c'est évident, pour l'Eglise en tant que telle et pour l'Eglise en mission ; nous allons donc examiner une série de repères fondamentaux susceptibles de nous aider à saisir d'une manière critique les occasions et les défis de la modernité quant à notre mission pour le Christ.

1– LA LECTURE DES SIGNES DES TEMPS : DEUX ÉCUEILS

La remarque de Raymond Aron selon laquelle rares sont les gens contemporains de leur propre génération a été rendue encore plus pertinente par l'explosion moderne de la connaissance et de la « capacité angoissée » qui est son corollaire. Plus on en sait, plus la communication va vite et bien, plus le décalage entre l'information et la compréhension s'accroît, avec la frustration qui en découle derechef. Le résultat fait plus que diviser les gens entre les « informés » et les « ignorants ». Il attire même ceux qui savent vers deux écueils, aggravés par l'explosion de la connaissance.

Les ignorants

Le premier écueil de l`âge de l'information est résumé par la sagesse populaire : « Le bonheur, c'est un cercle restreint ». La vie est plus tolérable, suggère-t-elle, si nous ne cherchons à savoir que le nécessaire, sans nous faire de souci outre mesure. Toutefois, cette attitude provient d'un excès plutôt que d'un manque de connaissance, et en particulier d'une avalanche de « nouvelles » qui laisse les gens aveuglément informés des 24 dernières heures mais ignorants des 24 dernières années, sans parler de l'Histoire.

L'état d'esprit qui en résulte est une forme d'information dépourvue de sagesse, et une forme de connaissance amputée de l'action. Les chrétiens qui réagissent à l'explosion de la connaissance en disant en effet : « Je suis heureux dans mon petit monde » deviennent irresponsables, et leur attitude finit par saper sérieusement l'initiative missionnaire dans les secteurs modernisés de l'Eglise. A partir de là, au lieu d'être l'Eglise tout entière cherchant à atteindre le monde entier, la mission devient une tâche spécialisée réservée à une minorité consacrée.

Ceux qui savent tout

L'autre écueil ne se rencontre pas dans l'ensemble de la société, mais seulement chez ceux dont le métier consiste à penser. Résumé dans une attitude que David Boorstin attribue par dérision à l'*homo informatus*, ce piège provient de la croyance en la maîtrise de l'explosion de la connaissance : là serait la clef de l'information totale et instantanée. Objectif : tout savoir afin de tout prévoir afin de tout contrôler. Si le premier écueil aboutit à l'irresponsabilité, le deuxième peut finir dans l'idolâtrie de l'information qui devient davantage un handicap qu'une aide dans la mission. Il pousse la mission et la missiologie en direction d'une version missionnaire de la « classe des informés ».

L'importance croissante et l'augmentation numérique de la « nouvelle classe pensante » constituent l'un des traits les plus marquants de la société de l'information, et on peut relever certains des désagréments qu'elle entraîne pour les chrétiens : 1) Les penseurs chrétiens se font souvent plus proches des « contempteurs cultivés » de la foi que de leurs co-religionnaires ; 2) la connaissance de pointe devient une fin en soi ; 3) La connaissance spécialisée (qui n'est accessible qu'à d'autres spécialistes) creuse un fossé entre les experts

et les gens ordinaires ; 4) L'originalité et le développement sont tellement prisés qu'on alimente la fiction selon laquelle plus-c'est-nouveau-plus-c'est-vrai et plus-c'est-récent-plus-c'est-super ; 5) La spécialisation engendre un professionnalisme d'experts qui crée la dépendance et finit par constituer un handicap pour tout le monde, professionnels exceptés ; 6) On oublie que l'ignorance est une constante des affaires humaines et que la capacité d'action est souvent inversement proportionnelle à la clarté de compréhension (et réciproquement) ; enfin 7) Les membres de cette nouvelle « classe d'informés » s'adaptent progressivement au langage et à la logique de ce monde en pleine expansion que sont les séminaires, les forums, les consultations et les congrès (tels que celui-ci) et, du coup, ils s'éloignent toujours plus des autres styles de discours (plus importants sur le plan chrétien) que sont la prédication et la prière.

Les tenants de la missiologie moderne qui persiflent devant tant de prudence feraient bien de reconsidérer le sort de la plupart des disciplines universitaires actuelles, et en particulier le sort de l'apologétique chrétienne, de la théologie libérale, des écoles évangéliques et des séminaires de formation depuis le siècle dernier. Pareillement, nous pouvons être sûrs que la missiologie sophistiquée et l'« évangélologie » dépourvues de l'amour du Christ, de la compassion pour les perdus, du souci du prochain et de la dépendance directe du Saint-Esprit vont rapidement développer leur propre élitisme, leur propre arrogance et leur propre inefficacité. Si on me demandait de bien réfléchir en mon âme et conscience avant de choisir entre la « simplicité » de la mission telle que je l'ai vue vécue par mes parents missionnaires, et la « sophistication » de nombre de ses équivalents actuels, j'opterais pour le style de mes parents sans l'ombre d'une hésitation.

Surtout, si nous prétendons résoudre les énigmes de notre temps, comme les disciples de David « habiles à discerner les signes des temps », il nous faut baigner nos recherches et notre réflexion stratégique dans l'humilité, la responsabilité et une conscience profonde de la souveraineté de Dieu, ainsi que du caractère pécheur et très limité de nos projets humains. Le simple fait d'être modernes ne signifie pas que nous ayons prise sur la modernité ni que quiconque d'entre nous sache parfaitement ce qu'est notre contexte moderne. Nous avons la vue bien plus courte que nous ne le pensons. La culture moderne ne saurait être un sujet exotique étudié par des observateurs extérieurs semblables à des anthropologues sur une île des mers du Sud. Car c'est le moule dans lequel nous sommes tous coulés et que nous ne pouvons identifier, entraver ou changer qu'en adoptant la

perspective extérieure de Dieu au sein de notre ignorance ; une ignorance aggravée à bien des égards par la surabondance de l'information moderne.

2– ÉVALUATION DU DANGER PLANANT SUR LA RELIGION TRADITIONNELLE

Nulle étude de l'impact de la modernisation sur la religion ne peut esquiver la question épineuse de la «sécularisation». Il fut un temps où celle-ci était considérée comme le problème central, pour ne pas dire unique, lié aux rapports de la modernisation et de la religion ; aujourd'hui, on en a réévalué l'importance sous plusieurs angles significatifs. La sécularisation est perçue comme un élément crucial de la modernisation, plutôt que l'inverse. On ne croit plus que sa progression soit irréversible. Ce n'est plus qu'un facteur de pression parmi tous ceux qui pèsent sur la religion dans le monde moderne.

Mais, quoique réduit, le rôle de la sécularisation est inquiétant et sa portée générale peut se formuler ainsi : *La sécularisation est le processus selon lequel, en rayonnant à partir du centre en cercles concentriques, des secteurs successifs de la société et de la culture ont été libérés de l'influence déterminante des idées et des institutions religieuses.* En d'autres termes, la sécularisation est le processus par lequel la signification sociale et culturelle de la religion s'est trouvée neutralisée dans les secteurs centraux de la société moderne tels que le monde de la science, de la technologie, de la bureaucratie et autres. Donc, en général, dans le monde moderne, les idées religieuses sont devenues moins significatives et les institutions religieuses davantage marginalisées. Rien ne saurait être plus préjudiciable aux religions traditionnelles, notamment le Judaïsme, l'Islam et le Christianisme, dont l'exigence d'obéissance suppose que la foi soit intégrée à l'ensemble du vécu.

Mais cette constatation demeure encore trop générale et le sujet est devenu si controversé qu'il importe de préciser les deux tendances spécifiques sous-jacentes à la sécularisation.

De la diversification au déplacement

La première action directe de la modernisation sur la religion (j'entends par là toutes les religions, y compris chrétienne), c'est *la diversification explosive qui mène au déplacement.* Lorsque la

modernisation s'accélère, en particulier après que le décollage de la révolution industrielle s'est produit dans un pays donné, le taux de changement grimpe et l'amplitude, la complexité et la force des institutions et des idées continuent d'augmenter. Résultat : une explosion volcanique de la diversification dans les structures et les institutions de cette société. Des domaines bien spécialisés cloisonnés apparaissent chacun avec ses prémices, ses priorités et ses procédures propres ; en un mot, avec son autonomie vis-à-vis de la religion et par rapport à la perception religieuse du monde.

Voici une analogie toute simple : la comparaison entre la silhouette d'une ville européenne, au XVIIIe siècle et maintenant. Deux siècles plus tôt, on est frappé de la prédominance de l'architecture d'église. Abbayes et cathédrales dominent de leurs tours tous les autres bâtiments, représentant la puissance de l'Eglise ; flèches et clochers, symbolisant l'aspiration des hommes vers Dieu, s'élancent vers l'au-delà. Aujourd'hui, contrairement à cette époque, les églises sont enterrées au milieu de gratte-ciel pleins de bureaux et se tapissent quelque part entre les banques et les succursales d'assurances, coincées et assombries par une cohorte d'institutions concurrentes.[1]

Ce qui débuta en France et en Grande Bretagne vers la fin du XVIIIe siècle n'a fait que s'étendre à d'innombrables autres pays dans le monde entier. En conséquence de cette diversification explosive, des pans entiers de l'activité humaine (le lieu de travail) et des tranches entières de la population (les pauvres et les classes laborieuses) sont arrachés à la «supervision» et aux bons soins de la religion traditionnelle. Lorsque la lave volcanique s'est figée, si l'on peut dire, la structure de la société traditionnelle a changé du tout au tout. La religion a cessé de présider aux destinées de la société comme dans le passé ; elle ne participe plus à l'ensemble de la vie comme on peut l'attendre de la foi chrétienne. Les institutions et idées traditionnelles de la chrétienté sont évacuées du centre de la société moderne et reléguées dans la marge. En dépit de toute rhétorique, il n'est plus possible d'être disciples.

De la rationalisation au désenchantement

La deuxième action directe de la modernisation sur la religion, c'est *la rationalisation tous azimuts qui mène au désenchantement.* Qu'est-ce à dire ? Au fur et à mesure de la progression de la modernisation, une part croissante de ce qui était dévolu à Dieu, à l'initiative humaine ou aux processus naturels est classifié, calculé et

contrôlé grâce à la raison et à la technique[2] ; étant bien entendu ici que la raison sert des objectifs pratiques plutôt que théoriques, la technologie et le développement plutôt que la théologie et la philosophie.

Ainsi, avec la modernisation, se développe également la portion de vie qui est gérée et contrôlée par l'application systématique de la raison et de la technique. « Il suffit de réfléchir, dit l'ingénieur. Avec la technique appropriée, on peut faire n'importe quoi. » « Il suffit de réfléchir, dit le marchand. Avec la technique appropriée, on peut vendre n'importe quoi. » Qu'il s'agisse de faire atterrir un homme sur la Lune, de promouvoir un parfum, de rédiger un manuel de formation à l'évangélisation, de mettre au point le développement d'une église ou de concevoir une stratégie pour atteindre ceux qui ne le sont pas, tout peut se réduire à la technique et sortir sous forme de manuel de l'usager.

La conséquence de cette tendance, c'est le « désenchantement » : plus la raison pratique a le bras long, plus la transcendance surnaturelle est réduite, voire supprimée. Une fois que la raison modernisante a dompté toutes les données et maîtrisé toutes les forces, l'intervention divine ne cause pas plus de dérangement qu'un simple accident. La prière, l'adoration et la confiance dans le Saint-Esprit, alliées à l'humilité et à la sanctification de toutes choses, c'est déplacé. La technique : il n'y a que ça de vrai. Le problème n'est pas que la raison pratique soit irréligieuse, mais que, dans des domaines toujours plus nombreux, la religion n'a pas de pertinence sur le plan pratique.

Naturellement, ce double impact de la sécularisation n'est ni universel ni uniforme. Il n'apparaît pas partout de la même façon. Cependant, une fois que toutes les variantes ont été prises en compte, nul ne doit perdre de vue ces deux tendances fondamentales. Rien n'a été plus nuisible à l'affirmation de la souveraineté du Christ et à la pratique de la foi chrétienne. Alors que les chrétiens au cours des siècles ont refusé de s'incliner devant les exigences d'un Néron ou d'un Dioclétien, choisissant le martyre plutôt que l'infidélité, les chrétiens modernes ont cédé aux pressions de la modernité ; c'est tout juste s'ils en ont conscience.

3- ÉVALUATION DES DÉGATS CAUSÉS PAR CE QUI PERSISTE DE RELIGION : DEUX TENDANCES

Il y a quelque temps, lorsqu'on disait abusivement de la sécularisation que sa progression était inexorable, l'opinion était fort

répandue selon laquelle la religion n'avait plus d'avenir. Elle était vouée à la disparition, avait-on statué. Par conséquent, un bilan modifié de la sécularisation entraîne un pronostic modifié sur la religion : la religion, dit-on maintenant avec davantage de modestie et de pertinence, n'a pas disparu de la société, en tous cas dans une mesure moindre que le changement qui a affecté son caractère et sa configuration. Quelles sont donc les orientations qui ont joué sur ce changement et continuent à modeler ce qui persiste de religion dans le monde moderne ?

La privatisation

La première tendance qui, à bien des égards, est le revers de la médaille de la sécularisation, c'est la *privatisation*. Par privatisation, on entend *le processus par lequel la modernisation provoque un clivage entre les sphères publique et privée de la vie et réserve à la sphère privée l'expression de la liberté et de l'épanouissement individuels*. On a toujours plus ou moins distingué entre le domaine public et le domaine privé, mais jusqu'à récemment, la relation entre les deux consistait davantage en une continuité plutôt qu'en un clivage. Dans nos cités modernes, celui-ci tiendrait plutôt de l'Océan Pacifique ! D'un côté de la ligne, se trouve la sphère publique, le macrocosme des institutions géantes (des ministères tels que le Whitehall britannique, des sociétés comme Mitsubishi au Japon et Hyundai en Corée, ainsi que des complexes militaires comme le Pentagone américain). De l'autre côté, se trouve le domaine privé, le microcosme de la famille et des associations privées, le monde des goûts personnels, des sports, des loisirs, des clubs.

La privatisation offre des avantages incontestables, surtout en ce qu'elle assure une liberté authentique dans la sphère privée. Comparée à ce qu'on a connu dans le passé, elle permet à plus de gens de faire plus, d'acheter plus et de voyager bien plus qu'auparavant, libérés des contraintes de la communauté, de la tradition et d'autrui. Mais pour des religions telles que le christianisme, les inconvénients dépassent les avantages. Essentiellement, la privatisation est limitée et limitative. « Société moderne » signifie « liberté de religion », mais uniquement dans le cadre du domaine privé. Bien loin d'être une zone de libre choix et de créativité, la sphère privée moderne n'est que trop souvent une sorte de terrain de jeu inoffensif, une sorte de « réserve indienne » ou de « bantoustan », un « homeland » attribué à un développement spirituel séparé obligeamment mis au point par les concepteurs de

l'apartheid qui caractérise la société séculière.

Une illustration classique de la privatisation surgit d'une interview donnée au New-York Times par le fondateur de McDonald's. Alors qu'on demandait à ce chrétien en quoi il croyait, il répondit : « Je parle de foi en McDonald's comme si c'était une religion. Je crois en Dieu, à la famille et en McDonald's ; au bureau, je crois à tout cela, mais en sens inverse. » On ne saurait dire s'il s'agissait ou non d'un gag. Mais quoi qu'il en soit, cette réponse était l'expression parfaite de la foi privatisée à laquelle des millions de chrétiens modernes adhèrent quotidiennement sans même s'en apercevoir.

Le pluralisme

La seconde tendance de la modernité qui façonne ce qui reste du religieux, c'est le pluralisme. Par pluralisme, on entend *le processus par lequel le nombre d'options dans le domaine privé se multiplient rapidement à tous les niveaux, notamment au niveau des conceptions du monde, de la foi et des idéologies.*

Contrairement à la sécularisation, le pluralisme n'est pas d'aujourd'hui. L'Eglise a pris naissance dans une période de pluralité comparable, et la pluralité moderne prend même ses racines dans la conviction protestante de la liberté de conscience. Mais la modernisation représente un sursaut stupéfiant du pluralisme qui, en retour, a généré une lame de fond de choix et de changement. La surpopulation urbaine, l'explosion de la connaissance, les moyens de déplacements modernes, les mass-médias, l'essaimage énorme de populations du tiers monde dans l'Occident moderne… Ce ne sont là que les facteurs les plus évidents, à mettre en rapport avec le sens aigu qu'on a aujourd'hui de « tous ces autres » et de « tous ces choix-là ». Nous avons maintenant atteint le stade où on peut presque dire que « tout le monde est désormais partout » et que le choix n'est pas seulement un état de fait mais aussi un état d'esprit. Le choix est devenu une valeur en soi, voire une priorité. Le choix et le changement sont devenus l'essence même de la vie moderne.

Les effets secondaires du processus pluraliste sur la religion sont variés. Par exemple, il crée chez le croyant moderne un degré élevé de conscience de soi. Constamment confrontés à « tous ces autres », les gens d'aujourd'hui s'interpellent constamment les uns les autres, et la foi moderne est rarement aussi ferme qu'elle le laisse croire.

Autre effet : les croyants du monde moderne ont une forte propension à se convertir. Là où la foi était solide comme un roc et où

le tournant de la conversion était radical, intégral et durable, les croyants modernes ont tendance à se re-convertir sans arrêt. Les conversions multiples sont maintenant légion, on brade le label « born again » et même les témoignages se réduisent au rang de carte de visite spirituelle soumise à de constantes remises à jour dans une société spirituellement fluctuante.

Encore une autre conséquence : le pluralisme réduit tout bonnement la nécessité de choisir. L'extension même du choix ne fait qu'accroître la probabilité de l'esquive du choix. Mais on voit bien où tout cela conduit. L'augmentation du choix et du changement qu'implique le processus pluraliste se traduit presque automatiquement par une diminution de l'engagement, de la continuité et de la conviction. Le pluralisme crée actuellement à l'intérieur de chaque église, dénomination ou religion autant de tensions qu'il y en avait auparavant entre elles. Picorer, choisir, sélectionner étant à l'ordre du jour, le résultat du pluralisme est une augmentation générale de la superficialité, de l'éphémère et de l'hérésie. Il y a peu de menaces contre la communauté chrétienne qui soient à la fois aussi subtiles et aussi corrosives.

4– PRENDRE LA MESURE DE LA CONCURRENCE : DEUX ADVERSAIRES

Une conséquence habituelle de la place excessive accordée à la sécularisation consiste à conclure d'emblée que la modernité est hostile à la religion en tant que telle. Rien n'est plus faux. La modernité s'oppose directement à deux aspects déterminants de plusieurs religions traditionnelles que le christianisme ne partage qu'avec quelques unes : l'absolutisme de ses notions de *transcendance* et de *totalité*. Mais, en partie pour cette raison, la modernité est très accueillante envers les religions dépourvues de telles aspérités et d'une telle obstination. En réalité, la modernité offre un cadre quasi idéal pour le renforcement de deux adversaires potentiels du christianisme. Ce que ces deux rivaux ont en commun, et qui se démarque nettement du christianisme, c'est le relativisme implicite de leurs vérités de base et l'optimisme évolutionniste de leur conception de l'Histoire, bien que l'un soit plutôt favorable à la modernité et l'autre, assez modérément, défavorable.

La sécularisation généralisée

Le premier adversaire du christianisme, c'est la *sécularisation tous azimuts*, qui combine le relativisme et l'optimisme évolutionniste dans divers types de naturalismes favorables à la modernité. Les exemples les plus connus sont l'humanisme libéral et le marxisme, tous deux occidentaux à la base, même si on peut s'amuser de voir que le second a fait éclater ses origines en s'appuyant particulièrement sur ceux qui répudient l'« Occident ».

Il faut relever que la *sécularité* n'est pas la même chose que la *sécularisation*. La sécularité est une philosophie, avec son cortège de forces et de faiblesses, en particulier son refus de l'émotionnel et l'effort intellectuel ou volontaire qu'elle exige pour qu'on y adhère. la *sécularisation*, au contraire (telle qu'on l'a définie plus haut) n'est pas une philosophie : c'est un processus. Elle ne plonge pas ses racines dans un concept intellectuel mais dans un changement institutionnel. C'est un processus qui s'est véritablement inséré dans les structures de la société ; on ne saurait l'éviter ni s'en débarrasser d'un revers de la main.

La sécularisation (le processus) fournit le cadre idéal à la sécularité (la philosophie). La modernité, c'est le contexte nouveau qui renforce le concept ancien, le rendant apparemment naturel, et même nécessaire. La sécularisation, par conséquent, se traduit par une double offensive : *elle garrotte la religion, amenuisant par là sa puissance, mais elle renforce également la sécularité, augmentant du même coup son pouvoir.*

Le renforcement de la sécularité dans la société moderne est le contexte d'un fait qui donne à réfléchir. Depuis 1900, le pourcentage mondial d'individus athées et non-religieux (agnostiques, sécularisés, communistes et autres) a grimpé de 0,2 à 21,3 % – en d'autres termes, de moins d'1/5 de 1 % à plus d'1/5 de la population mondiale. Voilà le changement le plus spectaculaire de l'ensemble de la carte religieuse du XXe siècle. Les sécularisés ou les individus n'ayant pas d'engagement religieux constituent désormais le deuxième bloc mondial, derrière les chrétiens mais les rattrapant rapidement (au taux de 8,5 millions de « convertis » par an).

Le syncrétisme généralisé

Mais ce n'est que la moitié de l'histoire. La modernisation assure une consolidation naturelle à un deuxième adversaire puissant du

christianisme : *le syncrétisme généralisé.* Comme la sécularité, le syncrétisme moderne dans ses diverses formes est axé autour d'un relativisme et d'un optimisme évolutionniste qui est un vecteur de la modernité. Mais il les utilise dans une direction religieuse ou semi-religieuse (plutôt que naturaliste), direction qui a tendance à contrecarrer le modernisme (plutôt qu'à être en sa faveur), et il est collectiviste (plutôt que purement individualiste) dans ses préoccupations.

Les exemples occidentaux les plus marquants, ce sont les mystiques à base scientifique, tel que le New Age, et aussi le socialisme et l'écologie dans leur forme plus mythique. Mais en d'autres lieux, dans les pays en voie de développement, où la résistance à la modernisation et la résistance à l'occidentalisation s'imbriquent souvent, de tels syncrétismes ont encore plus d'attrait et de potentiel. La modernité a de tels pouvoirs de séduction que bien peu de chefs religieux auront l'obstination d'un ayatollah Khomeini pour la rejeter en bloc. Bien plus nombreux sont ceux qui chercheront à contrôler la modernité et à atténuer sa totale influence sur leur société par quelque variante de syncrétisme local, national ou religieux. La religion devient alors un élément-clef de l'adaptation sélective de toute société à la modernité.

Entre autres exemples de ce penchant, on peut citer le mouvement Umbanda au Brésil (avec ses rites chrétiens et son fonds païen) de même que le récent mouvement qui, au Japon, cherche à revitaliser le Shintoïsme d'Etat comme religion civile délibérée destinée à remplacer le « Japon démocratique d'après-guerre » et à combler l'absence de valeurs héritée de la modernité. Des mouvements syncrétistes similaires furent pour le Japon le moyen de s'adapter à de précédentes vagues d'influences extérieures, comme l'introduction du Confucianisme de Chine, du Bouddhisme de l'Inde et, au XIXe siècle, du Christianisme de l'Occident.

Et, naturellement, ce renforcement du syncrétisme par la modernité constitue une des raisons de la persistance de certains types de religions même au sein de sociétés hautement « séculières ». Avec leur vieux fonds de magie, de superstition et de fatalisme populaires, des nations modernes comme la France et la Grande-Bretagne ne sont pas tant « post-chrétiennes » que pré-chrétiennes et païennes. Pareillement, au Japon, le culte animiste (du soleil, des montagnes, des arbres et des rochers) a toujours été sous-jacent au Shintoïsme officiel de l'Etat ; par conséquent, la résurgence du Shintoïsme d'Etat signifiera un renforcement de l'animisme populaire.

5– LA RÉPONSE À LA MODERNITÉ : DEUX RÉACTIONS EXTRÊMES

Une caractéristique frappante de la modernité, c'est que plus il y a de gens qui y réfléchissent, moins ils risquent de la considérer comme neutre et plus ils ont de chances non seulement de prendre position, mais encore de réagir de façon fortement orientée. La modernité devient rapidement un objet d'attraction ou de répulsion, voire un symbole de rédemption ou de damnation. Dans le cas de la modernité et de la religion, c'est une grande faille qui s'ouvre, non pas *entre* les communautés religieuses mais *à l'intérieur* des communautés religieuses. Les « progressistes » modernisants se dressent contre les « orthodoxes » et « traditionnalistes » non-modernisants et chaque camp tend à resserrer les rangs avec les amis progressistes ou les amis orthodoxes d'autres communautés plutôt qu'avec les co-religionnaires de sa propre assemblée.

Il y a toujours eu des divisions et des oppositions dans l'Eglise, mais jamais elles n'ont été aussi profondes ni aussi importantes que sous l'effet de la modernisation. Le pluralisme est tout autant à l'intérieur de l'Eglise qu'à l'extérieur, et le défi posé par la confrontation à la modernité a transformé la diversité en désarroi et creusé les divergences, au point où ce sont des évangiles, des christs et des « dieux » radicalement différents qui sont proclamés. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que les interprétations sur la modernité soient devenues antagonistes ; désormais, les deux principales réactions exagérées (toutes deux liées à la mission) sont clairement identifiables et évitables.

Optimisme abusif

La première réaction outrancière à la modernité, c'est un *optimisme abusif*. Contrairement aux termes cousins *sécularisé* et *mondain*, «moderne» aurait une résonnance plutôt positive. De manière tout à fait typique, cet extrême est né d'un mélange de notions, notamment d'une théologie erronée du péché et des ironies de l'Histoire, combinées avec une appréciation neutre ou optimiste de la modernisation et une alliance, consciente ou non, de l'Evangile et de la civilisation occidentale.

Les exemples les plus nets remontent probablement au tout début du XXe siècle. En 1900, l'Europe était au zénith de sa puissance. En 1800, l'Europe occupait ou contrôlait 35 % de la surface terrestre du

globe, et vers 1904, le chiffre s'était élevé à 84 %. Par conséquent, tout portait à conforter l'idée selon laquelle le XXe siècle serait le « siècle chrétien ». Mais en moins de deux décennies, cette perception se trouva réduite à néant par l'auto-destruction de l'Europe dans la Première Guerre Mondiale et par le discrédit frappant l'optimisme libéral, qui passait pour une analyse théologique de la modernité. On avait eu le tort de percevoir la modernité en rose.

Le siècle s'achève, et les libéraux semblent avoir échangé leurs places avec les conservateurs. Les libéraux sont devenus les négateurs de la modernité, et dans l'enthousiasme fonceur et millénariste qui s'anime autour des objectifs et des aspirations pour l'an 2000, les conservateurs sont devenus les optimistes boute-en-train (« 2000 façons de conquérir le monde en l'an 2000 »). Aujourd'hui, ce sont les conservateurs qui paraissent faire fi des chausse-trappes de la confiance dans la gadgétisation, dans les artifices de la modernité, et qui semblent oublier les coûts vertigineux de l'effort final pour gagner le monde au Christ.

Le terrain sur lequel à la fois les libéraux et les conservateurs ont tendance à être trop optimistes, c'est le tiers monde ; chez l'un comme l'autre, c'est le résultat direct d'un optimisme immodéré quant à l'impact de la modernité. Pour de trop nombreux libéraux, le tiers monde est devenu le foyer de l'innocence primitive, pré-moderne. Pour de trop nombreux conservateurs, la vitalité spirituelle du tiers monde est considérée comme la réponse évidente à la léthargie occidentale. L'impact destructeur de la modernisation n'est pris en compte par aucun des deux camps, de telle sorte que le crédit accordé au pré-moderne comme réponse au post-moderne devient une curieuse forme d'utopie de la fin du XXe siècle.

Pessimisme abusif

La deuxième réaction exagérée, c'est le *pessimisme abusif*, une réaction qui sape l'élan missionnaire, contrairement à l'autre extrême qui, en définitive, le singeait. Sans aucun doute, le paradigme de cette erreur fut la théologie de la Mort de Dieu dans les années 60. Non seulement elle a été l'interprétation de la foi poussée jusqu'à l'auto-liquidation, mais elle a été aussi très consciemment basée sur une analyse sociologique systématique de la modernité. Malheureusement pour les théologiens qui s'en firent les avocats, l'analyse sociologique (selon laquelle la sécularisation était « progressive et irréversible ») était en soi sur le point d'être révolue, pour cette raison bien

embarrassante : elle relevait davantage de l'idéologie que de la sociologie, davantage du vœu… pieux que de la réalité.

Dans ce cas de figure, le pessimisme des réactions conservatrices à la modernité est moins flagrant que celui des réactions libérales pessimistes, et il est délicat de le lier à la mission de manière concluante. Mais on trouvera difficile de ne pas soupçonner l'existence de quelque rapport entre le pessimisme sur la modernité (ou sur la confiance que lui accorde l'Occident) et un ensemble d'attitudes épidermiques, telles que l'asthénie culturelle et l'apocalyptisme global et fébrile, qui perturbe maintenant la réflexion relative à la mission mondiale dans certains cercles occidentaux.

6– SE PRÉPARER À LA TÂCHE : DEUX DIFFICULTÉS

Au fur et à mesure que nous approchons du sixième repère, nous passons peu à peu de l'analyse à la réponse, et nous allons considérer en premier lieu deux difficultés particulières que la modernité entraîne pour quiconque s'intéresse à la mission dans le monde moderne.

La crise de plausibilité

La première difficulté particulière provient de la *crise de plausibilité* qui a cours dans le monde moderne. Je tiens à distinguer soigneusement «plausibilité» de « crédibilité ». Alors que la crédibilité s'applique à une croyance comme *étant* vraie ou fausse, la plausibilité s'applique à une croyance *apparaissant* comme vraie. Dans un monde idéal, il n'y aurait aucune distinction entre la crédibilité et la plausibilité. Mais dans un monde déchu, le climat est tel que l'absurdité la plus séduisante ou l'erreur la plus complète peuvent passer pour vraies, alors que la vérité la plus incontestable peut être battue en brèche – sans que la question de leur véracité objective soit seulement effleurée.

Cette dimension irrationnelle de la croyance est aujourd'hui bien étudiée dans des analyses sociologiques et psychologiques. On connaît le concept psychologique freudien de « rationalisation », mais le concept sociologique de Peter Berger : les « structures de plausibilité », mériterait davantage d'attention de la part des défenseurs de la mission.

Dans certains débats sur la mission, la notion de plausibilité, ou le degré auquel une croyance paraît convaincante, se limite à des notions comme le « colonialisme », les *rice-Christians* (ces gens qui, en Chine, se convertissaient pour du riz), l'évangélisation par « le sabre

et le goupillon ». Mais la plausibilité est beaucoup plus directement liée à la notion de « structure de plausibilité », c'est-à-dire au groupe ou à la communauté qui fournit le support socio-psychologique de la croyance. Seul, un fou ou un génie introuvable peut habiter un monde ayant un sens par lui-même. Si le support structurel que la communauté apporte à telle croyance est fort, il est aisé d'y adhérer. La cohérence et la continuité confèrent à une vision du monde l'apparence de la vérité – surtout quand elle détient le monopole dans une société donnée.

Mais si le support structurel est faible, il est difficile d'y adhérer. Un monde, un langage, un ensemble de croyances, de rites et de pratiques communs : telle n'est plus la vision du monde ; la voilà objectivement ravalée au rang de minorité et subjectivement réduite à l'état d'incertitude. En fin de compte, une fois que s'établit un divorce entre la plausibilité et la crédibilité, et que la première se trouve sapée dans ses fondements sociaux, la notion de plausibilité devient une question de « performance » et de « sincérité » et on aura tôt fait de la déformer en illusions et en mensonges.

Cette théorie générale a été amplement démontrée par l'histoire de la modernisation. En réalité, la modernisation est devenue, dans l'histoire, la plus grande destructrice de « structures de plausibilité » traditionnelles et religieuses. Les conséquences pour la mission sont nombreuses et variées. En premier lieu, la crise de la plausibilité retentit sur toute la notion de vérité, essentiellement en érodant les certitudes traditionnelles. 2) Elle altère toute la perception de l'orthodoxie. Au lieu d'un monde de certitudes « orthodoxes », fracturées de temps à autre par des déviations « hérétiques », la croyance devient moins une question de certitude et davantage une question de choix -favorisant ainsi la prolifération de l'hérésie tout en la stigmatisant de moins en moins.

Sous un certain angle, les missionnaires expatriés semblent avoir été les principaux bénéficiaires de la crise de la plausibilité, minée par la modernité. Vivant en dehors de leurs pays, ils récoltent les bénéfices de la crise de plausibilité des autres communautés religieuses tout en échappant aux pires effets de la crise sévissant dans leurs propres églises-mères (si ce n'est lorsqu'ils sont brutalement ramenés sur terre lors d'un congé). Mais, vus d'une perspective plus vaste, les dégâts outrepassent les profits. Zone après zone, depuis l'ecclésiologie (et la dérive vers l'individualisme volontariste) jusqu'à l'évangélisation (et la dérive vers le « prosélytisme idéologique» et la « conversion cool », ou conversion sans adhésion radicale), l'impact de la crise moderne de la plausibilité se révèle catastrophique ; et le besoin d'une *vraie* conversion, d'une vie de disciple *véritable* et d'un évangile

authentique n'en est que plus urgent.

Crise de la Persuasion

La deuxième difficulté particulière dérive de la *crise de la persuasion* qui frappe le monde moderne. Au moment précis où l'étendue, la puissance et la sophistication des croyances alternatives sont à leur maximum, c'est là que la communication de l'Eglise se trouve en état de faiblesse quant à sa capacité de persuasion.

Rien ne saurait illustrer cela mieux que le divorce entre la mission et l'apologétique. Coupée de son contexte missionnaire, l'apologétique s'est retrouvée en sandwich entre les tendances opposées que sont d'une part un vaste mouvement conservateur (« La proclamation, pas la persuasion ») et d'autre part un vaste mouvement libéral (« Le dialogue, pas le débat »). Dans ce processus, la définition de l'apologétique s'est étriquée (jusqu'à une fonction purement défensive) et a été durement restreinte (à certains types d'arguments et à certains niveaux de développement éducatif). Sa capacité et son ardeur à persuader des gens en chair et en os ont pratiquement disparu.

Cette crise de la persuasion est observable sur le plan théorique jusque dans les études de communication. Depuis l'époque d'Aristote jusqu'au XVIIIe siècle, la persuasion était censée amener les individus, par la raison, au point de vue de l'orateur. En fait, tel était le but essentiel de la communication et de la rhétorique (c'était aussi un élément indubitable de l'évangélisation néo-testamentaire).

Au XVIIe siècle, cependant, la nouvelle « psychologie des facultés » distingua entre âme et esprit ; la pensée occidentale (et l'apologétique) s'orientèrent vers l'« informatif », dont on disait qu'il en appelait rationnellement à l'esprit, et se détournèrent du « persuasif », dont on disait qu'il en appelait non-rationnellement à l'âme et aux émotions.

La recherche récente a établi la fausseté de cette puissante dichotomie, et les avancées les plus révolutionnaires dans la philosophie des sciences ont été stimulées par la découverte de parallèles entre les «révolutions» en science et les transformations révolutionnaires de la conversion religieuse.

Pourtant, cette compréhension restaurée de la persuasion ne transparaît toujours pas dans les études missionnaires. Si l'on voulait faire ressortir les quatre mouvements essentiels du mécanisme global de la communication trans-culturelle, on distinguerait à l'évidence celui qui a été le plus négligé. L'« identification », qui est le premier, est intégralement couvert par la théorie missiologique, par exemple le

concept de contextualisation. La «justification», qui est le troisième, par lequel la foi chrétienne se voit conférer une substance rationnelle, est bien géré par l'apologétique. la « conversion » (quatrième partie), par laquelle un individu passe sur les plans spirituel et social de telle foi et de telle vision du monde à une autre, est bien prise en charge par l'évangélisation. Mais la deuxième partie, la « persuasion », reste délaissée. La persuasion, le processus grâce auquel les croyants d'autres religions sont ouverts à la possibilité de l'Evangile, est devenue cruciale, à cause du pluralisme moderne, et la négligence dans laquelle on la tient constitue un sérieux défaut dans la cuirasse de l'Eglise.

Les effets destructeurs de la négligence de la persuasion sont également évidents dans le domaine pratique. En dépit de la joie et de l'encouragement que représentent des millions de conversions authentiques, un fait refuse obstinément de céder la place : La grande majorité de nos efforts d'évangélisation ne s'adressent qu'à une minorité de gens -ceux qui, à un moment donné, sont ouverts, intéressés ou dans le besoin. Certes, un jour ou l'autre dans leur vie, tous les humains sont ouverts, intéressés ou dans le besoin. Mais la plupart des gens, la plupart du temps, ne le sont pas ; d'où certaines questions criantes : pouvons-nous espérer nous adresser plus efficacement à d'autres cultures ? Pouvons-nous espérer ouvrir le cœur de ceux qui sont fermés, indifférents et hostiles ? La réponse à ces deux questions restera négative à moins d'une résurgence significative de l'importance et de la dynamique de la persuasion biblique.

7– AUX PRISES AVEC LA MODERNITÉ : DEUX PRINCIPES-CLEFS

Toute implication dans le monde moderne requiert ou révèle une réponse à cette question : Comment appréhendons-nous la modernité sur le plan théologique ? La modernité n'est qu'une forme supplémentaire de la culture humaine, et la vision de la culture qui se trouve dans les Ecritures se présente sous un double aspect. En tout et en tout lieu, la culture humaine – et par conséquent la modernité –, c'est deux choses à la fois : le don que Dieu nous fait, et le défi que le diable nous pose : l'adorer lui et non le Christ.

Deux grands principes fondamentaux ont caractérisé l'Eglise lorsqu'elle pénétrait le monde efficacement ; ils sont essentiels aujourd'hui.

Le principe protagoniste

Le premier, c'est le *principe protagoniste*, dérivé du thème : « Christ *par-dessus* tout », le mot-clef étant : *total*. L'histoire de l'Exode apporte un exemple vétéro-testamentaire. Le contentieux avec le pharaon était une question de souveraineté. Celui qui est capable de libérer, c'est celui-là qui est le souverain. Au fil du marchandage, Pharaon lâcha assez de lest pour laisser partir les Israélites hommes, au moins pour adorer. Moïse refusa. Par « Laisse aller mon peuple », il entendait : pas seulement les hommes et pas seulement pour adorer. Hommes, femmes et enfants doivent partir, et pour de bon. Alors, une petite expression remarquable est ajoutée : « Pas même un sabot ne doit rester.[3] »

C'est dans Luc qu'on trouve un exemple néo-testamentaire. Pierre, pêcheur de son métier, était ravi de permettre à Jésus de prêcher depuis son bateau. Mais Jésus dit à Pierre : « Avance en eau profonde, et jetez vos filets pour attraper du poisson. » Nous pourrions presque entendre Pierre rétorquer : « Ecoute, Seigneur, je veux bien t'écouter comme enseignant toute la journée, mais en matière de pêche, c'est mon boulot. »

On connaît la suite. Pierre s'aperçut que Jésus était aussi le Seigneur de la nature, et il ne put que répondre : « Seigneur, éloigne-toi de moi, car je suis un pécheur. »[4] Le Christ était le Seigneur de la nature, comme il l'était de la vérité. Il est l'Alpha et l'Oméga. Il est la source, le guide et la finalité de tout ce qui existe. Voilà pourquoi tout œil le verra un jour, toute langue sera muette, et tout genou fléchira. Après tout, comme disait Abraham Kuyper, exprimant à la perfection le principe protagoniste : « Dans tout domaine de la vie, il n'est pas un millimètre dont le Seigneur Jésus ne puisse dire : c'est à moi. »

Ce principe protagoniste est indispensable aujourd'hui parce que la modernité rend impossibles les formes anciennes de différenciation chrétienne et inefficaces bien des formes récentes d'action. Notre engagement – que ce soit dans le travail, la politique, l'art, le volontariat, la réaction ou la mission – ne sera donc fidèle et efficace que dans la mesure où le Christ demeure souverain sur tous les domaines de notre vie.

Le principe antagoniste

Le second principe fondamental, c'est le *principe antagoniste*, dérivé du thème : « Christ *s'opposant souverainement* à quiconque ne s'incline pas devant lui. » Le mot-clef ici : *tension.* Le Seigneur lui-même confirme ce point de manière irréfutable dans Exode 20 : « C'est moi le Seigneur, ton Dieu… tu n'auras pas d'autres dieux que (=contre) moi. » (v. 2-3). Plus de quarante fois dans Lévitique 18 et dans les chapitres suivants, on retrouve l'affirmation réitérée : « Je suis le Seigneur. » A chaque fois, elle accompagne l'ordre strict de ne pas faire comme les Egyptiens ou les Cananéens, de ne pas adorer leurs idoles ni de copier leurs idées ou leurs institutions.

Pourquoi cela ? Le Seigneur est jaloux, il est celui qui ne souffre aucun rival. Etant le « radicalement Autre », il attend de nous une opposition résolue par rapport à tout ce qui se dresse contre lui et contre ses façons de faire, ses idéaux et ses institutions. Le plus admirable, c'est que la raison la plus profonde est d'ordre personnel : «afin que tu m'appartiennes».

Bref, Dieu et le monde s'entrecroisent. Nous sommes dans le monde mais pas du monde. Pour être fidèles à Dieu, il nous faut demeurer étrangers au monde. Nous ne devons pas être conformes, mais transformés par le renouvellement de notre intelligence. Même l'analyse critique très infatuée qu'ont menée les marxistes a de quoi pâlir vis-à-vis de l'engagement critique des chrétiens enracinés dans l'obéissance. Mais les marxistes purs et durs et les intégristes musulmans se montrent souvent plus avisés que nous dans le soupçon dont ils chargent la modernité. Elle est le « Grand Satan » ennemi de leur cause. Elle renferme bel et bien une « pollution spirituelle », selon eux, et les chrétiens feraient bien d'être également circonspects à cet égard.

La modernité, en d'autres termes, n'est pas la « terre sainte » invoquée par certains théologiens de la ville. La modernité est la provocation que le diable nous adresse. Mais il ne s'agit pas de dire que nous sommes les innocents pour qui le monde moderne serait vraiment une tentation. Il faudrait plutôt dire que nous sommes « tentables ». Le monde moderne, c'est la version amplifiée de nos cœurs. Quant à nos cœurs, ils sont la version en modèle réduit du monde moderne. Il faut donc que notre vision de la modernité soit théologiquement réaliste. Dieu prononce le Oui de sa grâce. Mais, bien que son Oui transcende son Non, n'en déduisons pas que son Non soit uniquement temporaire ou apparent. Le Non de Dieu, c'est son jugement total, radical,

continuel et définitif sur toutes nos œuvres, qui sont conçues dans le péché et s'acheminent vers la mort.

Bien sûr, le principe protagoniste et le principe antagoniste sont inséparables. Ils vont de pair. Privé du premier, le second instaurerait une division « nous/eux » qui serait manichéenne et non-biblique. Le principe protagoniste signifie qu'il ne saurait y avoir de haine du monde ni de faux ascétisme en ce qui nous concerne. Certes, ce monde passe, et nous passons à travers ce monde. Mais le réalisme qui préside à cette vision à double-foyer doit modeler notre perspective. En maintenant ces deux vérités conjointement, nous sommes appelés à être, pour reprendre l'expression mémorable de Peter Berger, « contre le monde pour le monde ».

8– L'EXPLOITATION DE LA MODERNITÉ : DEUX OPPORTUNITÉS

Jusqu'ici, nous avons mis l'accent sur le défi de la modernité, sur la menace qu'elle constitue pour la foi chrétienne et pour le caractère humain de la vie au sens courant. Mais ce n'est là qu'une face de la médaille, peut-être la plus négligée, et le fait est que même les critiques les plus austères de la modernité auraient de la peine à revenir dans le monde pré-moderne. Et même par-delà les aspects immanquablement positifs de la modernité, ne serait-ce que ses libertés et ses commodités, il reste encore d'autres aspects de la modernisation qui représentent des chances extraordinaires pour la mission.

L'ouverture culturelle

La première et la plus évidente de ces chances provient du fait que certains traits de la modernité suscitent une rapide *ouverture culturelle*. Tandis que la modernisation s'étend toujours plus loin, en particulier sous la forme des médias modernes décentralisés, il est de plus en plus difficile de trouver un type de société fermée. Ce que Mikhaïl Gorbatchev a lui-même appelé la « révolution sans armes », et la « deuxième révolution chinoise » de Deng Xiaoping apportent des confirmations remarquables à cette affirmation, non seulement pour des sociétés traditionnellement closes, mais y compris pour des Etats totalitaires centralisés.

Il n'est finalement pas de société à l'abri de la modernisation. Et pour toute société désirant bénéficier de la modernisation, la centralisation constitue un handicap avéré. Ainsi, lorsqu'il s'agit de

trancher entre l'égalitarisme marxiste et l'efficacité moderne, entre la mort de l'obsolescence et la libéralisation des idées nouvelles, il est dur de résister à la modernité. Par conséquent, la tendance à la modernisation progresse inexorablement (même si c'est de manière inégale et en opposition à une résistance considérable) vers l'ouverture de sociétés et de nations à une infinité d'influences extérieures auxquelles elles eussent été autrefois imperméables. Les cartes American Express ne sont-elles pas utilisées par Raïssa Gorbatchev, et les « Big Mac » n'ont-ils pas fait leur entrée au pays de « Big Brother » ?

Encore convient-il de se garder de toute déformation sur cette question, en partie parce que tout péché, toute culture pécheresse constitue une forme de « fermeture » conçue pour exclure Dieu, et en partie parce que nous ne devons jamais oublier ces pays encore hermétiques ni ces 300 000 frères et sœurs qui, chaque année, scellent de leur propre sang leur témoignage au Christ. Cependant, il n'est pas nécessaire de s'attarder sur ce point. Cette ouverture culturelle spectaculaire explique partiellement pourquoi la croissance missionnaire la plus explosive s'est faite en dehors de l'influence des missionnaires ; on peut citer les mouvements ouvriers indigènes, parmi les gens qui prenaient conscience de leur déracinement face à l'ouragan de la modernisation (par exemple, le pentecôtisme latino-américain dans sa forme autonome de financement et de propagation).

Par-dessus le marché, cette extraordinaire ouverture est sous-jacente au fait que, depuis un siècle et demi, les chrétiens ont utilisé les moyens, les canaux et les méthodologies les plus récentes pour accéder aux peuples non-atteints, par une entreprise d'ingéniosité sans précédent dans l'Histoire. Et aucune tradition chrétienne n'a été aussi riche d'inventivité, d'esprit d'entreprise et d'organisation pratique que le mouvement évangélisateur. Ce que les voies grecques et romaines furent à l'explosion de l'Evangile au Ier siècle, ce que l'imprimerie fut à la Réforme du XVIe siècle, les bateaux à vapeur du XIXe siècle jusqu'à la radio, la télévision et autres satellites le sont à l'action missionnaire dans le contexte d'ouverture du monde moderne. Ce que cette ouverture signifie par-dessus tout, c'est que l'Eglise se trouve placée devant la plus grande opportunité qui se soit jamais présentée à l'expansion missionnaire depuis l'époque apostolique.

Rebondissements culturels

La deuxième chance est moins évidente et n'apparaît qu'au fin fond des dislocations de la modernité. Cette opportunité dérive du fait

que la modernisation engendre ses *rebondissements culturels* caractéristiques.

Le terreau de ces rebondissements n'est autre que la dynamique du péché humain, et nul n'est mieux placé que le chrétien pour en apprécier l'ironie, la comédie et les conséquences imprévues. Mais ce qui nous occupe ici, ce sont les conséquences pratiques. Car tout rebondissement recèle quelque désillusion quant à telle fausse croyance ou telle idole, et du coup il offre un moment d'ouverture spirituelle -ce moment qui représente l'« aujourd'hui » dans lequel s'inscrit l'appel de l'Evangile à tout être humain.

La liste de tels rebondissements culturels et de l'ironie qui s'y attache n'a pas de limites. « Dieu est mort », entend-on. « Le monde moderne a atteint la maturité et il s'est affranchi de la tutelle de la foi. » Mais sa dégringolade de fils prodigue n'a pas traîné. Les cités modernes rapprochent les personnes, tout en les aliénant davantage ; les puissants armements modernes conduisent leurs fabriquants jusqu'à la paralysie et jusqu'à la destruction tout à la fois ; les média modernes promettent des faits mais ne proposent que des fantasmes ; l'éducation moderne introduit la scolarisation de masse mais enfante la sous-alphabétisation ; les technologies modernes de communication encouragent les gens à s'exprimer davantage en disant moins et à entendre plus en écoutant moins ; le train de vie moderne offre la liberté en kit mais se met à la remorque de la dernière lubie et se termine souvent par des états de dépendance ; les commodités modernes, jetables et éphémères, rapprochent les gens du bonheur et les éloignent de la joie ; les styles modernes de communication rendent les gens assoiffés d'intimité et d'authenticité, mais plus effrayés que jamais d'être la proie du toc, de la manipulation et des concours de puissance. Et ainsi de suite.

Avant la modernité, la corruption de la chrétienté avait tendance à rejaillir sous forme d'hostilité anti-chrétienne. « Je ne suis pas chrétien, aurait dit Voltaire au Christ, mais les choses sont ainsi faites que je ne vous en aime que davantage. »[5] Aujourd'hui, on a changé son fusil d'épaule. « Le monde moderne a mûri », a-t-on dit ? A peine. L'homme (et la femme) moderne est moins fréquemment humaniste, mais les choses sont telles qu'il ou elle peut être plus humain(e). La démonstration par l'absurde de la modernité, c'est une porte ouverte à l'orthodoxie. Dans le déracinement ultime de notre existence modernisée, s'engouffre la voie vers la demeure ultime. L'ouverture même de la modernité est destructrice de ses propres incroyances.

9– SURMONTER LA MODERNITÉ : DEUX POINTS D'APPUI

On pourrait ajouter ici une foule de repères. Mais j'aimerais conclure avec un dernier jalon qui a trait à la pratique de notre foi et à deux bases de notre optimisme, alors que nous cherchons comment nous « coltiner » la modernité et comment la surmonter.

La prière et le jeûne

Premièrement, en considérant le rôle que nous avons à tenir, nous devons reconnaître que la modernité pose un défi qui ne peut être relevé « *que par la prière et le jeûne* ». A mon sens, cela ne vient pas naturellement. Il serait beaucoup plus commode de parler d'exigences du style « penser chrétiennement ». Car, au strict minimum, la modernité requiert un degré de lutte bien mûrie, de l'envergure du prophète Daniel : « Bien que cette parole soit vraie, il a beaucoup peiné à la saisir. » Mais précisément parce que c'est encore plus difficile, l'engagement à prier et à jeûner est bien plus qu'une pieuse évidence. C'est un rejet solennel de la technique moderne et cela consiste à admettre ouvertement que lorsque nous luttons contre la modernité, nous ne luttons pas contre la chair et le sang. Etablir le lien entre prière et jeûne est une exhortation encore plus grande que cette insistance admirable sur la prière dont ont fait preuve les missions modernes depuis le mouvement morave (je pense à des exemples héroïques, depuis le Comte von Zinzendorf, en passant par Hudson Taylor jusqu'à la Mission Dorothée et aux mouvements nationaux d'intercession de notre temps, tels les Intercesseurs pour la Grande Bretagne).

Nous avons l'exemple et l'enseignement de notre Seigneur en personne : dans sa confrontation avec son ennemi poussant jusqu'au paroxysme son acharnement, il nous apprend à faire de même. Mais plus encore nous voyons que la prière et le jeûne sont remarquablement appropriés pour démasquer la modernité parce que, au cœur de leur objectif spirituel, se trouve un défi porté au cœur du Mensonge de la modernité.

La modernité, évidemment, s'efforce de transformer même le jeûne en une technique. Ainsi, pour les modernes, le jeûne a perdu sa perspective spirituelle pour devenir une forme de régime amaigrissant ou de contestation politique (comme la « grève de la faim »). Même chez bien des chrétiens, ou bien on le laisse de côté, ou bien on le relègue au niveau de l'ascèse, du légalisme ou de la pure formalité. Tout cela se résume à une sorte de réductionnisme, précisément parce que la dimension spirituelle a été écartée.

Mais une fois le spirituel rétabli, et la prière et le jeûne réassociés, ils représentent une arme indispensable sans laquelle il nous serait impossible de démasquer ou de désarmer la modernité. La raison en est d'ordre théologique et se perçoit dans le contraste entre Adam et Jésus. Adam, en mangeant le fruit défendu, a désobéi à la Parole de Dieu et a « rompu son jeûne » ; alors que le second Adam, en surmontant la tentation, a résisté dans l'obéissance et le jeûne et démontré par là même qu'il rejetait la subsistance par le pain seulement ; et aussi qu'il s'appuyait sur toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

La prière associée au jeûne est donc à la fois une déclaration et une prise de position : une déclaration sur le sens ultime de la vie et une prise de position contre l'essence du mensonge à sa source. Quel est le sens de la vie ? En créant « un monde sans fenêtres » (Peter Berger), la modernité a renforcé comme jamais dans l'Histoire le mensonge cosmique du péché selon lequel la vie n'est que le pain (c'est-à-dire d'ordre purement biologique, naturaliste et séculier). Mais, tout comme Adam, nos contemporains qui passent leur vie à manger, à travailler, à jouer, à dormir « en autonomie » – pour ces choses en elles-mêmes, séparées de Dieu – s'aperçoivent qu'une vie à ce point autonome est impossible et qu'une culture à ce point autonome se révèle mortifère.

En quoi la prière et le jeûne sont-ils une prise de position efficace contre ce mensonge ? Le jeûne nous amène rapidement à connaître la faim, c'est-à-dire à l'état où notre dépendance de quelque chose d'extérieur est incontournable. En prenant conscience du degré auquel nous avons besoin de nourriture, nous savons que nous n'avons pas la vie par nous-mêmes. Mais c'est alors que nous abordons l'épreuve dont seuls la prière et le jeûne triomphent : De quoi, désormais, allons-nous être tributaires ? Du pain seulement, dira le Mauvais ; Adam l'a cru, et il a mangé. De Dieu et de sa Parole seulement, dira Jésus ; il refusa le mensonge du diable en renvoyant le principe de la vie à la source.

Cette victoire décisive dans la guerre contre le mal et sa tromperie montrent que la prière et le jeûne sont plus d'ordre pratique que théorique ; il s'agit d'une guerre spirituelle bien plus intense, et non pas d'une recette de cuisine. La victoire décisive ne survient qu'à l'issue d'une épreuve sérieuse. C'est dans la prière et le jeûne que le Christ a rencontré et vaincu Satan, et il dira plus tard à ses disciples que le « prince de ce monde » ne peut être défait que dans la prière et le jeûne. Pensons-nous que la modernité, avec tous ses atouts et ses séductions, puisse être différente ? Tant que nous ne retrouverons pas la pratique du jeûne et de la prière, notre utilisation la mieux intentionnée des média et des méthodes modernes n'aboutira qu'à renforcer le triomphe de la technique et à hâter la venue d'une nouvelle captivité babylonienne,

malgré les cellules à air conditionné et une musique de fond spirituelle pour nous divertir.

La Parole et l'Esprit

Deuxièmement : en considérant le rôle de Dieu, il nous faut reconnaître que la modernité pose un défi qui ne peut être relevé *que par la Parole et l'Esprit de Dieu*. Ce rappel, lui aussi, est plus qu'une lapalissade, car de nouveau il frappe au cœur du défi de la modernité. En produisant les « derniers hommes » de Nietzsche, la « cage de fer » de Weber et le « monde sans fenêtres » de Berger, la modernité ne se contente pas d'engendrer une foule de problèmes. Elle est un verrouillage délibéré de la transcendance originelle, lequel engendre un monde suffocant, étouffant, bourré de problèmes qui n'admettent aucune solution interne.

Nietzsche a clairement perçu ce que cette perte de transcendance entraînerait. « Hélas, écrivait-il, vient le temps de l'homme le plus méprisable, celui qui n'est plus capable de se mépriser lui-même. Voici, je vais te montrer le *dernier homme*. »

Mais la répression de la transcendance exercée par la modernité explique non seulement le triomphe de la trivialité chez les « derniers hommes » des sociétés de consommation occidentales, mais encore les entreprises condamnées de formes bâtardes de transcendance telles que le marxisme prométhéen. Quiconque est prêt à croire avec Karl Marx que la volonté révolutionnaire de l'Histoire peut s'incarner dans tout parti politique humain s'expose à des déceptions[6]. Se référant à ce manque de transcendance qui existe dans le marxisme, David Martin fait observer ceci : « Il est paradoxal qu'un système ayant affirmé que toute critique commence par la critique de la religion ait abouti à une forme de religion qui a marqué la fin de la critique. »

Mais en quoi le christianisme se distingue-t-il ? Lorsque nous passons en revue la captivité croissante de l'Eglise, y a-t-il une échappatoire durable à la modernité ? Quelles sont les bases de notre optimisme ? Après tout, notre compréhension de Dieu et notre écoute de sa Parole ne sont-elles pas elles aussi tributaires du cercle fermé de notre contexte moderne ?

Eh bien non ! Mille fois non, s'exclame l'Eglise, parce que l'Evangile lui-même contient le secret de la survie du christianisme dans des périodes réitérées de cloisonnement et de contamination culturelle. D'une part, il détient dans la Parole et l'Esprit de Dieu une autorité qui surpasse l'Histoire, un jugement qui ne saurait se restreindre à aucune génération ni aucune culture. Voilà pourquoi,

lorsque Dieu parle, la pire (voire la meilleure) de nos herméneutiques ne peut le réduire au silence. D'autre part, l'Evangile renferme dans sa conception du péché et de la repentance une doctrine de l'échec de l'Eglise qui peut devenir la résurgence de son autocritique et de son renouveau permanents.

Comme d'une éternelle boîte de Pandore, la vérité chrétienne ressurgira toujours. Nulle puissance au monde ne saurait la tenir indéfiniment captive, pas même le pouvoir qu'a la modernité de semer la confusion et la captivité babyloniennes. « Au moins à cinq reprises, avait noté G.K. Chesterton, la foi, selon toutes les apparences, a été livrée aux chiens. A chacune de ces cinq reprises, c'est le chien qui est mort. »

Ecrire cela, ce n'est pas un coup d'épée dans l'eau, mais c'est s'attaquer à la modernité avec espérance et discernement. Nous ne plaçons pas notre confiance dans les princes, pas plus que dans les missions rompues au management, dans le télévangélisme ou dans la croissance d'églises assistée par ordinateur. Même dans notre utilisation des meilleurs média modernes, notre fondement, d'un bout à l'autre, doit être établi sur la Parole et l'Esprit de Dieu, sur la formation et sur l'ordre de mission qu'il nous donne. A cette condition seulement, la modernité sera contenue et surmontée.

CONCLUSION : LA RÉALITÉ ET LA GLOIRE

C'est un sujet d'encouragement pour nous de constater que beaucoup des observateurs les plus fins de la modernité, par exemple Peter Berger, Jacques Ellul et George Grant, sont chrétiens. Mais ayant dit cela, ce serait folie de prétendre que la modernisation et la modernité sont aisées à comprendre ou à affronter. On ne s'étonnera pas que les premières réactions à cette vaste fresque soient souvent pessimistes. Nous nous sentons submergés. Lequel d'entre nous est de taille à relever le défi ? « Conquérir le monde aux alentours de l'an 2000 », comme ce que proposait autrefois John R. Mott : « L'Evangélisation du monde pour cette génération », c'est plus facile à traiter sur le mode d'un cri de ralliement rhétorique que sur le mode d'un travail à réaliser effectivement avant que les douze coups de minuit ne sonnent, tel jour de telle année.

Le fardeau extraordinaire de la mission face à la modernité évoque en moi deux hommes soumis à une pression colossale. L'un d'eux était le penseur allemand Max Weber. Il ne ferma jamais les yeux sur le monde moderne. Il s'y attaqua, mais plus il persévérait dans cette

voie, plus il devenait pessimiste. Un jour, un ami le vit, marchant de long en large, à deux doigts de sombrer dans une deuxième dépression :

« Max, dit-il, pourquoi est-ce que tu continues à cogiter comme ça alors que tes conclusions te dépriment à ce point ?

La réponse de Weber est devenue un classique d'engagement et de courage intellectuel :

— Je veux savoir jusqu'où je peux tenir. »

Admirable à bien des égards, ce n'est pourtant pas le chemin que doivent suivre les disciples du Christ. Si nous ne sommes pas appelés à être des Prométhée de l'Evangile, nous ne sommes certainement pas appelés à être des stoïciens, ni des héros tragiques.

Sous la pression, il est une réponse très différente : celle de Moïse. Confronté à des ennemis par-derrière, par-devant et tout autour, et en butte à la discorde non seulement parmi son propre peuple mais au sein même de sa famille, il eut soudainement affaire à l'ultime menace qui pesait sur son peuple et sur sa tâche de meneur : Dieu en personne. Le Seigneur déclara que, à cause de leur péché, il anéantirait les Israélites.

Son existence même et sa confiance en Dieu étant remises en question, Moïse releva hardiment le défi en mettant devant leurs engagements respectifs d'abord Dieu (négociation sur l'Alliance), puis le peuple (qu'il appela à se consacrer à Dieu, fût-ce contre la famille et les amis), et finalement lui-même (demandant à être retranché personnellement plutôt que le peuple).

Ensuite, une fois que le Seigneur eut écouté ses prières, commençant par accorder son pardon au peuple puis à l'accompagner en personne plutôt que par l'intermédiaire d'un ange, Moïse présenta sa requête suprême, certainement la prière la plus audacieuse de toute l'Ecriture : « Montre-moi ta gloire. » Il désirait voir Dieu autant qu'il fût permis à un misérable pécheur ; en effet, il ne lui en fallait pas moins pour reconnaître l'Eternel dans la tourmente de sa vocation.

Dans cette prière, nous tenons notre réponse ultime à la modernité et à ses observateurs les plus incisifs, tels que Nietzsche et Weber. A partir du moment où « Dieu est mort » pour une nation, une église, un mouvement ou un individu, cela entraîne chez eux une inconsistance à laquelle il n'y a qu'un remède : la réalité ultime, la gloire de Dieu pour les remplir comme l'eau remplit la mer. N'était-ce pas le message de Jérémie à sa génération ? A un peuple qui avait troqué sa gloire contre un dieu inexistant, il donna cet avertissement : « Rendez gloire à l'Eternel, votre Dieu, avant qu'il fasse venir les ténèbres. »[7] Si aujourd'hui dans la mission nous faisons ressortir les aspects spirituels de l'Evangile en négligeant la dimension sociale,

nous perdons tout crédit aux yeux de la société moderne. Mais si nous insistons sur le social en occultant le spirituel, c'est l'ensemble de notre identité que nous perdons. Le facteur décisif de l'engagement de l'Eglise dans la modernité, c'est l'engagement de l'Eglise vis-à-vis de Dieu.

Sommes-nous toujours tentés aujourd'hui de croire que nous-mêmes, ou quelqu'un d'autre, soit en mesure de mener à bien la tâche d'évangéliser le monde ? Oublions ça ! D'autre part, sommes-nous dépassés par la perspective de cette tâche, écrasés par l'état de la modernité et du monde ? Alors oublions et la modernité et nous-mêmes ; oublions le quoi et le où de notre appel pour penser au Qui. Ainsi, nous pourrons suivre Moïse vers la source de la seule réalité qui importe, vers la seule puissance suffisante pour affronter le colosse de la modernité.

« Seigneur, montre-moi ta gloire. »

[1] Heureusement, la France recèle encore quelques villes importantes dont la cathédrale demeure invaincue par les immeubles (ne serait-ce que Bourges, ou Chartres, entre autres... (NdT)

[2] A cet égard, on réécoutera avec intérêt et nostalgie la chanson de Georges Brassens: «Le grand Pan». (NdT)

[3] Cf Ex. 10,26.

[4] Lc 5,1-11.

[5] Citation approximative (NdT).

[6] Notons que le texte de Os Guinness a été rédigé avant la chute du Mur de Berlin et la désagrégation de l'Europe de l'Est marxiste... (NdT).

[7] Jr 13,16 a.

Hokhma n° 46-47, pp 114-121.

LA SUBVERSION DU CHRIST

Par David WELLS, britannique, enseignant en histoire de la théologie et en dogmatique au Gordon Conwell Theological Seminary, Massachussets, E.U.

INTRODUCTION

Il me faut l'annoncer d'emblée : à mon sens, la subversion du Christ est autant le fait des « évangéliques» que des « non-évangéliques ». Nous devons examiner comment notre monde moderne dans son ensemble, et la théologie contemporaine en particulier, remettent durement en question la foi en l'unicité du Christ. Pourquoi l'Eglise aujourd'hui est-elle si souvent en retrait, à ce sujet, de ce à quoi les chrétiens ont cru au cours des siècles ?

Du symbole de Nicée (IVe siècle) à celui de Chalcédoine, jusqu'aux confessions de foi de la Réforme et de la Post-Réforme, le Christ est considéré comme unique, la seule incarnation humaine de Dieu qui accomplit pour nous sur la croix ce que nul autre ne pouvait faire ni n'a fait : il a porté nos péchés, il est ressuscité pour notre justification. Il n'y eut personne comme lui en son temps, ni dans le nôtre. Il fut et reste unique, sans rival, sans égal, incomparable, constituant à lui seul une catégorie spécifique. Il est Dieu, le Seigneur incarné et souverain, et sans sa venue , sa mort et sa résurrection, nous resterions des orphelins désespérés dans un monde froid et indifférent. C'est pourquoi des hommes et des femmes à travers les âges l'ont adoré, servi, ont souffert et parfois même sont morts pour lui. C'est lui qui mérite notre louange la plus haute, notre engagement le plus profond, notre dévouement le plus total, à cause de ce qu'il est et de ce qu'il a fait.

Comment se fait-il donc que beaucoup aujourd'hui, non contents d'être gênés par ce caractère unique du Christ, le rejettent comme

erroné, au point, pour certains, de bâtir leur vie chrétienne… sans le Christ ? Pour commencer, il faut repérer les facteurs d'ordre *culturel* qui agissent à l'encontre de cette foi en l'unicité du Christ, facteurs divers par la géographie comme par leur contenu : prenons quelques exemples.

1) Pour beaucoup de cultures orientales, affirmer que le Christ est unique dénote soit l'arrogance, soit l'ignorance. Qui pourrait se targuer, interrogera un Hindou, d'une expérience assez grande des manifestations du divin pour être en mesure de ne préconiser que l'adhésion au Christ ? De son point de vue, proclamer cette unicité est soit un aveu d'ignorance – car c'est ne pas mesurer l'expérience que l'on peut faire de Dieu en dehors de la foi au Christ – soit de l'arrogance – celle de ceux qui ignorent tout ce dont ils sont ignorants !

2) Pour certains habitants du tiers monde, dont le souvenir de la colonisation reste vif et cuisant, la proclamation de l'unicité du Christ peut prêter à équivoque, être reçue comme l'affirmation du caractère irremplaçable de l'Occident, par lequel est venu l'Evangile, voire du caractère unique du *christianisme* occidental.

Pourtant, l'unicité du Christ n'implique pas la supériorité de l'Occident sur les autres cultures, ni le fait que *l'agir* chrétien soit exceptionnel. Les actes propres à la foi, à l'adoration et au service chrétiens n'ont rien d'original en eux-mêmes. Leur spécificité tient à *celui* en qui les chrétiens croient, *dans la présence vivante duquel* ils s'assemblent, dont ils connaissent la grâce et le pardon, et dont l'Esprit les remplit aujourd'hui de puissance. C'est *le Christ* qui est unique, non pas l'Occident qui a servi de canal de transmission de l'Evangile, ni les disciples qui l'adorent.

3) En Occident justement, l'Unicité du Christ ne fait pas meilleure recette qu'en Orient, quoique pour des raisons différentes. La sécularisation tous azimuts y rend toute affirmation religieuse sans objet, car de son point de vue Dieu et le « surnaturel » n'ont aucun sens dans l'épaisseur concrète du quotidien. Les tenants de la sécularisation peuvent très bien admettre l'existence de Dieu, et n'en tenir aucun compte. C'est un athéisme pratique. Là où la sécularisation a triomphé – et c'est le cas de nombreux domaines de la vie en Occident – il y a des affirmations de foi, mais pas de foi. Des croyances, mais personne pour y croire. Des cantiques, mais personne pour les chanter. Le monde est devenu une scène de théâtre où les hommes ne sont qu'acteurs et dont le metteur en scène a disparu.

Ces facteurs culturels parmi d'autres gênent notre confession de l'unicité du Christ, en nous faisant passer pour insensés, ce qui nous embarrasse ! Mais il en est de plus puissants encore pour la défier. On les trouve à l'oeuvre en théologie, et ils me paraissent encore plus nocifs. Je m'y arrêterai davantage.

Il n'y a pas, en fait, *une* remise en cause théologique mais plusieurs, de natures très variées, que je ne peux évoquer ici qu'à grands traits. Il me faut commencer par la série d'atteintes portées à la crédibilité des récits bibliques, en particulier des évangiles. Si vraiment — comme on le prétend souvent aujourd'hui- les évangiles ne sont que l'écho de la foi des premiers chrétiens, et ne nous rapportent pratiquement rien de la vie, des actes et de l'enseignement de Jésus, le caractère unique du Christ devient *ipso facto* invérifiable. Le Christ peut avoir été unique, mais on n'a qu'un souvenir ténu de ce en quoi consistait cette unicité.

Cela nous amène à l'étape suivante, la distinction entre le Christ et le Jésus historique. Le Christ peut revêtir une identité fort différente du portrait que les évangiles donnent de Jésus. Comme exemple frappant, citons Raimundo Pannikar : selon lui, on rencontre le Christ, incognito, dans l'hindouisme, et sa grâce est communiquée aux hommes de façon sacramentelle.

On recueille aujourd'hui de tous côtés les fruits de cette démarche : ainsi, Norman Pittenger a élaboré une théologie du « Process » où Jésus n'est qu'un modèle de l'Incarnation qui se produit en l'humanité tout entière. Des théologiens de la Libération, comme Juan Segundo, identifient le Christ dans les combats politiques actuels, même si les faits concernés n'ont aucun rapport explicite avec le Jésus de l'Histoire. Karl Rahner a discerné une présence christique si universelle dans la vie humaine qu'il en est venu à parler de « chrétiens qui s'ignorent », ceux qui sont pénétrés de la grâce du Christ sans rien connaître de lui. Pour Wilfred Smith, il ne peut plus y avoir d'idolâtrie dès lors que l'adorant inscrit dans son culte, quel qu'en soit l'objet, la dimension de la Transcendance. Aussi Hans Küng a-t-il déclaré : « il semble que nous assistions au lent *réveil d'une conscience œcuménique universelle* et il poursuit ainsi, en parlant de l'œcuménisme : « (il) ne devrait pas se limiter à la *communion des églises chrétiennes* ; il doit comprendre *l'ensemble des grandes religions* ».

Dans tous ces exemples, on fait l'économie de la personne de Jésus : Dieu peut être connu directement, et ce parce qu'il est immanent

à l'esprit humain, à l'oeuvre dans notre histoire, à travers notre conscience. Aussi Jésus n'est-il unique qu'au sens où nous voyons clairement en lui ce que nous ne ressentons qu'obscurément en nous-mêmes.

Dans le protestantisme libéral comme dans le catholicisme Romain, une réévaluation radicale des rapports de la foi chrétienne avec les autres religions est à la clef. Elle prend deux chemins distincts. Le concile Vatican II s'est laissé tenter par l'un, le Conseil Œcuménique des Eglises emprunte actuellement l'autre.

Dans le premier cas, on reconnaît que si la foi chrétienne est la plus authentique, les autres religions ne sont pas dénuées de vérité et peuvent même devenir instruments du Salut. A vrai dire, Vatican II a même admis que des athées pourraient être sauvés car la Grâce du Christ peut les remplir même s'ils lui dénient consciemment toute existence.

John Hick, dans son ouvrage récent *The Myth of Christian Uniqueness*, emprunte la deuxième voie : toute notre connaissance est relative, et toutes les religions sont « uniques » dans leur propre contexte. Personne ne peut donc prétendre qu'une religion est vraie et l'autre fausse.

Qu'on le présente à la manière nuancée du Concile, ou extrême de Hick, le résultat est le même. Le Christ n'est ni la voie Royale, ni même une condition nécessaire pour connaître Dieu.

RÉPONSE

Peut-on qualifier ce défi auquel est confrontée la foi chrétienne orthodoxe de « tentation nouvelle » ? Je ne le pense pas. Le monde qu'ont connu les apôtres grouillait autant de divinités que le nôtre d'idées religieuses. Il nous faut retrouver leur conviction profonde et inébranlable que l'Evangile est vrai, et que la vérité compte ! Je dois tenter à présent d'en cerner le noyau.

La spiritualité universelle

On entend couramment affirmer qu'il existe une spiritualité universelle, commune à toutes les religions, qui en sont des épiphénomènes. Elle leur est totalement sous-jacente, et à travers elle, en elle se trouve Dieu lui-même. Nul besoin du Christ pour y accéder.

Comment traiter cette affirmation ? Elle est à la fois juste et fausse.

Les êtres humains sont, comme créatures, des êtres spirituels, formés par Dieu à son image, faits pour chercher à connaître la réalité spirituelle ; cette spiritualité humaine a opiniâtrement résisté à tous les assauts, ceux des marxistes et de leur idéologie matérialiste ; ceux de l'Occident sécularisé, avec son insatiable appétit de consommation. Les dictatures de droite ou de gauche, qui maltraitent leurs citoyens pris au piège, ne peuvent en venir à bout. La seule manière de détruire la spiritualité humaine est de tuer la personne ou encore, comme c'est le cas à l'Ouest et dans les pays marxistes, de l'éliminer préventivement par la mise au rebut des enfants avortés par millions chaque année. Les êtres humains demeurent des êtres spirituels, et aucune vélléité de répression, ou de gavage à coups de logements, de voitures, de gadgets ou de bibelots ne saurait calmer leur faim de réalité spirituelle.

Mais la spiritualité humaine n'en a pas pour autant de valeur rédemptrice ! Même si elle revêt des formes religieuses. Cela apparaît clairement au cours des rencontres que Paul en fait, lors de ses trois prédications missionnaires du livre des Actes (13,16-41 ; 14,14-18 ; 17,22-34). A chaque fois, il reconnaît que ceux auxquels il s'adresse, juifs ou païens, sont religieux. Mais leur spiritualité ne peut remplacer le Christ !

Pourquoi donc la spiritualité humaine n'a-t-elle pas elle-même de valeur rédemptrice ? Pourquoi cette nécessaire médiation du Christ ? Comme nous l'avons vu, la réponse est que le péché atteint la spiritualité humaine de part en part, que le mal est inhérent au monde, qu'il se manifeste dans sa spiritualité, même lorsqu'elle prend des apparences religieuses. Tout est enfermé dans le jugement de Dieu ; c'est pourquoi Jésus est mort, « lui juste pour des injustes ».

Ces idées font à ce point partie intégrante de la pensée biblique, elles tiennent une place tellement centrale et ancienne dans la pensée chrétienne que nous pouvons nous demander par quel envoûtement nous avons pu en arriver à penser différemment ! D'autant plus que le Nouveau Testament est sans ambiguïté sur ces points.

Sans cesse, il se focalise sur la croix et sur l'œuvre substitutive que le Christ y accomplit. Le Nouveau Testament ne dit nulle part que le Christ a eu faim pour nous, que c'est pour nous qu'il a connu la

fatigue, ou la soif, et a été privé de domicile fixe. Même si tout cela est vrai. Ce que le Nouveau Testament affirme *expressément* et de façon répétitive, c'est qu'il est *mort* pour nous, qu'il a porté nos péchés pour nous, qu'il a accompli pour nous dans sa mort ce que nous ne pourrions faire dans nos vies ; il a porté et subi entièrement le juste jugement de Dieu. Tout cela n'aurait aucun sens si Dieu était déjà, tout bonnement, immanent au genre humain, et si nous pouvions nous unir à lui directement, par le seul secours de notre spiritualité et sans médiation christique.

Mais puisque en tout état de cause, cette vérité de l'unicité du Christ est centrale dans le Nouveau Testament, il nous faut nous demander pourquoi le monde évangélique la néglige tant. Si le Christ est la seule venue de Dieu dans la chair, s'il a accompli ce que *lui seul* pouvait accomplir à la croix, pourquoi alors n'en faisons-nous qu'un modeste collaborateur de nos actions d'évangélisation, ou, pire encore, un produit commercial – et ce par des voies qu'on ne saurait qualifier d'honnêtes – ?

Les Etats-Unis constituent le premier producteur de littérature chrétienne, diffusée dans le monde entier. D'après une étude récente, 80 % des titres traitent du « moi », de sa vie, de ses besoins. A l'image de l'abondante littérature américaine profane qui ne donne au lecteur à s'intéresser qu'à lui-même, à sa vie, à ses besoins propres. Dans cette littérature comme dans l'autre on trouve des techniques pour la maîtrise de soi, ou des trucs pour « se dépasser ». L'une comme l'autre présuppose que le but de la vie est d'être parfaitement heureux.

Je reste abasourdi de ce que nous ayons aussi insensiblement qu'aisément subordonné notre foi au Christ à cette motivation profane, et que nous ayons, en conséquence, présenté l'Evangile en termes inédits de guérison et d'abondance ; avec le bonheur à la clef. Ce n'est vraiment pas une présentation valable du péché, ni de la vie nouvelle qui engendre la justice. Je me pose franchement la question : si nous pouvons arriver aux mêmes résultats avec les recettes de « self-control » que nous prodigue la littérature non-religieuse, en quoi avons-nous besoin du Christ ?

Nous assistons à une subversion du Christ dans le monde évangélique, subversion qui n'est pas le fait d'une théologie mais bien plutôt de la psychologie populaire.

La situation de prospérité aux Etats-Unis procure à un grand nombre l'accès aux soins médicaux et au confort matériel. Quand on a profité longtemps de tels avantages, on finit par les considérer comme des droits fondamentaux, sans lesquels la vie n'est pas pensable. Dans ces conditions, il est tout naturel que des évangéliques, exportant le produit « Evangile » vers d'autres parties du monde, aient glissé dans le message du Salut en Christ la double promesse de la santé et de la richesse. Ce message, ils l'ont véhiculé dans les pays les plus pauvres du tiers monde, là où la maladie sévit à l'état endémique, où l'économie est en lambeaux : la promesse que par le Christ, santé et prospérité seront données à celui qui croira.

Je dis que les désillusions que nous préparons aux pauvres qui croient en de telles promesses sont aussi dévastatrices que les théologies erronées décrites plus haut à l'égard de la foi en l'unicité du Christ. C'est faire preuve de cruauté, n'avoir pas de cœur que de les prêcher dans les bidonvilles du monde.

Alors, que signifie réellement la foi en l'unicité du Christ au sein d'un monde pluraliste sur le plan religieux ? Nous sommes porteurs d'un Evangile qui n'est ni interchangeable ni simplifiable, ni réductible pour le faire accepter par ceux qui ne l'aiment pas. Le Christ n'est pas à vendre. Son Evangile n'est pas un produit parmi d'autres sur le marché religieux, ni une marchandise de colportage, ni un article négociable.

Le Christ n'est pas une option parmi beaucoup d'autres, un chemin parmi beaucoup d'autres, un maître parmi beaucoup d'autres, ni son évangile un évangile parmi beaucoup d'autres. « Le Salut ne se trouve nulle part ailleurs », dit Pierre, «car il n'y a sous le ciel aucun autre nom par lequel les hommes puissent être sauvés » (Ac 4,1-2). S'il n'y a pas d'autre voie de Salut, comme le temps presse pour nous de faire connaître ce nom, ce chemin, cet évangile, ce salut que Dieu a forgé en son fils !

CONCLUSION

Quel sens a donc aujourd'hui l'affirmation de l'unicité, de la nécessité, de la centralité de l'œuvre du Christ ? Certainement pas que les hommes et les femmes d'autres croyances peuvent être traités sans égard, ou leurs idées tournées en ridicule. Il faut respecter leur droit de ne pas être d'accord avec l'Evangile.

L'unicité du Christ n'autorise personne à utiliser des méthodes d'évangélisation reposant sur des pressions ou des manipulations psychologiques, ou qui abusent des isolés, des pauvres, des analphabètes, ou des angoissés. Si l'Evangile parle de vérité, il implique l'honnêteté des motifs qui nous poussent à le proclamer et des moyens que nous employons à cet effet.

Hokhma n° 46-47, pp 122-128.

LE DÉFI DES AUTRES RELIGIONS

Par Colin CHAPMAN, britannique,
Professeur au Trinity College, Bristol, Grande-Bretagne

Quand nous parlons des autres religions, nous parlons des deux tiers de la race humaine. Puisque une grande proportion de ceux-ci est pauvre et affamée, il est à peine exagéré de dire que la pauvreté et les autres religions sont les deux problèmes les plus importants que nous devons aborder lors de ce congrès. Dans notre intérêt pour les deux milliards qui n'ont pas entendu l'Evangile, nous n'avons pas seulement à prendre en compte les situations dans lesquelles ils vivent, mais aussi les religions auxquelles ils appartiennent.

Mais pourquoi considérons-nous les autres religions comme un « défi » ? C'est en partie parce qu'elles ont des visions du monde qui diffèrent en beaucoup de points de la nôtre, mais aussi parce qu'au lieu de disparaître ou de se désintégrer, comme certains de nos ancêtres le pensaient, presque toutes ont crû en nombre, et au moins l'une d'elles a sa propre vision de sa victoire dans le monde.

Comment comptons-nous parler du défi des autres religions ? Cela ne suffit pas d'élaborer des stratégies pour atteindre les peuples de croyances différentes. Tandis que nous nous préparons à cette immense tâche, ou peut-être avant que nous le fassions, nous devons réfléchir profondément sur les autres religions en général. Leur existence même, leur nombre, leur vitalité, et leur résistance au message chretien devraient nous forcer à lutter contre les difficiles questions théologiques que l'Eglise au vingtième siècle a été lente à affronter. Nous avons besoin de têtes froides aussi bien que de cœurs chauds !

[...] Nous examinerons quatre questions importantes et explorerons brièvement comment nous pouvons utiliser les Ecritures pour nous aider à trouver des réponses appropriées et pertinentes.

QUELLE EST NOTRE THÉOLOGIE DES AUTRES RELIGIONS ?

Les chrétiens évangéliques ont tendance à mettre l'accent sur des passages de l'Ecriture qui présentent les autres religions sous un angle négatif. Dans l'Exode, par exemple, Dieu apporte le jugement sur les dieux de l'Egypte (Nb 33,4). Au Sinaï il déclare, « C'est moi le Seigneur, ton Dieu… Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi » (Ex 20,2-3). Le peuple ne doit pas adopter les pratiques religieuses des Cananéens « car tout ce qui est une abomination pour le Seigneur, tout ce qu'il déteste, (ils) l'ont fait pour leurs dieux » (Dt 12,31). Et le Psalmiste sait que « toutes les divinités des peuples sont des vanités. Le Seigneur a fait les cieux » (Ps 96,5).

Est-ce que le tableau général est aussi net dans l'Ecriture que ce qui précède ? Genèse 1-11 enseigne une théologie des nations, dans laquelle Yahvé n'est plus un simple dieu tribal, mais est concerné par les soixante-dix nations. Melchisédek est décrit comme un « Prêtre du Dieu Très-Haut » (El-'Elyon) et Abraham semble identifier le Dieu de Melchisédek avec Yahvé quand il parle du « Dieu Très-Haut, Créateur du Ciel et de la Terre » (Gn 14, 18-22). Ce même Dieu d'Abraham communique avec un étranger comme Abimélek dans un rêve. Et Job, qui vit dans le pays d'Uz, peut-être à l'époque des patriarches, n'a aucun contact avec eux, et a cependant une relation personnelle avec Yahwé (Jb 38,1 ; 40,1 ; 42,1). Plusieurs des prophètes sont confrontés aux attitudes arrogantes, supérieures et suffisantes qui accompagnent souvent la conviction d'être unique. Amos, par exemple affirme que s'il est vrai que l'Exode était un événement unique, cela ne signifie pas que Dieu s'est occupé uniquement de l'histoire d'Israël, et non de celle d'autres peuples (Am 9,7). Jonas est un missionnaire à contre-cœur qui réalise à sa grande surprise que des peuples d'une foi différente sont plus réceptifs à Dieu que son propre peuple (Jonas 3-4). Et Malachie choque ses auditeurs quand il suggère que les sacrifices offerts par leurs voisins païens pouvaient être plus acceptables à Dieu que leur propre adoration insouciante (Ma 1).

D'une manière semblable, les disciples de Jésus réalisent que leur comportement vis-à-vis des peuples d'autres races et de foi différente a besoin d'être changé. Comme conséquence de ce qui est arrivé à Corneille, Pierre s'exclame : « Maintenant, je comprends vraiment que Dieu n'agit pas différemment selon les personnes, mais que tout homme de n'importe quelle nationalité qui le respecte et fait ce qui est juste lui est agréable » (Ac 10,34-35, *BFC*). Corneille a besoin de répondre à l'Evangile avant de faire l'expérience du salut. Le mot

agréable (dektos) ne signifie pas « justifié » ou « sauvé ». Mais il parle d'une manière significative du statut d'individus de foi différente qui ont la crainte de Dieu dans leurs cœurs.

Quelle est alors notre théologie des religions ? Nous pouvons difficilement dire que les autres religions sont simplement « des illusions sataniques », « des essais humains pour trouver la vérité » ou « des préparations à l'Evangile ». Si nous rattachons tout ce que nous savons sur les autres religions aujourd'hui avec tout ce que nous trouvons dans l'Ecriture, notre théologie des religions devra être assez flexible pour y inclure des éléments de chacune de ces trois explications.

ET CEUX QUI N'ONT JAMAIS ENTENDU L'ÉVANGILE ?

Cette question difficile est soulevée en partie parce qu'il existe une certaine gêne en ce qui concerne les réponses données dans le passé, et en partie parce que beaucoup de libéraux nous suspectent de ne pas avoir fait face au dilemme ou de ne pas avoir testé la logique de nos réponses.

Simplement posée, la question est la suivante : Est-ce que le salut est *seulement* pour ceux qui professent ouvertement et en leur conscience leur foi en Jésus-Christ ? Est-ce que les gens de foi différente, qui n'ont pas entendu le message, avant ou après le temps du Christ, sont exclus de la possibilité du Salut ?

Poser la question dans ces termes nous aide à comprendre pourquoi le débat actuel est beaucoup plus compliqué qu'il ne l'était auparavant. Dans le passé, il semble qu'il n'y avait qu'un simple choix entre les réponses chrétiennes traditionnelles et l'universalisme qui dit que tout le monde est sauvé ; mais maintenant le nombre des options est multiple :

1- *L'exclusiviste* croit que le Christ est le seul chemin de Salut.

2- *L'inclusiviste* croit que bien que le Christ soit la révélation finale et définitive de Dieu, on trouve aussi sa présence et son activité salvifique dans d'autres religions. Le Salut offert par le Christ peut, de cette manière, être communiqué dans, et par d'autres religions que le Christianisme.

3- *Le pluraliste* croit que toutes les religions proposent des chemins de Salut qui sont également valables et que le christianisme ne peut prétendre être le seul chemin (exclusivisme) ni l'accomplissement des autres chemins (inclusivisme).

Nous tous qui souscrivons à la déclaration de Lausanne, nous affirmons que le Salut ne vient que du Christ et, pour cette raison, nous nous rangeons avec conviction dans la position exclusiviste. Mais nous ne sommes pas tous d'accord quand nous devons mettre ses implications en pratique pour ceux qui n'ont pas l'opportunité d'entendre l'Evangile. Nous nous accordons tous à dire que le salut est un don non mérité de la grâce de Dieu qui vient de la repentance et s'articule à une réponse à la proclamation de l'Evangile. D'autres, cependant, sans vouloir être d'accord sur toute la ligne avec les inclusivistes, ont du moins quelque sympathie pour leurs soucis, et croient que Dieu doit avoir son propre chemin dans le cœur humain et sait là où il y a évidence de vraie repentance, même si elle n'est pas exprimée en mots. J'espère que nous acceptons de permettre des différences de cette sorte au sein de notre conviction commune qu' « il n'y a aucun Salut ailleurs qu'en lui » (Ac 4,12).

Où allons-nous dans les Ecritures quand nous nous trouvons perplexes sur ces questions difficiles ? Entre autres, nous repensons à la promesse de Dieu à Abraham, que ses descendants seraient aussi nombreux que la poussière de la terre, les étoiles du ciel, et les grains de sable sur le bord de la mer (Gn 13,16 ; 15,5 ; 22,17). Souvenez-vous aussi comment Jésus répond à la question : « Seigneur, y-a-t-il peu de gens qui seront sauvés ? » Il refuse de répondre en termes de nombre, et à la place nous encourage à faire tous nos efforts pour rentrer par la porte étroite et nous méfier d'un souci malsain des chiffres. Les peuples de tous les coins de la terre seront à la fête, et il y aura beaucoup de surprise au Ciel (Lc 13,22-30) !

DIALOGUER OU NON ?

Une partie du problème est que le verbe *dialoguer* n'a pas de signification qui fasse l'unanimité. Pour certains, il signifie simplement une conversation entre deux personnes ou plus, tandis que pour d'autres il implique une attitude particulièrement ouverte à d'autres manières de croire. Pour introduire le problème, nous commencerons avec un passage inattendu – avec la description par Luc de Jésus dans le temple à l'âge de douze ans (Lc 2,46-47). Jésus est avec quelques responsables religieux ; assis parmi eux, il écoute ce qu'ils disent, et pose des questions. Ses auditeurs sont stupéfaits de l'intelligence de ses réponses.

La valeur de ce tableau est qu'il montre ce qui est impliqué dans *toute* vraie rencontre d'esprits qui dialoguent. « S'asseoir parmi eux »

signifie dépasser nos craintes et essayer d'être détendu en compagnie de personnes de foi différente. « Les écouter » implique écouter leur témoignage, lire ce qu'ils écrivent, et regarder ce qu'ils présentent à la télévision. Nous posons des questions parce que nous voulons comprendre leur vision du monde et mesurer leurs espérances et leurs craintes. Nous devons prier constamment pour le discernement qui nous rend capables de repérer notre terrain d'entente et notre différence, afin que lorsque les occasions de parler de Jésus se présentent, notre témoignage soit en rapport avec *leurs* questions et non pas seulement avec les nôtres.

Qu'arrive-t-il, quand, plus tard, Jésus entame le dialogue avec les chefs religieux pendant son ministère public ? Les évangiles synotiques révèlent les principaux défis auxquels il est confronté, et beaucoup d'entre eux sont encore pertinents pour nos discussions avec des personnes de foi différente. L'Evangile de Jean , cependant, rapporte des dialogues d'un genre légèrement différent qui mettent l'accent sur l'objection fondamentale aux prétentions de Jésus, « Toi qui es un homme, tu te fais Dieu » (Jn 10,33). De cette manière, le quatrième Evangile veut montrer que, pour Jésus, le dialogue est beaucoup plus qu' « un partage », parce qu'à la fin il l'amènera à la croix.

Si nous voulons montrer un exemple de pratique par Paul du dialogue, nous ne pouvons en trouver de meilleur que celui où il explore le terrain d'entente avec son auditoire à Athènes. Bien qu'il soit affligé par l'idolâtrie qui l'entoure (Actes 17, 16), il ne commence pas son allocution sur une note négative. Il ne se moque pas de leurs croyances et ne sème pas le mépris sur leurs pratiques quand il dépeint les Athéniens comme étant « très religieux ». A travers toute son allocution, il choisit ses mots avec soin, s'engageant délibérément avec chacun des différents groupes de son auditoire. Il est certain qu'il attaque quelques-unes de leurs idées quand il dit « Nous ne devons pas penser que Dieu soit semblable à une idole d'or, d'argent ou de pierre » (v. 29) et proclame sans ambage que « Dieu appelle tous les hommes en tous lieux à changer de comportement » (v. 30). Mais Paul reconnaît ce qui est vrai dans leur adoration et leur recherche et commence ainsi sa proclamation, « Maintenant ce que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer » (v. 23).

Ces modèles de Jésus et Paul en dialogue nous convainquent que c'est un non-sens d'essayer de séparer la proclamation et le dialogue. Est-ce que notre dialogue avec des personnes de foi différente mènent dans la même direction que les dialogues de Jésus et de Paul ? Avec ces exemples devant nous, existe-t-il une raison d'avoir peur du mot *dialogue* ou d'être peu désireux de le pratiquer ?

COMMENT DEVONS-NOUS PRIER POUR NOTRE TÉMOIGNAGE ?

La prière de Paul à la fin de sa lettre aux Ephésiens est particulièrement à propos pour notre manière de prier face au défi des autres religions. Quand il parle des « mystères de l'Evangile », il utilise le mot *mysterion*, qui provient directement des mystères des autres religions de son temps. Mais pour Paul, la Bonne Nouvelle de Jésus n'est pas un Mystère qui doit être partagé seulement avec les initiés ; c'est un secret ouvert qui doit être partagé avec le monde.

Paul utilise alors le mot *parrhesia* qui vient d'Athènes avec sa tradition de discours libre. Et il demande aux autres de prier pour qu'il ait le courage de parler sans crainte et la sagesse de trouver les justes mots pour communiquer la Bonne Nouvelle à des auditeurs différents (Eph 6,19-20).

Il y a une autre situation dans laquelle tout un groupe de chrétiens prie pour le même don de *parrhesia* – quand Pierre et Jean conduisent l'Eglise de Jérusalem en prière. Ils demandent à Dieu de les libérer de leurs craintes et de délier leurs langues, « Accorde à tes serviteurs de dire ta Parole avec une pleine assurance » (Ac 4,29). Au même instant, ils réalisent que leurs mots sont limités et demandent à Dieu d'agir souverainement pour révéler sa puissance, « Etends ta main pour que des miracles et des prodiges s'accomplissent par le nom de ton Saint Serviteur Jésus » (Ac 4,30).

Quoi que nous pensions de ce soi-disant « problème charismatique », j'ai confiance que nous admettons tous l'exemplarité de la prière des Apôtres pour notre prière pour les personnes de foi différente. C'est souvent une démonstration spéciale de la puissance de Dieu communiquée par Jésus qui a amené des Musulmans, des Hindous, des Bouddhistes, et des personnes de religions traditionnelles à faire confiance à Jésus comme Seigneur. Et si toutes nos Eglises priaient régulièrement dans ces termes, nous pourrions peut-être devenir plus sensibles à l'action de l'Esprit et commencer à chercher les voies par lesquelles il travaille parmi les personnes de foi différente et fait tourner leur regard vers la personne de Jésus.

Je voudrais terminer avec une prière simple et courte basée sur des passages de l'Ecriture. Elle résume notre manière de répondre par la prière au défi des autres religions. Notre réflexion sur celui-ci doit nous conduire à prier et notre façon de le faire influencera notre

manière d'agir en théologie. Notre prière sera le meilleur test de notre théologie.

O Dieu, Créateur, Sauveur et Guide, nous te remercions d'avoir créé tous les peuples à ton image pour te chercher et te trouver, et d'avoir envoyé ton Fils Jésus afin que nous te connaissions comme le seul Vrai Dieu.

Considère tous les peuples de la terre dans leurs besoins et pardonne-nous d'avoir échoué à montrer ton amour et proclamer ta Vérité.

Rends nous capables, nous tes serviteurs, d'annoncer ta Parole avec une pleine assurance, et étends ta main pour montrer ta puissance, dans le nom de Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur. Amen.

Hokhma n° 46-47, pp 129-139.

LE DÉFI DES AUTRES RELIGIONS

Par Martin ALPHONSE, Indien, Evangéliste et Pasteur de l'Eglise Méthodiste de Madras (Inde)

L'ENJEU

Alors que nous assistons au défi lancé au christianisme par d'autres religions, deux questions doivent être inévitablement levées sans plus tarder :

1 Pourquoi ce défi ?

2 Comment est lancé ce défi ?

LES RAISONS DE CE DEFI

A l'origine, il y a plusieurs facteurs qui trouvent leurs influence et racines profondes dans le contexte socio-politique du monde missionnaire des périodes coloniale et post-coloniale. Ce défi est une réaction :

a) à la rigueur coloniale injustement apparentée au christianisme occidental,

b) aux activités d'intense évangélisation de la part de missionnaires chrétiens,

c) aux questions d'éthique et aux critiques provocantes soulevées d'une part par les missionnaires et les chrétiens autochtones et d'autre part par des fidèles de ces autres religions éclairés par le christianisme.

Ces trois facteurs rassemblés représentaient une menace potentielle à la survie des religions non-chrétiennes dans plusieurs pays.

Ils avaient envisagé que la fin de la période coloniale entraînerait le moratoire de la mission d'évangélisation de l'Eglise. Bien au contraire, la plupart des Eglises dans ces pays a ré-amorcé le travail d'évangélisation traditionnel et certaines sont devenues plus virulentes en de domaine qu'auparavant. Le nombre de croyants d'autres

religions convertis au christianisme a continué d'augmenter dans plusieurs pays dans la période post-coloniale dans des proportions jamais vues auparavant dans certains cas. La montée en flèche du nombre de mouvements missionnaires autochtones qui ont vu le jour ces dernières décennies et leur influence sur les fidèles d'autres croyances est une puissance avec laquelle il faut compter. Les conducteurs spirituels d'autres religions considèrent l'effort d'évangélisation comme une menace « nucléaire » à la survie d'autres religions et ce, dans plusieurs domaines.

Ainsi, pour contre-attaquer, les autres religions ont commencé à lancer d'importants défis au christianisme et ce, de façons bien spécifiques.

LES DIVERSES FACETTES DE CE DÉFI

J.T. Seamans en distingue deux catégories :

Défis intrinsèques

Ces défis, principalement internes aux religions en ce qui concerne leur profession de Foi, leur système et structure en vigueur, ont provoqué la résurgence de religions non-chrétiennes. Cette résurgence prend quatre formes différentes.

1) Renouveau de l'esprit religieux

En réaction à la rigueur coloniale et à l'effort missionnaire chrétien continuel, certaines religions, comme l'Hindouisme, ont créé des contre-mouvements missionnaires. D'autres ont pris une couverture politique. C'est le cas de l'Islam qui a été établi religion d'état au Pakistan, en Malaisie, au Brunei et dans les pays du Moyen-Orient.

2) Réforme des pratiques religieuses.

Des réformes ont été mises en place dans le but d'accepter et d'intégrer des idées et pratiques nouvelles et de renoncer à certaines idées et pratiques anciennes. Des mouvements organisant ces réformes ont eu une grande influence à la fois en récupérant des convertis au christianisme et en empêchant des personnes intéressées au christianisme de s'y convertir.

3) Nouvelles interprétations de doctrines religieuses

Pour se défendre contre la recrudescence des activités d'évangélisation dans le milieu chrétien, les autres religions ont été forcées de donner des interprétations nouvelles et radicales de certaines de leurs doctrines importantes. Avec le temps, la foi mûrit, prend une autre signification, un nouveau ressort ainsi qu'une nouvelle vitalité. Dans l'Hindouisme, l'adoration des idoles, le mythe, le système des castes sont présentés d'une façon nouvelle et plus appropriée. Dans la religion islamique, le « Jihad », la guerre sainte est redéfinie en termes de conflit spirituel entre les fidèles et les infidèles. Dans la religion bouddhiste, le « Nirvana » dont l'étymomologie correspond au verbe « exterminer » est désormais ré-interprété comme un état de satisfaction et de bonheur suprême.

4) La pertinence de notre foi

Si la religion est essentiellement un moyen de répondre aux besoins spirituels premiers des hommes, surtout en ce qui concerne leur destinée et leur salut, alors la plupart d'entre eux sont satisfaits de ce que leur religion leur offre en ces domaines. Par conséquent, ils ne ressentent pas le besoin de remplacer leur foi par le christianisme.

La religion est pour beaucoup synonyme d'une culture dans laquelle on se sent bien. C'est aussi un mode de vie reçu par héritage biologique. Ces gens vous disent qu'ils sont nés avec leur religion et qu'ainsi ils y sont liés. Par exemple : de nombreux Hindous instruits diront qu'un Hindou ne naît qu'une fois, il ne peut naître de nouveau. De ce fait, ces chrétiens sont considérés comme des étrangers, d'une culture lointaine.

Défis au Christianisme

Les efforts de renouveau des autres religions semblent avoir produit les résultats souhaités. Par conséquent, ces religions se sentent fortes non seulement quant à leur survie, mais aussi en ce qui concerne l'aptitude à se poser en rivales efficaces de la proclamation du Christ. L'esprit de rivalité à l'égard du christianisme se discerne aisément dans les critiques suivantes.

1) Ils critiquent nos faiblesses

a) Ils ne peuvent faire la différence entre les vrais chrétiens et les chrétiens de nom. Ils font remarquer l'augmentation du taux de

divorce, des délits et une plus grande libéralité chez les « chrétiens d'Occident ».

b) Ils sont déroutés par le nombre de confessions différentes et par leur rivalité sur des points de détail ainsi que par notre manque d'unité.

c) Ils nous accusent de ne pas être patriotes. Pour eux, les chrétiens vivent dans un autre monde,ils sont trop spirituels et ne s'intéressent pas aux besoins premiers des gens. La notion de conversion est perçue comme un signe d'arrogance. Elle marque un complexe de supériorité et non le respect à l'égard d'autres croyances.

d) Ils disent que notre façon de vivre est incompatible avec l'Evangile que nous prêchons. Comme aimait à le remarquer Stanley Jones, les intellectuels hindous disaient aux premiers missionnaires venus apporter l'Evangile en Inde : « ce que vous dîtes est faux. » Quand ils leur eurent prouvé que c'était vrai, ils rétorquèrent : « Ce n'est pas nouveau. » Et mis devant l'évidence de la nouveauté de l'Evangile, ils dirent enfin : « Il n'est pas en vous ! »

2) Ils remettent en question nos affirmations.

a- Pour eux, Jésus n'est qu'un chemin parmi d'autres.

b- Ils insistent sur le fait que tout comme le christianisme, chaque religion est unique et complète.

c- Ils mettent en avant l'ancienneté des religions traditionnelles par rapport au christianisme, par conséquent elles sont incontournables.

3) Ils proclament l'universalité de toute religion.

a- Pour eux, toutes les religions ont les mêmes contenus, ce sont les formes qui diffèrent. Ils pensent que « tous les chemins mènent à Rome. »

b- Ils mettent l'accent sur le service rendu à autrui comme étant un service rendu à Dieu, la seule vraie religion. Par conséquent, le service missionnaire n'est plus le monopole des chrétiens.

4) Ils nous proposent de faire des compromis et de coopérer.

a- Ils suggèrent que toutes les religions se regroupent pour remplir ensemble une tâche commune, construire une société à l'échelle mondiale et combattre l'athéisme et la laïcité. Ils nous encouragent à faire tout notre possible pour une coexistence paisible.

b- Ils attestent que Dieu est notre Père, que nous sommes tous ses enfants et que nous devrions nous joindre à cette fraternité universelle.

Le défi qui nous est lancé est extrêmement riche en contenu. Apparemment évangéliser les gens d'autres religions semble être une tâche impossible à accomplir, et leurs murailles impossibles à franchir. Et pourtant l'ordre de Jésus-Christ à son Eglise est clair : « Allez et faites de toutes les nations des disciples. » Quand il a envoyé ses disciple, le Christ ne plaisantait pas. Il ne leur aurait pas demandé quelque chose qui était humainement impossible. Par conséquent, il doit y avoir un moyen pour pénétrer l'impénétrable, atteindre ce qui est hors d'atteinte, et accéder à l'inaccessible.

Quel est donc ce moyen ? Celui-ci : l'ordre est clair comme de l'eau de roche. Il nous ordonne de faire des disciples de toutes les nations et non de toutes les religions. Colin Chapman nous a rappelé que « ce dont on parle, ce à quoi l'on pense, ce pour quoi l'on prie ici n'a rien à voir avec les autres religions, mais concerne plutôt les personnes d'autres croyances, ou sans croyance. » De plus, nous pensons aux gens qui se trouvent dans le besoin. Les trois grands besoins fondamentaux à l'Est, comme à l'Ouest, sont supposés être l'équilibre de la personnalité, une vie libre et remplie, et Dieu. Les gens s'attendent à ce que la religion réponde à ces trois besoins. Ainsi la religion est pour la plupart des hommes une réalité incontournable. Notre vocation est d'évangéliser l'incontournable. Aussi lorsque l'on parle d'évangéliser les personnes qui ont une autre croyance, ce n'est pas à l'Islam, à l'hindouisme ou au boudhisme que nous devons adresser l'Evangile, mais à des gens qui ont eu recours à ces religions pour satisfaire leur recherche.

Comme E. Stanley Jones l'a suggéré, nous n'avons à nous adresser ni aux gens de l'Est, ni à ceux de l'Ouest, ni aux Hindous, ni aux Musulmans mais à des gens qui ont les mêmes questions fondamentales, et ceci quel que soit l'endroit d'où ils viennent. Nous n'avons pas à discuter des religions non-chrétiennes mais à parler à des gens qui sont en recherche spirituelle. Jésus-Christ, qui a répondu à nos attentes, répondra aux leurs. Ce sera alors une rencontre personnelle

avec Jésus. Mais reste à savoir comment proclamer le Christ de façon pertinente à des gens qui ont une autre religion et qui le « refusent comme étant le Seigneur et le Sauveur du monde ». Comment convaincre les Hindous qui considèrent Jésus comme l'un des 330 millions d'avatars ou d'incarnations de Dieu ? Que dire aux Musulmans qui ne voient en Jésus qu'un prophète et qui considèrent comme blasphématoire le fait d'appeler Jésus Fils de Dieu ? Sans parler des bouddhistes, et des Sikhs qui ne voient en Jésus qu'un gourou suprême ou un Maître ?

Je pense que la réponse réside dans le développement d'une christologie orientée vers les besoins à satisfaire, qui devrait mettre l'accent là où il faut comme il faut.

COMMENT DÉVELOPPER UNE CHRISTOLOGIE CONTEXTUELLE

La proclamation de l'Evangile doit, bien évidemment, commencer de façon pertinente. Comme on dit : la première impression est toujours la meilleure. Afin de toucher facilement les coeurs de ceux qui ont une autre religion, il nous faut décider ce sur quoi on veut mettre l'accent. La nécessité d'avoir un accès approprié nous amène à mentionner ce que l'on pourrait appeler « l'accentuation situationnelle ».

L'accentuation en situation

Cette théorie repose sur plusieurs hypothèses. L'Evangile est multi-dimensionnel et globalisant par nature. De ce fait, il ne répond pas qu'aux besoins spirituels des hommes mais à tout besoin affectif, moral, social et physique. Les hommes n'ont pas les mêmes besoins et, bien que le besoin de chaque homme soit global, l'intensité d'un besoin particulier à un moment donné peut varier d'une personne à l'autre. Seul l'Evangile peut satisfaire tout en chacun, peu importe l'heure et l'endroit.

Le « Manifeste Nazaréen » dans Lc 4,18-19 affirme, comme Jésus le dit, que la Bonne Nouvelle est une bonne nouvelle pour tous ceux qui sont spirituellement, économiquement, physiquement et socialement désavantagés. Charles Taber souligne le tact de Jésus lorsqu'il a offert un évangile façonné au contexte de chacun. Ainsi, selon la situation dans laquelle l'auditeur se trouve, l'aspect particulier

de l'Evangile qui peut répondre de façon pertinente à cette situation, doit être souligné.

La théorie de l'accentuation en situation a un point de départ et un point d'arrivée. Elle commence par le besoin ressenti par l'auditeur que le Christ peut alors rencontrer de façon appropriée. Il s'agit là de la première rencontre de celui qui reçoit Jésus-Christ. A ce point, Christ peut encore être perçu comme une déité suprême, une mère aimante, un ami cordial ou un vénérable gourou. Cette première rencontre ou expérience du Christ faite par celui qui adhère à une autre religion doit être approfondie. L'auditeur s'approchant du Christ, développe une relation plus intime avec lui et de ce fait, prend conscience que Jésus est plus que ce qu'il perçoit, plus qu'un simple enseignant ou un ami. Mais la prise de conscience ultime de la plénitude du Christ ne peut se produire qu'à la seule condition que l'auditeur ait fait sa première rencontre avec le Christ vivant.

L'accentuation en situation commence avec la réalité de l'incarnation qui met l'accent sur la proximité de Dieu en Christ, et de son omniprésence parmi les croyants. Il est essentiel de mettre l'accent sur l'expiation des péchés, mais il n'est pas nécessaire de commencer par cela. En fait, dans le cas du non-chrétien qui n'est pas préoccupé par le péché, l'accent sur l'expiation doit venir à la fin. Sinon on risque de mettre la charrue avant les boeufs.

Il semble que les évangéliques aient souvent commis l'erreur de commencer leur message par le mauvais bout. Voici ce que Eddy Asirvatham suggère : « Peut-être que ce qu'il est sage de faire, c'est d'inviter le non-chrétien à accepter Jésus-Christ comme un homme sans tache, un enseignant omniscient et une parfaite incarnation de Dieu, et d'espérer qu'il sera personnellement en contact avec l'esprit du Christ vivant. Il sera ainsi amené à une vérité plus profonde et à la reconnaissance de Jésus comme son Sauveur et son Maître. Exiger que cette étape finale soit mise au début, c'est mettre la charrue avant les bœufs » La Samaritaine au puits, (Jn 4,7-42) est une excellente illustration de ce point. L'épisode a commencé avec l'expression du besoin d'un homme qui a soif. C'est l'homme juif que la femme rencontre la première fois : Jésus. A ce stade, elle a commencé par voir en lui un enseignant, un prophète, le Messie et pour finir, c'est toute la communauté qui le reconnaîtra comme Sauveur du monde. Par conséquent, le fait de mettre l'accent sur celui qui s'incarne, le Dieu proche en Christ qui répond au besoin particulier d'un individu précis

à un moment donné semble être le meilleur moyen pour commencer à comuniquer l'Evangile à ceux qui ont une autre religion. Bien sûr, dans le cas de ceux pour qui le pardon des péchés est le besoin essentiel, l'accent doit être mis sur l'expiation des péchés, ou sur d'autres aspects selon le cas.

Cependant, la tâche d'évangélisation auprès des nations professant d'autres religions semble totalement impossible quand on regarde les statistiques : 900 millions de Musulmans, 690 millions d'Hindous, 320 millions de bouddhistes, etc. Mais nous n'allons pas les rencontrer par millions tous ensemble, ou dans un même lieu. Nous ne faisons pas ici référence aux conventions organisées ou aux soirées d'évangélisation qui rassemblent des milliers de personnes en un même endroit. Ce genre de stratégie n'aura tout simplement aucun effet. Nous pensons plutôt que l'évangélisation du monde se fait par un travail local, en contactant quelques personnes par ci, d'autres par là, permettant ainsi à l'Evangile de se répandre partout. Cette responsabilité nécessite de trouver une méthode efficace d'évangélisation contres les autres croyances. D'autre part, tout en restant modérée, cette méthode permettrait de pénétrer les différentes sphères des nations non-chrétiennes d'une façon discrète, mais efficace.

TROUVER UNE MÉTHODE EFFICACE

Dans le cas où les coeurs de ceux qui sont profondément attachés à leur croyance restent imperméables à l'Evangile, largement protégés par des traditions religieuses, le meilleur moyen de rentrer en contact semble être l'acceptation du dialogue avec eux. Colin Chapman a affirmé que dans ce contexte, le dialogue était pour lui la méthode la plus efficace pour évangéliser. Il a étayé son point de vue par des thèses théologiques et bibliques, en prenant comme exemples de dialogues ceux que Jésus-Christ lui-même et l'apôtre Paul avaient eus avec leurs contemporains. En général, les évangéliques restent assez partagés quant à l'usage du dialogue dans l'évangélisation, en partie par crainte que cela ne débouche que sur une simple discussion académique plutôt que sur une proclamation persuasive de l'Evangile. Le dialogue comme méthode d'évangélisation est issu de la mouvance du Concile et cela lui a valu le soupçon des évangéliques : il ne serait destiné qu'à favoriser des tendances syncrétistes dans des sociétés religieusement pluralistes.

De telles craintes ne sont pas justifiées, car lorsqu'un dialogue entre deux personnes de religions différentes a été entrepris de façon créative et dynamique, les résultats ont été incroyables. Lors de son ministère d'évangéliste qui a duré plus de 60 ans principalement en Inde, E. Stanley Jones a remarqué que le dialogue était la méthode la plus efficace pour l'évangélisation, surtout dans les cas d'imperméabilité inter-religieuse à l'Evangile. Il a appelé sa méthode du dialogue : la table ronde.

La table ronde de E. Stanley Jones

Pour mener à bien cette méthode il faut constituer un cercle d'environ vingt personnes mélangeant chrétiens et non-chrétiens. Ensemble ils partagent ce que signifie pour eux leur religion respective dans leur expérience de vie personnelle. Personne n'a le droit de contester, de faire de longs discours, de critiquer les autres religions, ni même de comparer sa foi avec celle des autres. Chacun doit expliquer ce que signifie sa religion pour lui dans la réalité. L'Evangéliste prend la parole à la fin, non pour prêcher le Christ comme à d'autres reprises, mais pour partager, comme les autres, ce que signifie la présence du Christ dans sa vie quotidienne.

Si la religion est principalement une relation personnelle avec Dieu, alors plusieurs membres du groupe ne pourront en parler, ne sachant ce que c'est. Mais ceux qui ont effectivement fait une expérience avec le Christ pourront en parler de façon succincte et ainsi susciter dans le coeur des autres des questions réfléchies et passionnées à propos de la réalité du Christ vivant. Jones voit trois buts à atteindre par le dialogue sur les différentes religions.

1. S'enrichir mutuellement sur les différentes religions
2. Evangéliser par un témoignage personnel
3. Etablir la suprématie morale et spirituelle de Jésus.

De ces trois buts, les deux derniers concernent plus particulièrement ce que nous recherchons.

Evangéliser par le témoignage personnel

Le *motus operandi* exige que chaque participant partage avec les autres ce qu'il ou elle a trouvé de significatif et pratique dans sa religion en lien avec le contexte spirituel aussi bien que séculier. Cette exigence soulève des questions intéressantes chez les participants avides de trouver des réponses à leurs questions dans leur religion.

Ainsi le défi principal du dialogue est de tester implacablement chaque croyance représentée pour en vérifier son authenticité dans la vie pratique de tous les jours. Chacun doit évoquer sa foi propre sans références traditionnelles ou doctrinales, mais en fonction de son expérience vécue. Chaque rencontre avec les tenants d'autres croyances représente une occasion pour l'évangéliste de parler avec son cœur de l'Evangile sans avoir à regarder les pages d'une Bible. C'est le témoignage d'esprit à esprit, d'intimité à intimité. C'est de l'évangélisation faite au plan le plus profond de la personnalité humaine.

La suprématie morale et personnelle de Jésus

La suprématie morale et spirituelle de Jésus a été établie sur le principe de base qu'il incarnait la vraie religion. Ceux qui étaient venus dans l'espoir d'une étude comparative des religions étaient surpris et se trouvaient remis en cause. Quand le véritable christianisme a été défini en termes de personne du Christ et de ce que ça représentait, quand le Christ même fut présenté comme juge de toutes les religions, y compris le christianisme, il n'y avait alors plus beaucoup de place pour la critique, la récrimination, la dispute ou le débat. Il en résulte que les participants furent amenés à considérer le contenu et la responsabilité de la religion à la lumière du Christ, qui se distinguait moralement par sa perfection et spirituellement par sa suprématie. Pas une religion ne peut prétendre à égaler sa personnalité.

Cette nouvelle compréhension du Christ eut pour conséquence de déclencher dans le coeur des participants des sentiments de plus grand respect en raison de l'influence du Christ à laquelle ils n'ont pu échapper pendant un court instant de leur vie. Jones rappelle qu'à aucun moment « jusqu'à la fin de la table ronde, le Christ n'a été absent moralement ou spirituellement de la situation. A la fin, chaque chose fut menée à bien et le Christ contrôlait la situation ».

Jones possède de nombreux documents qui prouvent que les trois buts du dialogue étaient largement atteints lors de ces tables rondes. Par conséquent, il semble sage d'employer une telle méthode qui a fait ses preuves dans des conditions semblables d'impénétrabilité religieuse, où que ce soit.

CONCLUSION

Si l'on s'intéresse à quelques Hindous, Musulmans, ou Bouddhistes ici et là, qu'est-ce que cela change pour les millions qui suivent ces religions et que nous ne rencontrerons jamais ? Toujours est-il qu'en ce qui concerne ces quelques Hindous, Musulmans, Bouddhistes, Sikks, Shintoïstes, Taoïstes, Confucianistes et Bahaïs, l'Evangile que nous partageons avec eux apporte beaucoup de changement. Tant qu'il y aura des gens dans le besoin, à la recherche d'une identité, de la liberté et d'un Dieu, et tant qu'ils voudront être aidés dans leur religion respective pour répondre à ces questions élémentaires, notre travail ne sera pas terminé. Aussi longtemps qu'une poignée de personnes à la foi différente de la nôtre autour de nous désireront ardemment chercher la vérité, nous ne devons pas nous lasser de nous intéresser à elles. Celui qui a dit : « Voici je suis avec vous jusqu'à la fin du monde » est encore avec nous.

C'est avec cette confiance que nous sommes prêts à affronter le défi des autres religions afin de présenter l'Evangile de Jésus-Christ, sa primauté en tant que seul Seigneur et Sauveur du monde.

Hokhma n° 46-47, pp 140-144.

ATTEINDRE LES OPPRIMÉS

Par Caesar MOLEBATSI, Sud-africain,
directeur de « Youth Alive Ministries » en R.S.A.

Atteindre les opprimés : un tel propos engage une discussion centrée sur ceux qui sont hors de l'Eglise. C'est pour cela que les termes « opprimés » et « souffrants » ne se réfèrent pas à l'Eglise qui souffre dans des contrées comme les pays du bloc de l'Est. Le mot « souffrance » ne fera pas non plus allusion à celle que soulagent les travailleurs sociaux. Je me concentrerai sur ceux qui sont opprimés et souffrants à cause des injustices perpétrées à leur égard – là où les peuples ont été déchus de leur pouvoir par les puissants, ont été rendus pauvres par les riches, et sans dignité par ceux qui n'ont pas encore découvert la source de leur propre humanité.

Ce sont généralement des contextes où l'Eglise est déjà présente. Bien trop fréquemment, l'Eglise collabore avec ces mêmes puissances qui sont responsables de l'oppression.

Nous chercherons à savoir ce que cela signifie pour des évangéliques d'engager évangélisation et mission parmi les opprimés. Pour cette raison, nous devons définir le mot oppression et identifier les enjeux essentiels. Dans cette perspective, nous devons poser la question : quel est le défi pour nous en tant qu'évangélistes ?

OPPRESSION ET ÉVANGILE

L'oppression, c'est nier des droits, le mouvement, l'expression et la réalisation de soi-même par ceux qui ont le pouvoir de l'imposer. L'oppression comprend l'assujettissement et la persécution par l'utilisation injuste ou tyrannique de la force ou de l'autorité. Si l'on se base sur une telle description, il est évident que le vingtième siècle est extrêmement oppressif ! Et quand l'oppression a ses amarres dans les traditions religieuses, l'évangélisation et la mission sont rendus encore

plus difficiles. Nous avons vu cela dans l'histoire des églises dans le monde entier, et nous continuons à le voir aujourd'hui : l'Afrique du Sud est un cas aigu. Une lecture attentive des critiques qui sont venues d'Afrique du Sud – comme le « Document Kairos » et « Le témoignage évangélique en Afrique du Sud » (EWISA) montre clairement que l'Eglise ne soutient pas seulement des systèmes oppressifs, mais parfois est l'instigateur et l'auteur du mal. Le résultat est que la crédibilité de ces églises est sévèrement atteinte et la mission et l'évangélisation deviennent impuissantes – un Evangile vide de la Bonne Nouvelle. L'Evangile devient un « Evangile Opprimé » au lieu d'être un Evangile pour l'opprimé.

On touve l'oppression à tous les niveaux : politique, économique et social. Elle se manifeste dans les relations entre la classe dirigeante et le peuple ; les riches et les pauvres ; la direction et le syndicat ; l'ancienne génération et la jeunesse ; entre le masculin et le féminin ; les handicapés et ceux qui ne le sont pas ; ceux que l'on accepte et ceux que l'on rejette ; la direction des églises et les laïques.

Il y a deux visages familiers de l'oppression. L'un est désespéré, impuissant, craintif et sans abri. C'est ce visage que l'on perçoit dans les « boat people » vietnamiens et les réfugiés de Mozambique. Ces populations ont trop peu de force pour défendre leur cause.

L'autre visage de l'oppression est militant, en colère, et souvent amer. Ces populations disent : « Vous nous avez poussés trop loin, et vous ne nous pousserez pas plus loin ! » C'est ce visage que nous rencontrons chez les noirs et les militants syndicaux Sud-Africains, aussi bien qu'aux Philippines. Ils ont décidé de prendre leur propre destinée en main.

On a péché contre ces populations par la discrimination (par exemple, l'éducation, la sexualité, la couleur, l'ethnie ou l'arrière-plan religieux). Elles deviennent victimes des schémas de leurs oppresseurs.

L'une des conséquences de l'oppression est la pauvreté. Bien que toute pauvreté ne soit pas le résultat de l'oppression, il y a un lien indéniable entre la pauvreté la plus noire et l'oppression économique. Il n'y a aucun doute que la pauvreté en Afrique du Sud est une pauvreté voulue – ce n'est pas un accident. La pauvreté profonde touche une population approximative d'un milliard d'hommes qui vivent avec moins de cent dollars par an. Les évangéliques doivent prendre conscience de cette réalité saisissante s'ils veulent participer à l'annonce de « la Bonne Nouvelle aux pauvres ». Les évangélistes, même s'ils sont du monde riche, doivent reconnaître le danger d'être perçus par les pauvres comme appartenant aux forces oppressives et exploitantes.

LES ÉVANGÉLIQUES ET L'ÉVANGILE

Il y a deux facteurs qui gênent généralement les évangéliques dans l'évangélisation et la mission parmi les opprimés :

1- Quand les évangéliques *soutiennent les structures oppressives*, ils sont considérés comme ambassadeurs de l'oppresseur, plutôt qu'ambassadeurs du Christ. L'évangéliste ou le missionnaire représente le problème même que les opprimés voudraient extirper. C'est pour cette raison que le message que l'évangéliste apporte ne peut être interprété comme un signe d'amour.

2- Nous n'avons pas encore clairement compris que le *souci des opprimés* était toujours un point focal de la relation de Dieu avec sa Création.

Le concept biblique de *shalôm* est « plénitude, qui inclut les idées d'être indemne, de totalité, d'achèvement, de bien-être, de prospérité, d'harmonie, de volonté commune et de responsabilité mutuelle » (Metzler), et « harmonie avec les voisins, justice, égalité, et intégrité spirituelle » (Kraybill). La compréhension que Jésus avait de sa mission était : « Il m'a choisi pour apporter la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé pour proclamer la délivrance aux prisonniers et le don de la vue aux aveugles, pour libérer les opprimés, pour annoncer l'année ou le Seigneur manifestera sa faveur » (Lc 4,18-19, BFC). L'Eglise et la mission ont besoin d'être perçues clairement, comme ayant leur source en ce Dieu-là, comme travaillant à partir du même programme, et proclamant le même message. Alors l'Evangile sera considéré comme Bonne Nouvelle parmi les pauvres.

Quand nous choisissons d'être fidèles à un tel appel, il devient clair que l'objet essentiel de la sollicitude de Dieu est l'individu. Tous nos systèmes et structures devraient servir le souci de Dieu pour l'humanité, et non le supprimer. C'est le travail de l'évangéliste et du missionnaire que de s'en prendre à toutes les formes d'oppression – spirituelle et structurelle – qui effacent la plénitude que le Seigneur offre. Nous ne pouvons nous taire sur les structures mauvaises si notre message est une bonne nouvelle pour les pauvres.

Un Evangile entièrement contextuel donnera aux gens un sens de la dignité, et l'espoir que leur humanité sera restaurée. Quand le contexte est pris en compte pour déterminer ce dont les individus doivent se repentir, alors le mal dans cette société – y compris les structures ou personnes oppressives – sera identifié. La foi au Seigneur

Jésus rendra alors effectif le pouvoir qu'a la Croix du Christ d'apporter le changement et la Rédemption.

C'est là que gît l'espérance. La Bonne Nouvelle touche les personnes dans leurs situations individuelles de douleur, de souffrance et d'oppression. La Rédemption est transformation parce qu'aucun domaine de la vie n'est laissé de côté. Quand les personnes ont cette espérance, l'Evangile les fortifie, leur donne l'aptitude et la puissance d'aller de l'avant, et l'Esprit-Saint leur donne le courage néccessaire.

Si l'Evangile est inscrit dans le contexte, il sera transformateur ; s'il est transformateur, il est générateur de puissance. Il n'est pas possible de communiquer un Evangile qui donne puissance sans être contextuel. Nous faisons de la transformation une comédie si nous pensons qu'elle peut se faire hors du contexte. Quand les personnes reconnaissent que Dieu se soucie de toute leur personne et que nous portons avec elles le joug du Christ (Mt 11,29), on leur donne une raison de croire au Royaume de Dieu.

LE DÉFI DES PORTEURS DE LA BONNE NOUVELLE

Le Royaume de Dieu est *son* Royaume, *sa* loi, *son* autorité. Le Royaume concerne le futur dans lequel nous expérimenterons la plénitude du Royaume, quand le Roi reviendra. Mais le Royaume a aussi une dimension actuelle que nous expérimentons et à laquelle nous participons maintenant. Les valeurs du Royaume sont en conformité avec le caractère du Roi qui s'écrie : « Car moi, le Seigneur, j'aime le droit » (Es 61,8).

« Primordiale est la conviction de Jésus que le Royaume est pour les pauvres et que l'arrivée du Royaume est le commencement d'un renversement radical de l'ordre du monde, une restauration de la Justice. » Ce qui ne signifie pas que ceux qui ne sont pas pauvres sont exclus du Royaume. Cela nous interpelle davantage sur la *nature* du Royaume. De même le concept d' « option préférentielle pour les pauvres » exprimé par la Conférence Catholique de Puebla ne signifie pas qu'il n'y a pas d'espérance pour les riches. Au contraire, il montre que notre message missionaire en direction des puissants est *déterminé* par le fait que la Bonne Nouvelle est pour les pauvres.

Il y a six principes conducteurs pour les évangéliques s'ils veulent relever le défi d'atteindre les opprimés :

1- Notre message doit venir d'un cœur consacré à ce que les opprimés désirent le plus : la Justice.

2- Nous ne devons jamais permettre à la stratégie de triompher sur la théologie. L'intérêt pour la croissance, les chiffres, et les résultats conduit souvent à un manque d'intégrité vis-à-vis de l'Evangile et à l'infidélité au vrai mandat biblique.

3- Nous ne devons jamais changer notre message lors d'une crise, car lorsque celle-ci est passée, nous n'aurons plus de message. Un des mots chinois pour *crise* est une combinaison de deux mots signifiant « danger » et « opportunité ».

4- Notre évangélisation et notre mission doivent être incarnés s'ils veulent être authentiques. Si Dieu est du côté de la justice, alors notre message et nos vies doivent le refléter.

5- Nous devons faire une analyse sociale. C'est essentiel pour être « contextuels » (transformateurs et générateurs de puissance) et elle nous rend capables de prendre une position biblique quand le défi se présente.

6- Il doit être clair que nous ne servons qu'un seul maître — le Seigneur. Nous ne devons fidélité qu'à un seul Roi. Dans la mission et l'évangélisation, nous proclamons l'affranchissement de toute tyrannie et oppression sur la terre. Notre cri est un cri politique : la proclamation d'un nouveau Roi !

Il est facile de se détourner de l'évangélisation des opprimés à cause de leur résistance à l'Evangile. Nous devons nous rappeler qu'ils sont une partie du monde entier auquel tout l'Evangile doit être prêché.

Hokhma n° 46-47, pp 145-161.

BONNE NOUVELLE POUR LES PAUVRES

Par Tom HOUSTON, Ecossais,
directeur international du Mouvement de Lausanne
et Président de la *British and Foreign Bible Society*

INTRODUCTION

Frères et sœurs, je voudrais plaider dans cet exposé pour deux facteurs de soutien à l'évangélisation du monde : plus de compassion et plus de crédibilité !

Il y a quelque chose de presque absurde pour moi que d'essayer de parler sur le sujet annoncé. Je viens d'un pays riche. Je fais partie des gens aisés. Je ne suis pas fondé à parler. Malgré tout, je dois le faire. C'est un sujet que Dieu m'a mis à cœur, et je me suis engagé à lui obéir en tout pour participer vraiment à la mission que Jésus nous confie.

Pendant des années, deux fardeaux m'ont pesé à propos de l'évangélisation du monde : le premier, ce sont les immenses populations dans les pays résistant à l'Evangile qui n'ont aucune connaissance de l'amour du Père, de la croix du Fils ou de la puissance de l'Esprit, qui veulent les faire passer des ténèbres à la lumière. Ils forment comme une large bande sur la carte du monde. Elle commence au Japon, passe sur la Chine, sur les Rébubliques Soviétiques d'Asie, la Thaïlande, l'Indochine, puis l'Inde, l'Indonésie, l'Asie occidentale, le Moyen-Orient, la Turquie, l'Afrique du Nord et l'Afrique Occidentale islamisée.

Le second, c'est le détachement par rapport à la foi chrétienne en Europe de l'Ouest et de l'Est, ou dans les pays du Commonwealth. On y oublie l'amour du Père, méprise la croix du Fils et on y agit en

complète autarcie, sans manifester le besoin de la puissance de l'Esprit (cf. tableau 1).

Si nous prenons au sérieux l'évangélisation du monde nous devons trouver des réponses à ces défis.

Ce qui est significatif à propos des pays qui résistent à l'Evangile, c'est qu'ils n'ont jamais été évangélisés dans les temps modernes et – à l'exception du Japon et de quelques pays producteurs de pétrole – qu'ils sont pauvres.

D'un autre côté, ce qui est à noter à propos des pays occidentaux qui se sécularisent, c'est qu'ils ont été évangélisés dans le passé et qu'ils sont maintenant relativement riches.

Ce profond contraste est fascinant. Il m'a fait me demander si les deux défis et les réponses à leur apporter ne doivent pas être traités ensemble. Pouvons-nous trouver une seule réponse pour les deux problèmes ?

L'étude de l'Evangile de Luc m'a récemment encouragé dans cette hypothèse. 40 % environ du matériau de Luc ne se trouve pas dans les autres évangiles. Une part significative de ce matériau évoque les riches et les pauvres, et, de bien des manières, ils sont mis en rapport les uns avec les autres. Autrement dit, ce que dit l'Evangile des pauvres serait lié à ce qu'il dit des riches. Nous allons le découvrir ensemble en commençant par faire le lien avec la question de l'évangélisation.

1. BONNE NOUVELLE POUR LES PAUVRES

Luc utilise deux fois l'expression « annoncer » (TOB) ou « apporter la Bonne Nouvelle (Bible en français courant) aux pauvres ». Il utilise le verbe *euaggelizô* que nous transcrivons « évangéliser », et il le relie spécifiquement aux pauvres.

Dans ces deux passages (Lc 4,18 ; 7,22), Luc indique que Jésus considérait le fait d'apporter ou de prêcher la Bonne Nouvelle aux pauvres comme le centre de sa mission. Surgissent alors les questions suivantes: Qui sont les pauvres – à l'époque et aujourd'hui ? Qu'est-ce que la Bonne Nouvelle ? Quelle part dans la tâche d'évangélisation les pauvres représentent-ils ici ? Et qu'est-ce qui en résulte pour les riches et pour nous qui ressentons l'appel à évangéliser ?

2. QUI ÉTAIENT LES PAUVRES AU TEMPS DE JÉSUS ?

Dans l'Evangile selon Luc, Jésus se rend à la synagogue de Nazareth juste après avoir résisté aux tentations d'utiliser la popularité, la publicité ou la puissance pour accomplir sa mission.

Jésus lit alors, debout, un passage d'Es 61 : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur » (4, 18s).

Plus tard, quand Jean-Baptiste envoie ses disciples demander à Jésus de donner des signes de sa messianité, Jésus guérit beaucoup de gens de leur maladie, de leurs infirmités et des esprits mauvais, et rend la vue à beaucoup d'aveugles. Il répond aux messagers de Jean : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles retrouvent la vue, les boîteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres. » (7, 22).

Il est clair pour Luc qu'apporter ou prêcher la Bonne Nouvelle aux pauvres est au centre de la compréhension que Jésus avait de sa mission. Les pauvres doivent être les bénéficiaires particuliers de sa Bonne Nouvelle.

Ce qui était un mystère pour moi lorsque j'ai étudié Luc, c'est qu'il fait apparemment des pauvres le centre de la mission de Jésus dans ces passages-clefs et qu'ensuite il ne semble dire que peu de choses sur les pauvres en tant que tels. Je sentais que j'étais en train de passer à côté de quelque chose que je n'avais pas encore repéré.

En y regardant de plus près, j'ai remarqué une similitude entre les deux passages : cette énumération, les aveugles, les prisonniers, les opprimés, les boiteux, les lépreux et les sourds ne serait-elle pas une liste d'exemples de la pauvreté à laquelle Jésus faisait allusion ?

Cela produit un sens plausible. Les aveugles et les boiteux dans les évangiles sont souvent des mendiants. Les prisonniers étaient souvent enfermés pour endettement ou vol et n'en sortaient pas avant d'avoir payé le dernier centime. Les lépreux étaient bannis de la société et exclus de tout moyen de gagner leur vie.

Bien plus, « l'année d'accueil par le Seigneur » est une référence à l'année du jubilé, prévue en faveur des personnes endettées, des esclaves et de tous ceux qui avaient été dépossédés de leur terres. J'ai été encouragé à poursuivre dans cette direction en examinant les deux

mots employés pour parler du « pauvre » dans le N.T. *Penès* désigne l'exploité, le sous-payé, le pauvre qui travaille. *Ptôchos* renvoie à quelqu'un qui n'a pas de travail et qui, de ce fait, doit mendier. Ce mot est traduit tantôt « pauvre », tantôt « mendiant ». L'idée de base, c'est la dépendance vis-à-vis des autres pour les besoins essentiels de la vie : nourriture, vêtement, toit et santé.

Quand je relis Luc ou les Actes avec ces repères linguistiques, je découvre sans cesse mention des pauvres. Ceux qui ont faim, eux et leurs enfants, dont Marie dit que Dieu « les a comblés de biens » (Lc 1,53). Ceux qui n'ont ni nourriture, ni de quoi se vêtir, avec lesquels Jean-Baptiste enjoint de partager (Lc 3,10s). Ceux qui, avec leurs enfants, se trouvent opprimés par les collecteurs d'impôts qui leur prennent plus qu'il n'est dû, par les soldats et les policiers qui les spolient ou les accusent à tort (Lc 3,14). Les invalides : sourds, boiteux, paralytiques, lépreux, démoniaques et leurs enfants, incapables de travailler pour vivre et exclus de la société. Les veuves, comme celle de Naïn, qui perd tout revenu à la mort de son fils unique et perd tout espoir d'avoir chez elle un soutien de famille (Lc 7,11-17). Les veuves qui ne peuvent obtenir justice des juges (Lc 18,2-5), expropriées par des dignitaires religieux hypocrites (Lc 20,47). Les femmes atteintes d'hémorragie, qui ont tout dépensé chez les médecins (Lc 8,43). Les familles victimes de la famine en Judée, soutenues par les chrétiens d'Antioche (Ac 11,27,30).

3. QUELLE ÉTAIT LA BONNE NOUVELLE ?

C'est le genre de bonne nouvelle qui amené une prostituée à mouiller les pieds de Jésus de ses larmes, à les essuyer avec ses cheveux, et à s'entendre dire de sa part : « Tes péchés sont pardonnés » (Lc 7,36,50). Ou qui a amené le lépreux à s'agenouiller et à s'entendre dire : « Je le veux, sois purifié » (Lc 5,12-15). Une bonne nouvelle, encore, qui a incité les amis d'un paralytique à l'amener à Jésus, à voir leur foi récompensée en entendant Jésus lui dire : « tes péchés te sont pardonnés… lève-toi, prends ta civière et va dans ta maison » (Lc 5,17-26). Une bonne nouvelle, enfin, qui interpelle un éminent dignitaire religieux en lui montrant dans le fait d'inviter à un banquet les pauvres, les infirmes, les boiteux et les aveugles, ceux qui ne pourront pas rendre l'invitation, la voie royale de la bénédiction (Lc 14,12-14).

La Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu, c'est que le péché, la maladie et l'oppression n'auront jamais le dernier mot. Là où Jésus règne, il apporte le pardon, la guérison et la libération.

Jésus attendait, et on devrait attendre cela aujourd'hui, que la prédication de la Bonne Nouvelle apporte aide et espérance au pécheur et au pauvre. Parce qu'évangélisation et préoccupation sociale sont inséparables dans sa pensée, elles doivent l'être également dans nos esprits et dans nos ministères.

Comme envoyés de Jésus, nous devons chercher qui sont les pauvres d'aujourd'hui, qui réclament résolument de bonnes nouvelles.

4. QUI SONT LES PAUVRES AUJOURD'HUI ?

— 250 000 enfants deviendront définitivement aveugles cette année parce qu'ils leur manque une capsule de vitamine A d'environ 60 centimes, ou une poignée de légumes verts[1]. Et ce n'est là qu'un exemple de cécité due à la pauvreté.

— Chaque année, 230 000 enfants sont frappés de poliomyélite faute de recevoir le vaccin qui l'a virtuellement éradiquée d'Occident[2].

— 14 millions d'enfants vont mourir cette année de maladies banales et de sous-alimentation. La plupart d'entre eux pourraient être sauvés par des méthodes relativement simples et peu coûteuses. 2,5 millions meurent de déshydratation par diarrhée[3]. Une solution de huit mesures de sucre et d'une mesure de sel dans de l'eau pure suffirait à les sauver.

— Dans les prochaines vingt-quatre heures, plus d'un millier de jeunes femmes mourront d'une complication lors d'un accouchement. Aussi longtemps que l'alimentation des filles passera après celle des garçons, que les femmes mangeront en dernier et peu et qu'elles travailleront plus durement et plus longtemps ; aussi longtemps que les accouchements dans les pays en voie de développement seront pratiqués par des personnes incompétentes, avoir des enfants y sera cent cinquante fois plus dangereux qu'en Occident[4].

— Beaucoup sont pauvres parce que personne ne leur a appris à lire. Cela les exclut de bien des moyens d'enrichir leur vie.

— Ces toutes dernières années, les gouvernements des 37 pays les plus pauvres ont réduit de 50 % leurs dépenses de santé et de 25 % leur budget d'éducation[5] pour pouvoir payer à l'Occident les intérêts de leur endettement colossal.

— A l'heure actuelle, 14 millions de réfugiés ont perdu citoyenneté, pays natal, relations, possibilités de travailler et beaucoup de ce qui donne envie de vivre.

— Des milliers d'enfants sont devenus orphelins à cause des conflits armés, des guerres civiles, des révolutions ou du terrorisme.

Des millions d'autres sont abandonnés par leurs parents. Il y en trois millions rien qu'au Brésil.

— Pour subvenir aux besoins de leurs enfants, beaucoup de femmes sont obligées de se prostituer. Nombre d'enfants sont vendus par leurs parents désespérés pour être exploités au travail ou dans la prostitution, comme à Bangkok.

— 100 millions d'enfants vivent par leurs propres moyens dans les rues de nos grandes villes. Ils sont entraînés inévitablement dans le crime et la corruption.

— Les vendeurs de drogue, la violence et la promiscuité ont volé l'avenir de beaucoup d'adolescents de nos cités. Ils deviendront mères célibataires, drogués, sidéens.

— Les prisons du monde sont surpeuplées. Certains y sont enfermés pour meurtre, d'autres pour délit d'opinion, d'autres à cause d'un système judiciaire injuste. Toutes leurs familles en souffrent.

— Il y a près d'un milliard de gens définis comme pauvres absolus. Leur existence est tellement caractérisée par la malnutrition, l'illettrisme et la maladie qu'ils sont en-deçà de toute définition de vie humainement décente.

Voilà qui sont les pauvres. Mais s'il nous faut leur apporter la Bonne Nouvelle, nous devons savoir aussi où les trouver.

5. OÙ SONT LES PAUVRES AUJOURD'HUI ?

Les cinq pays qui ont le plus grand nombre de pauvres absolus sont la Chine, l'Inde, le Bengladesh, l'Indonésie et le Pakistan (cf tableau 2).

Les cinq pays au plus fort pourcentage de pauvres absolus sont le Bengladesh, le Burkina Faso, le Burundi, Haïti et la Papouasie-Nouvelle Guinée (cf tableau 3).

Cinq pays ont un PNB par habitant inférieur à 150 $ par an : le Tchad, l'Ethiopie, le Népal, le Burkina Faso et le Bhoutan (cf tableau 4).

Dans six pays, 20% de la population gagne moins de 2 % des revenus : ce sont le Bostwana, le Brésil, l'Irak, les Philippines et la Jamaïque (cf tableau 5).

Les cinq pays qui ont le taux le plus élevé de mortalité infantile avant cinq ans sont l'Afghanistan, le Mali, le Mozambique, l'Angola et la Sierra Leone (cf tableau 6).

Plus de la moitié de la population mondiale vit dans ces 23 pays pauvres. Pourtant, les pauvres du monde, les affamés, les invalides et

les opprimés, les malades, les marginaux se trouvent dans chaque pays et Jésus nous dit de leur apporter la Bonne Nouvelle.

6. QUELLE PART LES PAUVRES REPRÉSENTENT-ILS DANS L'ŒUVRE D'ÉVANGÉLISATION ?

Presque la moitié de la population du monde est pauvre et le monde ne sera donc pas évangélisé avant que la Bonne Nouvelle ne leur soit apportée.

En fait, aujourd'hui, huit des dix pays qui ont le plus de non-chrétiens ont un sérieux problème de pauvreté (cf tableau 7). Il faut leur donner la priorité et on ne saurait trop souligner l'ampleur de la tâche pour ces pays.

Ceci dit, l'Eglise doit apporter la Bonne Nouvelle aux pauvres pour d'autres raisons que stratégiques. Le Seigneur Jésus s'est tellement identifié à eux que nous ne le servirons qu'en servant les pauvres.

Ceci nous amène à la dernière question.

7. QUELLES IMPLICATIONS POUR LES RICHES ?

Il nous faut revenir ici à Luc. Jésus a demandé à certains de ceux qui voulaient le suivre de vendre tout ce qu'ils possédaient et de donner l'argent aux pauvres (Lc 12,33). Luc est le seul à rapporter que les quatre pêcheurs et Matthieu l'ont vraiment fait lorsqu'ils l'ont suivi (Lc 18,28-30). En agissant ainsi, et ce n'est pas négligeable, ils se sont mis eux-mêmes dans la catégorie de dépendance vis-à-vis des autres qui définit les pauvres. Jésus est devenu pauvre quand il a quitté l'atelier de charpente. Ses disciples sont devenus pauvres quand ils ont quitté ce qu'ils avaient et les moyens de gagner leur vie.

Luc raconte alors trois histoires qui sont construites autour de la même interpellation.

La première est celle du jeune chef des juifs, riche, qui voulait savoir comment il pouvait hériter la vie éternelle. Il s'entend dire qu'il doit vendre tout ce qu'il a, donner l'argent aux pauvres et suivre Jésus. Il aura alors des richesses dans le Ciel, ou la vie éternelle qu'il cherchait. Il refuse de le faire et repart avec le verdict que Jésus rend tristement devant ses disciples : il est passé à côté du Royaume de Dieu (Lc 18,18-27).

La deuxième histoire est celle de Zachée, le collecteur d'impôts. Sans y avoir été expressément appelé, il donne la moitié de ses biens aux pauvres et se dispose à rendre au quadruple tout ce qu'il a pris au-delà de ce qui était dû en taxes. Jésus dit de lui qu'il était perdu, mais qu'à présent il est retrouvé et sauvé ; et il le présente comme étant un fils d'Abraham, par contraste avec le troisième récit (Lc 19,1-10).

La troisième histoire est celle de l'homme riche qui jouit de la vie et oublie de faire ce qu'exige la loi juive pour le mendiant Lazare qui est chaque jour couché à la porte de sa demeure. Jésus indique qu'il pensait être fils d'Abraham, mais n'est pas reçu dans le sein d'Abraham. Au contraire, il finit en enfer (Lc 16,19-31).

Si je relie ces trois histoires à la mission déclarée de Jésus, annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres, je dois en venir à la conclusion suivante : Jésus, qui veut que la Bonne Nouvelle soit apportée aux pauvres, met sur le même plan le don aux pauvres et le fait de leur parler de lui ou de les presser de se détourner du péché.

C'est là un aspect de la compassion, sa partie économique. Nous pouvons ne pas être appelés à renoncer à notre travail, ou à vendre notre propriété, mais il nous faut renoncer à quelque chose de significatif si nous devons refléter la compassion de Jésus pour les pauvres.

L'autre aspect de la compassion consiste à rencontrer les autres besoins des pauvres. « Voyant les foules, Jésus fut pris de pitié pour elles, parce qu'elles étaient harassées et prostrées comme des brebis qui n'ont pas de berger » (Mt 9,36). C'est à Ezéchiel qu'il est ici fait référence. Les bergers, ou les chefs d'Israël, n'ont pas pris soin des faibles, n'ont pas guéri les malades, ni bandé les blessés, ni cherché ceux qui étaient perdus ; aussi le peuple d'Israël est-il comme des brebis qui n'ont pas de berger (Ez 34,4-5).

Jésus a exhorté ses disciples à prier pour que le Seigneur envoie des ouvriers dans sa moisson, des bergers qui auraient compassion et qui prendraient vraiment soin des faibles, des malades, des blessés, et de ceux qui sont perdus parmi le troupeau.

L'homme riche dans l'histoire de Lazare était sans compassion. Les chiens qui léchaient ses ulcères faisaient plus envers Lazare que l'homme riche qui perd le Ciel par son absence d'égards. Nous courons le même risque.

Si cette compassion à la fois économique et humaine ne se voit pas dans nos vies de disciples de Jésus, une masse de pauvres n'aura jamais sous les yeux un témoignage assez convaincant pour croire à la Bonne Nouvelle du Royaume.

La tragédie de beaucoup de nos églises, c'est qu'elles contribuent à ce manque de crédibilité. Ainsi les pays riches d'Europe, d'Amérique

du Nord et du Commonwealth s'enrichissent d'année en année. Le PNB des dix pays les plus riches est 123 fois plus élevé que celui des pays les plus pauvres. Bien plus, la croissance de la propriété matérielle va de pair avec un grand mouvement d'abandon des églises et il semble bien établi pour se poursuivre. La prospérité nous conduit à oublier Dieu, ce qui est l'essence de la sécularisation. Le message de Jésus a chaque jour moins de saveur pour les occidentaux que l'augmentation de leurs revenus. Alors que presque un milliard d'hommes vivent dans un état de pauvreté absolue, les disciples de Jésus ne se distinguent pas toujours aisément des autres dans leur désir d'avoir toujours plus.

Si on paraphrasait Luc aujourd'hui, on pourrait dire :

« ceux qui prospèrent continuent de vivre dans le luxe et d'accorder peu d'attention aux pauvres qui sont à leur porte ou vivent dans l'autre moitié du monde.

« les riches insensés en veulent toujours plus, toujours mieux. En agissant ainsi, ils perdent leur âme.

« les hommes d'affaires injustes sont toujours obsédés par leurs marges bénéficiaires et ils finiront sans amis dans l'éternité.

« des responsables riches et intègres veulent toujours croire qu'ils peuvent avoir la vie éternelle sans se séparer de leurs biens de manière significative au profit des pauvres.

« des responsables religieux passent toujours sans s'arrêter près de ceux qui ont été dépouillés sur les grands chemins de la vie et du jeu économique. »

Aujourd'hui, beaucoup de ceux qui fréquentaient les églises perdent confiance et foi en Dieu. Ils croient en Mammon. Des chrétiens qui n'en ont que le nom continuent à servir Dieu et Mammon et ne croient pas Jésus qui affirme que c'est impossible. Même des chrétiens évangéliques ont un long chemin à parcourir avant qu'on puisse les distinguer des adorateurs de Mammon !

Selon Barrett, 52 % de tous les chrétiens vivent dans l'abondance. 35 % sont relativement aisés. 13 % seulement vivent dans la pauvreté absolue. L'influente communauté évangélique dans le monde totalise à elle seule un revenu personnel à peine inférieur à un milliard de dollars. Il soutient que le partage par les chrétiens de leur argent, de leurs valeurs, propriétés et biens pourrait résoudre la plupart des problèmes du monde: famine, pauvreté, maladies, chômage, eau insalubre, etc.[6] Quel impact alors sur la perception par les pauvres de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, si ses disciples partageaient ainsi ! C'est là mon plaidoyer pour que nous soyons crédibles.

Un moyen majeur par lequel nous pouvons rendre convaincante la Bonne Nouvelle dans un monde hostile et peu disposé à son égard,

c'est de montrer par la compassion le souci des pauvres et de leurs besoins dont elle est porteuse. Je crois aussi que nous pourrons combattre la sécularisation en Occident si nous retrouvons cette authenticité de l'Evangile de Jésus-Christ.

8. QUELLES IMPLICATIONS POUR CEUX QUI DOIVENT ÉVANGÉLISER LE MONDE ?

Chacun de nous ici doit rentrer dans son pays, ouvrir les yeux sur les besoins des pauvres et devenir pauvre en esprit ; c'est-à-dire, s'identifier à eux et étayer ainsi la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Il n'y a pas de bénédiction pour les pauvres en dehors de la réponse qu'ils lui donnent. Les bénédictions du Royaume qui leur sont réservées, ce sont le pardon pour celui qui se repent et l'accueil pour l'exclu. Mais cela, ils doivent l'entendre de notre part de manière crédible.

Cela impliquera de mettre les riches, dans et au-dehors de nos églises, au défi de se souvenir des pauvres. Il nous faut proclamer les récits de Luc jusqu'à ce qu'ils pénètrent en profondeur et modèlent notre comportement de disciples. Ensuite, nous devons tourner massivement notre intercession, notre générosité et notre témoignage vers les pays les plus nécessiteux de la planète. Il faut donner la priorité à la Chine, l'Inde, le Bengladesh, le Pakistan, l'Indonésie, et l'Indochine.

195 millions de nos frères et sœurs chrétiens vivent dans la pauvreté absolue. Pour David Barrett, « Cette église des pauvres est la seule qui vit à la manière de Jésus sur la terre. »[7] Ils sont la clef de l'évangélisation du monde. C'est d'eux qu'il nous faut apprendre, c'est leur tâche que nous devons soutenir. Si, ensemble, nous y sommes déterminés, nous trouverons les moyens d'apporter la Bonne Nouvelle aux pauvres.

Peut-être est-il temps pour nos églises d'aller plus loin que nos gouvernements dans la gestion de l'aide, donnée ou reçue. Peut-être est-il temps pour nos églises d'aller plus loin que nos gouvernements dans la gestion de l'aide, donnée ou reçue. Peut-être est-il temps pour les citoyens chrétiens de dépasser l'attitude de nos gouvernements, des milieux d'affaire et des banques et d'agir face à la dette du tiers monde. En 1979, 40 Milliards de dollars nets sont passés du Nord au Sud. Aujourd'hui, alors qu'il est encore plus plus pauvre, c'est le Sud qui transfère 20 Milliards vers le Nord. Si l'on inclut la chute du prix des matières premières dans l'intervalle, le flux annuel du Sud, pauvre, vers le Nord, riche, pourrait s'élever à 60 milliards[8].

Pas de progrès dans l'évangélisation du monde sans progrès massif de l'aide concrète pour les pauvres. Mesurons bien ce que cela signifie. Il nous faut proclamer la Bonne Nouvelle totalement, en paroles, en actes et en signes (Rm 15,18s). C'est ainsi seulement que nous recevrons la puissance de l'Esprit-Saint et pourrons faire face à la tâche. Je crois que cela commence à se produire, mais nous devons nous y engager pleinement.

Dans les 40 dernières années, il y a eu deux grandes tendances dans la conception de l' évangélisation du monde. A la première a répondu le développement d'organisations comme CAFOD, Caritas, Church World Service, Compassion International, Interchurch Aid, la Fédération Luthérienne Mondiale, le Comité Central Mennonite, Tear Fund, World Concern, World Relief, World Vision, et d'autres[9] qui ont témoigné de la vérité de la Bonne Nouvelle par des actions de solidarité et de compassion. L'entraide et les organisations de développement ont poussé comme des champignons et commencé à marquer le monde de leur empreinte. La proclamation par les actes est commencée. Elle doit se poursuivre.

Au cours de la même période, il y a eu la remarquable croissance du mouvement pentecôtiste et charismatique. Barrett et Wagner ont montré que les Pentecôtistes et les Charismatiques représentent maintenant le cinquième de l'ensemble des chrétiens, le quart de ceux qui sont à l'œuvre, et qu'ils sont responsables pour moitié de la croissance de l'Eglise dans le monde ; et ils n'ont en aucune façon épuisé leur dynamisme[10]. Ils sont allés vers les pauvres et, comme les disciples avec Jésus, ont été oints de l'Esprit pour guérir les malades et chasser les démons. La proclamation par les signes est aussi en train de se produire. Elle doit se poursuivre et s'intensifier.

Nous avons besoin de ces deux manières d'agir. En effet, tous les malades et tous les invalides ne seront pas guéris par des gestes miraculeux, pas plus qu'au temps de Jésus. Et dans l'A.T., quand Dieu annonçait à son peuple : « C'est moi le Seigneur qui te guéris », c'était à propos de l'obéissance d'Israël aux lois divines dont beaucoup portaient sur la santé et la pureté (Ex 15,26). Nous avons besoin de ces accents : la Bonne Nouvelle que Jésus peut guérir les malades, et la Bonne Nouvelle qu'il existe de meilleurs moyens de vivre ensemble pour plaire à Dieu, de sorte que les gens ne tombent pas malades ou puissent être guéris par des techniques que l'on peut apprendre.

Mais nous ne devons pas prendre à la légère la nécessité d'annoncer la Bonne Nouvelle par la parole. Un regard plus attentif sur la croissance du Pentecôtisme et son impact sur les populations pauvres des villes comme des campagnes montrent qu'ils communiquent la

Parole du Salut mieux que beaucoup d'églises traditionnelles. Comme le N.T., ils insistent même davantage sur la parole prêchée que sur l'écrit. Ils sont une église de l'oralité, nécessaire pour ceux qui ne savent pas lire. Ils ont la musique adéquate. Soir après soir, ils prêchent et enseignent avec une grande joie la Bonne Nouvelle que le Christ est mort pour nos péchés. C'est le seul moyen de communiquer dans des sociétés pauvres où les maisons sont des taudis, où les gens ne savent pas lire ou bien n'ont rien à lire.

Bien que les mots « c'est écrit » définissent la Révélation même, ils constitueront toujours un frein à l'annonce de l'Evangile aux pauvres si les églises ne se mettent pas à leur portée et ne maîtrisent pas les techniques de communications appropriées aux cultures où on ne lit pas.

L'utilisation du film « Jésus » en est une illustration très forte. Chaque jour, un demi-million de personnes voient ce film diffusé en 130 langues ; on note des réactions remarquables dans les lieux où l'on s'y attendrait le moins. Beaucoup de spectateurs touchés seraient incapables de lire l'Evangile de Luc s'ils en avaient un. Mais voyant l'Evangile de Luc joué et parlé en film ou en vidéo, ils découvrent Jésus comme le Sauveur compatissant que nous avons évoqué : celui qui délivre les captifs, guérit les aveugles, les boiteux, les sourds et ceux qui ont le cœur brisé.

9. POUR CONCLURE !

« Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père », dit Jésus, et il parle des banquets qui s'y déroulent. Il nous dit que certains invités à la fête n'y participeront pas parce qu'ils se préoccupaient de leurs champs, de leur bétail et de leur famille. Mais d'autres y seront, d'entre les pauvres, les malades, les muets et les aveugles et ils répondront à l'invitation avec plus d'empressement que les blasés et les opulents (Lc 14,15-24). Le Père veut que sa maison soit pleine. Sortirons-nous sur les routes et les chemins de traverse pour l'aider ?

[1] *The State of the World's Chidren*, 1988 (O.U.P.), p. 40.

[2] *Ibid.* , p. 39.

[3] *Ibid.* , pp. 5,39.

[4] *Ibid.* , pp. 37,40.

[5] *Ibid.* , p. 1.

[6] *Ibid.* , International Bulletin of Missionary Research (IBMR), Oct. 1983, pp. 147s,151.

[7] *Ibid.*

[8] *The State of the World's Children*, 1989, p. 15.

[9] On peut citer entre autres, pour le monde francophone, Pain pour le prochain, le Service d'Entraide et de Liaison, la Cimade, le CCFD (NdT).

[10] *IBMR*, juillet 1988, pp. 119-129.

TABLEAU 1

Détachement des gens par rapport à l'Eglise 1900-1985

Tableau par pays tiré de la *Christian Encyclopedia*. On a addtionné les chiffres des catégories « Non religieux » et « Athées ».
Classé par ordre décroissant des pourcentages pour 1985 des « non-religieux » et « athées ». Ces chiffres font abstraction des personnes officiellement chrétiennes.

		1900		1985
Pays riches	*%*	*Millions*	*%*	*Millions*
Suède	1,1	0,06	28,7	2,5
Italie	0,2	0,06	16,2	0,1
France	0,3	0,12	15,6	8,6
Australie	1,0	0,04	14,9	2,2
Pays-Bas	1,5	0,08	12,1	1,7
Royaume-Uni	1,9	0,7	9,5	5,4
NouvelleZélande	0,6	0,005	8,0	0,26
Belgique	0,8	0,06	7,5	0,8
USA	1,3	1,5	6,9	15,3
Canada	0,2	0,01	6,8	1,5
Finlande	0,0	0,0	5,5	0,2
Luxembourg	0,0	0,0	4,9	0,0017
Portugal	0,0	0,0	4,6	0,4
RFA	0,3	0,009	4,6	2,9
Danemark	0,2	0,006	3,6	0,18
Espagne	0,0	0,0	2,9	0,88
Autriche	0,1	0,01	2,7	0,2
Islande	0,1	0,0	2,1	0,04
Suisse	0,2	0,01	1,9	0,12
Norvège	0,6	0,01	1,7	0,07
Malte	0,0	0,0	1,0	0,03
Irlande	0,0	0,0	0,4	0,01
Grèce	0,0	0,0	0,4	0,01
Total		**2,68**		**43,44**

Europe de l'Est et URSS	*%*	*Millions*	*%*	*Millions*
Albanie	0,1	0,001	74,1	2,1
URSS	0,2	0,25	51,2	158,3
RDA	0,3	0,03	25,3	4,4
Bulgarie	0,1	0,004	24,8	2,2
Tchécoslovaquie	0,4	0,04	20,3	3,1
Yousgoslavie	0,1	0,008	16,7	3,7
Hongrie	0,5	0,03	15,9	1,7
Roumanie	0,3	0,03	15,9	1,5
Pologne	0,1	0,025	9,5	3,4
Total		**0,42**		**182,40**
Total des 2 tableaux		**3,1**		**225,84**

TABLEAU 2

Les 10 pays qui ont le plus grand nombre de « pauvres absolus »

Pays	Millions
Chine	?
Inde	380,50
Bengladesh	89,50
Indonésie	67,40
Pakistan	65,20
Mexique	35,90
Nigéria	31,60
Brésil	28,70
Philippines	21,90

TABLEAU 3

Les 11 pays qui ont un PNB par habitant de moins de 150 dollars

Pays	Pourcentage
Bengladesh	86
Burkina Faso	75
Burundi	75
Haïti	72
Papouasie-Guinée	67
Soudan	65
Bénin	65
Pakistan	64
Ouganda	64
Ethiopie	63
Afghanistan	63

TABLEAU 4

Les 6 pays qui ont un PNB par habitant de 150 dollars

Pays	PNB par habitant
Tchad	80
Laos	80
Ethiopie	120
Népal	150
Burkina Faso	150
Bhoutan	150

TABLEAU 5

Les 9 pays où 20 % de la population a moins de 2,5 % du revenu

Pays	Pourcentage du revenu perçu par les 20% les plus pauvres
Botswana	1,60
Brésil	2,00
Irak	2,00

Philippines	2,00
Jamaïque	2,00
Pérou	2,00
Panama	2,10
Kenya	2,30
Tanzanie	2,30

TABLEAU 6

Les pays où le taux de mortalité infantile parmi les enfants de moins de 5 ans est le plus élevé.

1- Afghanistan
2- Mali
3- Mozambique
4- Angola
5- Sierra Leone
6- Malawi
7- Ethiopie

Chiffres tirés de The State of World's Children 1989 complétés par The 1988 World Population Data Sheet.

TABLEAU 7

Les 10 pays les plus peuplés et où il y a le moins de chrétiens.

(Chiffres concernant les non chrétiens)

Pays	Population totale	%	Nombre en millions
Chine	1087,0	95	1032
Inde	816,8	97	792
URSS	286,0	67	191
Indonésie	177,4	89	157
Japon	122,7	98	120
Bengladesh	109,5	89,6	109
Pakistan	107,5	98,4	105
Vietnam	65,2	92,5	60
Nigéria	111,9	51	57
Thaïlande	54,7	99	54

Chiffres tirés de « Operation World » (Opération Monde). On a soustrait le pourcentage de chrétiens de 100 %.

Hokhma n° 46-47, pp 162-173.

JUSQU'À CE QU'IL VIENNE

Message final, le 20 juillet 1989

Par Leighton FORD

Il y a une histoire très populaire en Amérique, intitulée « le champ du rêve ». Elle relate la vie d'un jeune fermier et de sa famille, qui traversent une période difficile. Un soir, alors que le jeune fermier marche dans son champ de maïs, il entend une voix disant : « Si tu le construis, il viendra. » Il regarde autour de lui, mais il n'y a personne. La voix se fait entendre à nouveau : « Si tu le construis, il viendra. » Toujours pas d'idée de ce que cela signifie. C'est alors qu'une explication lui vient à l'esprit. Le père du jeune fermier était décédé quelques années auparavant. Le père et le fils ne vivaient pas en bonne harmonie, parce que le père, vieilli prématurément, était très aigri : ancien athlète, il avait vu une de ses idoles sportives accusée d'un scandale et exclue de la compétition.

Maintenant le jeune fermier est convaincu que la voix qui lui parle lui ordonne de bâtir un terrain de sport à côté de ses champs de maïs, afin que l'ex-grand athlète et son père puissent venir s'y entraîner. Sa famille et ses amis le prennent pour un fou. Mais il persévère et construit un grand stade. Il n'y a que sa petite fille, agée de quatre ans, pour croire avec lui que quelque chose va se passer.

Une nuit, au milieu du champ, apparaît le grand athlète. Il pratique à nouveau son sport ; mais seuls le fermier et sa fille peuvent le voir.

Une nuit enfin, une forme apparaît d'entre les plants de maïs. Il reconnaît son père, jeune et fort à nouveau, mais sans plus d'amertume. Ils marchent et jouent ensemble. Le fils jette alors un regard circulaire et demande : « Est-ce le ciel ? » La réponse vient aussitôt : « Non, c'est l'Iowa. Mais le ciel est le lieu où les rêves deviennent réalité. »

Cette histoire est une merveilleuse fiction. Mais nous savons pertinemment qu'en Christ, le Ciel est beaucoup plus qu'un rêve. C'est même une réalité qui a déjà commencé. Le jeune fermier dont il est question a entendu une voix disant : « Si tu le construis, il viendra. » Transposons ; Dieu nous dit dans un rêve :

« S'il vient, construiras-tu ? »

DIEU NOUS A DONNÉ UN RÊVE

Ce rêve, c'est son Royaume. Dieu l'a mis dans le cœur des grands prophètes. Ils ont rêvé d'un jour où le cœur des pères se tournerait vers leurs enfants. Ils ont rêvé d'un jour où il n'y aurait plus de guerre. Ils ont rêvé d'un temps où chaque famille serait dans sa propre demeure et jouirait du fruit de son travail. Ils ont rêvé d'une époque où les épées seraient changées en socs. Ils ont rêvé d'un moment où il y aurait de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où règneraient la paix et la justice. C'est le rêve que Dieu a mis dans nos cœurs !

Jésus vient et dit : « Le rêve de Dieu est pour maintenant : Le Royaume de Dieu est proche. » Il dit que le Royaume de Dieu est ici : « Votre Royaume est venu sur la terre. »

Le rêve de Dieu – le Royaume des Cieux – n'est pas qu'au ciel. Il est aussi ici-bas. C'est le ciel qui investit la terre. Il est venu en puissance, lorsque Jésus-Christ, le Fils de Dieu, a appelé son peuple à la repentance, lorsqu'il est mort et ressuscité, lorsqu'il a répandu son Esprit en ordonnant à son peuple d'annoncer ce rêve jusqu'à ce qu'il revienne ! « L'Evangile du Royaume, dit-il, sera proclamé à toutes les nations, après quoi viendra la fin. »

UN CARREFOUR POUR LE CHRIST

Beaucoup se sont demandés : « Que nous réserve l'avenir ? Quelles sont les perspectives pour le mouvement de Lausanne ? Y aura-t-il un autre congrès ? Quelles suites donner au mouvement ? »

Il y aura bien sûr une continuité dans la stratégie comme dans les idées. Mais nous ne savons pas si un autre congrès doit avoir lieu. Toutefois comme l'a déclaré Tom Houston, « Vous et moi incarnons l'esprit de Lausanne. » Lausanne est là pour permettre et faciliter l'action. Si vous et moi, nos églises, nos ministères, nos comités nationaux, les réseaux de communications représentés ici ne partagent pas la vision et l'œuvre d'évangélisation du monde, rien ne se réalisera.

Ici aussi, à Manille, Dieu nous a donné « un champ du rêve ». Lausanne II a été un carrefour pour le Christ, où nous avons entendu le Seigneur et contemplé à nouveau son rêve.

Dieu nous appelle, vous et moi, à devenir les visionnaires de la Parousie. Jésus nous a appris que le rêve de Dieu venait de commencer, mais qu'il ne s'accomplirait qu'à son retour. Il a promis que l'Evangile du Royaume serait proclamé à toutes les nations, après quoi viendrait la fin. En tant que « rêveurs de Dieu », que devons-nous faire en attendant ce retour ?

LES VISIONNAIRES DE DIEU SONT CEUX QUI PRENNENT DES RISQUES

Dieu nous a laissé, à nous son peuple, le plus grand projet du monde, et il demande si oui ou non nous avons la foi pour nous risquer dans cette entreprise.

Souvenons-nous de la parabole des talents, cette histoire d'un propriétaire qui part pour un long voyage et laisse à chacun de ses serviteurs des talents à investir. L'un reçoit 5 talents, l'autre 2, un autre 1. Un talent devait valoir 6000 deniers, soit 6000 fois le salaire journalier d'un ouvrier agricole.

Deux serviteurs investissent si bien qu'ils doublent leur mise. Mais le dernier serviteur, effrayé – effrayé d'avoir à risquer – cache son talent. Longtemps après, le maître revient et demande des comptes. Les deux serviteurs qui ont pris des risques sont récompensés. Celui qui avait enterré son talent en est dépouillé.

Dieu est comme le maître. Il nous a fait la confiance de nous prendre comme serviteurs ici-bas. Même si nous n'en avons pas fait grand cas dans ce congrès, Dieu attend de nous que prenions soin de notre belle planète et non que nous gaspillions ses ressources. C'est là le mandat qui nous est confié, et comme disciples, la pollution du patrimoine forestier par les pluies acides, entre autres blessures infligées à notre monde, devrait nous mobiliser.

Dieu nous a aussi chargés de l'évangélisation du monde, vaste tâche. Il a laissé à chacun de nous un don à utiliser, puis est parti et nous a laissés. Il aurait pu se servir des anges ou d'un télécopieur céleste ! Mais si c'est à nous qu'il a confié la tâche, c'est parce qu'il veut que nous croissions dans la mesure même où nous prenons des risques.

Et comme le maître de la parabole, Jésus revient. Nous aurons à lui rendre des comptes. « Car il nous faudra tous paraître à découvert devant le tribunal du Christ, afin que chacun recueille le prix de ce

qu'il aura fait durant sa vie corporelle, soit en bien, soit en mal. » (II Co 5,10) .

S'il vient, prendras-tu le risque ?

Auquel des serviteurs pouvons-nous nous identifier ? A celui qui porte du fruit, entreprenant et fidèle ? Ou à l'improductif, au paresseux, au timoré ? Notre réponse dépendra probablement de la façon dont nous nous représentons le Seigneur : ou bien comme celui qui nous fait confiance, ou quelqu'un de dur dont nous avons tout à redouter.

D'un congrès comme le nôtre, nous pourrions facilement repartir accablés et culpabilisés. Il y a tant de besoins. Il y a tellement d'hommes à atteindre. Un milliard de minutes se sont écoulées depuis la naissance de Jésus, et un milliard et demi d'enfants naîtront dans les dix prochaines années. Nous partons tous avec le sentiment de ne pas en avoir assez fait, de ne pas avoir assez donné, de ne pas nous être suffisamment sacrifiés.

J'ai été très reconnaissant à Michael Cassidy de nous avoir rapporté cette parole du Seigneur alors qu'il s'apprêtait à tout lâcher en Afrique du Sud. « Michael, je n'ai jamais eu que des instruments comme toi pour accomplir mon œuvre. »

Que Dieu soit loué, ce soir, de nous avoir fait confiance. « Qu'on nous considère donc comme des serviteurs du Christ, et des intendants des mystères de Dieu » (I Co 4,1). « Mais ce trésor, nous le portons dans des vases d'argile, pour que cette incomparable puissance soit de Dieu et non de nous » (II Co 4,7). Nous sommes de vulgaires vases d'argile, mais c'est à nous que Dieu a confié ce trésor.

La question se pose donc : s'il nous a fait confiance, s'il nous a confié cette mission, s'il revient bientôt, prendrons-nous le risque ?

Trois mots sont revenus comme un leitmotiv tout au long du congrès : urgence, sacrifice, unité. A plusieurs reprises, nous avons entendu que l'évangélisation du monde – par exemple des pauvres, des jeunes, des ensembles urbains, des sécularisés, des handicapés, et de tout ceux que l'évangile n'a jamais atteints – n'aura lieu que si l'on satisfait cette triple exigence de priorité, de sacrifice et d'unité.

Voila qui suppose que l'on croie sans garanties ! Et c'est la raison pour laquelle Dieu nous a choisis !

L'urgence me pousse à reconnaître que mon temps ne m'appartient pas. « Tu comptes sur le temps dont je dispose. Quand tu m'appelleras, j'agirai. »

Le sacrifice m'appelle à confesser que ma vie n'est pas mienne. « Tu me l'a confiée, je te l'offre en retour. »

L'unité me fait dire : « Seigneur, ce que j'ai n'est pas à moi. Je n'ai rien que tu ne m'aies donné et je veux courir le risque de partager mes biens quels qu'ils soient : idées, dons, argent – pour l'intérêt de cette grande tâche. »

Comment percevons-nous le Seigneur, à qui nous aurons à rendre compte lorsqu'il reviendra ? Celui qui nous a fait confiance, à l'instar des serviteurs fidèles et entreprenants ? Ou l'homme dur et redoutable, comme le serviteur improductif ?

[…] Célébrons cette réalité, frères et sœurs : notre Dieu souverain nous a fait cadeau de son Evangile pour sa gloire et pour notre joie. Dans cette certitude, nous pouvons dire : « Puisqu'il revient, je vais prendre des risques. »

Pour certains d'entre nous, risquer peut vouloir dire exposer sa vie, comme Epaphrodite à propos duquel Paul écrivait : « Réservez-lui donc dans le Seigneur, un accueil vraiment joyeux, et ayez de l'estime pour des hommes tels que lui, puisque pour l'œuvre du Christ il a failli mourir » (Ph 2, 29s) .

Mais il est d'autres risques. Celui de changer de façon de raisonner. J'aime les mots d'ordre scandés au cours des rassemblements. Mais on n'évangélise pas le monde à coups de slogans. En tant qu'évangélistes, nous sommes tous d'accord sur la nécessité de prier, de lire la Bible et de persévérer dans la sanctification. Mais je prétends que nous sommes aussi convaincus de la nécessité de penser. De bien des manières, ce congrès nous a invités à revoir nos méthodes. La foi chrétienne est la seule qui ne soit pas liée à une culture particulière. Que Dieu nous aide à réfléchir sur ce que nous avons entendu, et nous montre les défis à relever, les changements à accepter.

Un autre risque à prendre consiste à déléguer au lieu d'en faire plus soi-même. Les responsables que nous sommes ont tendance à jouer les bêtes de travail. Nous dirigeons au lieu d'instruire. Ceux qui parmi nous ont de l'expérience en tant que responsables devraient chercher comment repérer, former et faire confiance à plus de jeunes. Un proverbe indien dit que rien ne pousse à l'ombre d'un banyan. Il arrive que de jeunes responsables ne puissent acquérir de l'expérience, étouffés qu'ils sont par leurs aînés. Acceptons-nous cette mise au défi de déléguer ? Oser donner à plus de jeunes la responsabilité de certaines tâches, voire parfois celle de décider en dernier ressort ?

Nous pouvons aussi prendre le risque de compter parmi nos amis, les membres de notre communauté ou nos collègues, ceux qui unis avec nous par l'Evangile, ont une personnalité, un tempérament, des

méthodes différentes. Je crois que le mouvement de Lausanne doit prendre le risque de faire tache d'huile – en restant bien sûr soumis au Christ, à l'Evangile, à la Parole de Dieu, et à son alliance – mais toujours dans un sens inclusif. Personne n'a le droit d'exiger sa place dans le mouvement de Lausanne, puisqu'il ne constitue pas une organisation mais un mouvement de personnes engagées dans la Nouvelle Alliance. Etre engagé, c'est lui appartenir. Mais notre mouvement ne saurait avoir le droit d'exclure quiconque ayant la vision de l'évangélisation du monde, dans l'esprit de la déclaration de Lausanne. Elargissons donc le cercle autant que nous le pouvons et n'éteignons pas l'Esprit.

Pour certains d'entre nous, le risque, ce sera simplement s'impliquer personnellement dans le témoignage, par le contact avec ceux qui vivent en-deçà de la foi, et de leur parler du Christ. Aimons-nous évangéliser ou parler de l'évangélisation ? Quand vous et moi avons-nous pour la dernière foi présenté le Christ dans des conditions « risquées » ?

Dieu peut donc appeler chacun d'entrer nous à prendre un risque particulier. Mais notre premier travail de responsables, au retour du congrès, sera moins d'informer que de montrer de nouveaux champs à défricher, pour pousser les autres à se poser des questions qui ne leur viendront pas spontanément à l'esprit.

Jésus conclut la parabole des talents par une devinette : « A tout homme qui a, il sera donné et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré » (Mt 25,29). Cela flaire l'injustice, voire le mystère. Comment peut-on retirer quelque chose à quelqu'un qui ne possède rien ? En fait, Jésus place dans une devinette une loi de la vie : si nous avons une occasion, mais pas la foi qui prend le risque d'en tirer parti, nous perdons l'occasion elle-même.

UNE ÉGLISE QUI N'ÉVANGÉLISE PAS EST UNE ÉGLISE QUI MEURT

Les dix prochaines années pourraient bien être la plus grande occasion de mener à bien l'évangélisation du monde. Au moment où se clôt Lausanne II, nous voici placés par Dieu à un carrefour pour le Christ.

La question demeure : prendrons-nous le risque, en tant que responsables, de saisir l'occasion ? Ou retournerons-nous vers le train-train habituel en enfouissant notre talent ?

[...] George Otis nous rappelait ce que dire « non » pourrait coûter, et que Dieu nous jugerait non seulement sur nos actes, mais aussi sur ce ce que nous aurions pu faire. Le sacrifice c'est dire : « ma vie ne m'appartient pas — ma vie, c'est risquer. » Quelqu'un a dit qu'il n'y pas d'oreiller de paresse sur la croix. Il en va de même pour l'évangélisation du monde.

Je ne pourrai oublier l'image de ce jeune chinois qui faisait face aux blindés sur la place Tien An Men et les empêchait d'avancer. Durant de longues minutes, il s'est tenu là, exposant sa vie. Je me suis demandé si j'aurais le courage d'exposer ainsi ma vie pour le Christ, comme Epaphrodite.

Peut-être le risque qu'il nous sera demandé de prendre sera-t-il très simple : laisser le Christ transparaître dans sa Parole et dans nos vies. Oser laisser le Christ se tenir au carrefour des idées, pour que le monde le voit et l'entende.

Martin Alphonse nous a dit qu'au cours des tables rondes interreligieuses en Inde, les Musulmans, les Hindous et les Bouddhistes ne sont pas confrontés au Christianisme mais au Christ. Et comme l'indiquait Stanley Jones, lorsque la foi chrétienne est définie dans la personne de Jésus, le Christ contrôle moralement et spirituellement la situation d'un bout à l'autre de la rencontre. Risquons donc de proclamer le Christ de façon que son unicité, sa pertinence, son attrait représentent la seule espérance des hommes.

Notre coopération avec lui peut se résumer ainsi : « Seigneur, mes ressources ne m'appartiennent pas. Je suis prêt à oser partager ces biens – quelles que soient les idées, les dons, les moyens en argent et en personne que Dieu m'a accordés – pour l'accomplissement du grand œuvre missionnaire. »

LES VISIONNAIRES DE DIEU SONT CEUX QUI PERSISTENT

Voici une deuxième question : « Puisqu'il vient, continueras-tu ? »

L'une des caractéristiques des visionnaires de la Parousie est leur ténacité. Pendant ces dix derniers jours, nous avons entendu le récit d'occasions fantastiques, mais aussi de terribles oppositions. Comment oublier Lucien Accad témoignant des bombes au Liban, ou Joseph Bonderanko, notre frère de Chine, à propos des emprisonnements, ou Joni Eareckson-Tada dans son ministère auprès des handicapés ?

J'ignorais jusqu'alors que les aveugles et les sourds constitueraient ensemble la nation numériquement la plus importante du monde.

Ainsi beaucoup d'entre nous vont retrouver de grandes difficultés.

Le rêve de Dieu nous appelle à proclamer le Christ avec une foi qui regarde en avant, dans l'espérance. Comme Moïse qui a affronté l'ire du Pharaon parce qu'il avait vu l'Invisible. Comme Jésus qui, à cause de la joie promise, a méprisé les souffrances de la croix et supporté la honte.

Jésus appelle à espérer envers et contre tout par une histoire – une autre parabole de son retour –, celle de l'ivraie et du bon grain (Mt 13, 24ss). Dieu est ici un paysan qui sème du bon grain dans son champ : il a un plan pour le Salut du monde. Jésus est le semeur ; il nous invite à participer aux semailles, en proclamant sa Parole. Les bonnes semences, ce sont « les sujets du Royaume », les enfants justes qui appartiennent au Père et resplendiront comme le soleil. Le dessein de Dieu est de créer un peuple à sa ressemblance. L'évangélisation n'est pas à proprement parler un programme, un plan ou une stratégie. C'est le Père qui, par l'Esprit, engendre son peuple à l'image du Fils. Peter Kuzmic l'a rappelé, l'évangélisation est une manière de vivre plus qu'une tâche, un appel à être plutôt qu'à faire. Mais la parabole nous enseigne qu'à côté des rêves, il y a des complots. Le diable veut contrecarrer le rêve de Dieu. C'est lui, l'ennemi qui sème l'ivraie dans le champ. Il a une haine passionnée de ce que Dieu veut faire. Comme l'écrit Screwtape, le démon expérimenté imaginé par C.S. Lewis dans *Tactique du Diable*, à l'apprenti-démon Wormwood : « Dieu veut vraiment remplir l'univers de sales petites répliques de lui-même. » Or, le Diable veut des gens à sa ressemblance – remplis de querelles et de rivalités, de convoitise pour l'argent, le sexe et le pouvoir, « ceux qui commettent l'iniquité » (Mt 13,41).

Ainsi Jésus nous montre un conflit qui se joue dans ce monde : le plan de Dieu affronte les machinations du Diable. Pour chaque acte de Dieu, il y a une réaction de Satan. Le « Fils de la perdition » décrit en II Th 2 s'élève lui-même contre le projet de Dieu.

Jésus enseigne que le rêve de Dieu se réalise en deux étapes. Il y a d'abord un temps de semailles, de croissance et de conflits. Pendant tout ce temps, les serviteurs ne doivent pas arracher l'ivraie, car ils risqueraient de déraciner le blé. Mais il leur dit aussi que le temps de la moisson viendra à la fin du monde. Alors le blé sera récolté et l'ivraie détruite. Vous et moi, nous évangélisons dans ces temps où nous attendons la moisson. En tant que « visionnaires de la Parousie » , nous sommes appelés à vivre dans l'espérance. Vous découragez-vous

devant le spectacle qu'offre le monde ? l'Eglise ? Le combat en vous-même entre la chair et l'Esprit ?

Souvenez-vous alors de ce que dit le maître de la moisson : « Je veux que vous sachiez que je suis à l'œuvre. Vous ne le voyez pas toujours. Mais je sais ce que je fais. J'ai semé du bon grain , porté le premier fruit. Un jour viendra subitement la moisson et nous rentrerons le blé. Jusque là, je vous veux courageux et persévérants. »

Supporter dans l'espérance ne signifie pas être passif. Saint-Augustin disait que l'espérance avait deux filles : la colère parce que les choses sont ce qu'elles sont et le courage de les transformer. Le retour du Christ n'est pas l'alibi de l'indifférence – que ce soit pour l'évangélisation ou pour la justice sociale – mais l'aiguillon de l'obéissance.

Sam Escobar enseignait dans une classe au Pérou. Un jour, il écrit au tableau noir ces paroles de Jésus : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous. » Il demande alors ce que cette phrase veut dire. Silence. Puis une vieille femme, couverte d'un châle noir, prend la parole, et dit lentement et fermement « cela veut dire qu'il y aura toujours des exploiteurs inhumains en ce monde – jusqu'à ce que Jésus revienne. » A la grande surprise d'Escobar, des « Alleluia » et des « Amen » viennent saluer cette déclaration.

Nombreux sont ceux qui disent « à cause du péché, nous ne pourrons vaincre la pauvreté. Le mieux que nous puissions faire, c'est évangéliser les âmes qui se perdent. » Mais pour cette vieille péruvienne, le retour du Christ est un appel non à refaire le monde, mais à lui obéir jusqu'à ce qu'il vienne.

Ainsi en est-il de notre tâche d'évangélistes. Nous n'espérons pas convertir le monde. Notre espérance, c'est la venue du Seigneur, et notre vocation, proclamer le Christ et faire des disciples jusqu'à son retour.

« Mes frères bien-aimés, écrit Paul, soyez fermes, inébranlables, faites sans cesse des progrès dans l'œuvre du Seigneur ; sachant que votre peine n'est pas vaine dans le Seigneur (I Co 15,58) » Cela parce qu'en un instant le Seigneur reviendra et que nous serons tous transformés ; nous savons donc que nos efforts ne sont pas vains.

C'est pourquoi Paul peut écrire aux Philippiens : « ... nous attendons comme Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ... tenez donc fermes de cette façon dans le Seigneur » (Ph 3, 20-4,1) .

Vous souvenez-vous de l'enseignement de John Stott sur Rm 5, l'espérance de la Gloire dans la souffrance ? « Jésus-Christ revient dans la gloire du Père et la terre entière sera inondée de sa présence. Aussi

pouvons-nous affronter le mal et même endurer la souffrance avec mépris ! Son amour ne abandonnera jamais. »

Merci, Ken Medema, pour le chant que Dieu vous a inspiré l'autre nuit après le témoignage de notre frère de Chine, condamné à pelleter dans une fosse d'aisance :

« Voici que tombent les bombes et que pleuvent les obus,
« Et voici venir les égouts, directement de l'enfer,
« Mais tenez-vous dans le jardin comme des intrus,
« Car avec amour nous affronterons cette guerre. (*traduction libre*)

Et s'il vient, persisteras-tu ? Voilà une injonction à proclamer le Christ jusqu'à ce qu'il vienne — avec une espérance qui traverse les souffrances.

LES VISIONNAIRES DE DIEU SONT ARDENTS

Et voici la troisième question : « S'il revient, auras-tu toujours la flamme ? »

Dans une autre histoire, Jésus compare sa venue à une noce. Vous la rappelez-vous ? L' époux est en retard. Dix vierges doivent se tenir prêtes à illuminer leurs pas de danse ou éclairer le chemin des noces avec leurs lampes à huile. L'époux tarde et les jeunes femmes s'endorment. Quand à minuit le cri retentit : « Voici l'époux, sortez à sa rencontre ! », cinq d'entre elles seulement ont assez d'huile pour tenir leur lampe allumée. Les cinq autres doivent aller en chercher. Et quand elles reviennent, il est trop tard.

C'est la parabole du plus grand rendez-vous de la vie. « Venez à la rencontre de l'époux » . Il vient pour donner plénitude à nos vies. Jamais on n'éprouve autant le sentiment de solitude que lorsque ce que l'on croyait propre à remplir notre vie nous abandonne. Même la modernité nous offre ces « rebondissements culturels » dont parlait Os Guinness, le vide laissé par le monde sécularisé, et ces gens que Dieu prépare à rencontrer Jésus-Christ.

Jésus vient aussi accomplir l'Histoire. Celle-ci ne s'achèvera pas dans le rêve capitaliste ni dans l'utopie communiste. Pas davantage dans un champignon atomique ou dans le gémissement d'un bébé à l'agonie. Elle prendra fin par le cri : « Voici l'époux ! », car Jésus est l'Oméga de l'Histoire. En dépit des troubles et de la guerre, des famines, des bouleversements sociaux, l'Evangile sera prêché à toutes les nations ; alors viendra la fin. « En effet, comme l'éclair part du

Levant et brille jusqu'au Couchant, ainsi en sera-t-il de l 'avènement du Fils de l' Homme » (Mt 24,27) .

Mais cette parabole raconte aussi ce qu'il y a de plus tragique dans la vie : un rendez-vous manqué, une porte close, ces mots définitifs : « Je ne vous connais pas. » D'un côté, le tableau du Ciel : « Etre avec le Seigneur pour toujours » (I Th 4,17). De l'autre, la représentation terrible de ce que l'enfer a de plus infernal : « la ruine éternelle, loin de la face du Seigneur » (II Th 1,9). Puissions-nous avoir au cœur, lorsque nous annonçons le Christ, autant l'espérance glorieuse du Ciel que cette terrible réalité de l'enfer.

Nous trouvons enfin dans la parabole le récit du plus grand défi de l'existence – tenir la lampe allumée, celle de la foi et de l'amour. Les visionnaires du jour du Seigneur savent attendre et veiller jusqu'à ce que l'époux vienne. Ils savent tenir allumée, tout au long de la longue nuit, cette lampe de la foi et de l'amour.

Rolf Scheffbuch, mon ami du comité de Lausanne, visitait des missionnaires au Nigéria pendant la guerre du Biafra. Une nuit, alors qu'ils survolaient Kano, ils s'aperçurent que du fait des hostilités les balises de la piste d'atterrissage n'étaient pas allumées en permanence mais par intermittence. Juste assez pour permettre au pilote d'entrevoir la piste. jamais, disait Rolf, un atterrissage ne fut plus rapide !

Après avoir raconté cette histoire au comité, Rolf ajouta : « Frères et sœurs, nous sommes dans un monde en guerre. Nous ne voyons pas la lumière du Royaume briller de tout son éclat, mais nous en recevons des signaux intermittents. Ils nous incitent à nous hâter à la besogne. »

Les dépositaires du rêve de Dieu doivent être ces hommes, ces églises, ces ouvriers qui brillent comme les balises d'une piste, signes de son Royaume et de sa venue. « Restez en tenue de travail et gardez vos lampes allumées » (Lc 12,35). Y a-t-il un feu dans nos cœurs, dans nos têtes et sur nos lèvres, au moment où nous allons nous séparer ? Peut-être n'en avons-nous pas l'impression,avec la fatigue de ces dix derniers jours. Lorsque nous serons rentrés chez nous, nos lampes brilleront parfois fort, parfois faiblement. Mais par la grâce de Dieu, elles ne cesseront pas de briller.

Cette lampe qui luit est la lampe de l'amour. C'est l'amour pour Jésus-Christ qui constitue le véritablemotif de l'évangélisation. « L'amour du Christ nous étreint, écrit le grand apôtre, à cette pensée qu'un seul est mort pour tous et donc que tous sont morts » (II Co 5,14). Qu'est-ce qui tient allumée la lampe de l'évangélisation du monde ? Pas seulement les besoins de celui-ci, ni l'urgence de la tâche. Au cœur

de ce qui nous motive, il y a ce zèle brûlant pour le nom du Christ, et la reconnaissance qui jaillit de son amour pour nous.

Dans tout ce qui s'est dit à ce congrès, je retiendrai en particulier le témoignage de Lucien Accad au cœur de Beyrouth : « Le christianisme n'est pas un ensemble d'activités, ni un programme. C'est une communion de plus en plus étroite du croyant avec son Seigneur et avec les autres croyants. »

Que Dieu nous soit en aide. Qu'il maintienne bien vivant notre amour de l'époux et notre désir de son retour ! Qu'il nous accorde de vivre selon I Jn 3,1-3 : « Voyez de quel grand amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ; et que nous le sommes ! Nous savons que lorsqu'il paraîtra, nous lui serons semblables, puisque nous le verrons tel qu'il est. Et quiconque fonde sur lui une telle espérance se rend pur comme lui, Jésus, est pur. »

S'IL VIENT… CONSTRUIRAS-TU ?

Nous avons commencé par l'histoire du jeune fermier qui entend une voix lui murmurer : « Si tu le construis, il viendra » . Le projet divin d'évangélisation du monde nous pose ce soir la question : « S'il vient, prendras-tu le risque ? Oseras-tu annoncer le Christ jusqu'à ce qu'il vienne, au risque de la foi ? Persisteras-tu ? Annonceras-tu le Christ jusqu'à son retour avec l'espérance qui supporte tout ? Seras-tu ardent pour lui ?

Puisse le Seigneur, par sa Grâce et sa puissance, nous rendre capables, vous et moi, de prendre des risques, de persévérer, d'avoir du zèle à proclamer le Christ jusqu'à ce qu'il vienne.

Sommaire

RENSEIGNEMENTS

Tarif 1991

La revue Hokhma publie trois numéros par an. On peut se procurer ces numéros en souscrivant un abonnement annuel ou bien en achetant les numéros séparément.

ABONNEMENT	Suisse	France	Belgique
étudiants	25 FS.	70 FF.	460 FB.
normal	31	90	550
soutien, à partir de :	100	300	1300

PRIX DU NUMÉRO : (excepté 46-47)			
étudiants	9 FS.	25 FF.	180 FB.
normal	11	35	230
N° 46-47	15	55	360

Pour tout réglement, veuillez indiquer précisément l'objet de la commande.

Les demandes d'abonnement, le courrier et les paiements doivent être adressés aux pays respectifs des lecteurs :

SUISSE :

REVUE THEOLOGIQUE HOKHMA
Mme Claudine Gentizon
Isabelle de Montolieu 107
CH-1010 LAUSANNE
CCP 10-24712-6 Hokhma

Le N° 46-47 est disponible à la Librairie Robert Estienne, route des Acacias 5, CH-1227 Acacias Genève

BELGIQUE :

J.-J. Hugé – Hokhma
107, rue de la Garenne
B- 7658 WIERS
C.G.E.R. 001 1324462 03

FRANCE ET AUTRES PAYS :

HOKHMA
Effigie Communication
BP 62 F-78250 MEULAN
Nouveau CCP en cours ;
Chèques à l'ordre de : *Hokhma*

Pour des conditions particulières, veuillez vous adresser à l'adresse française. La revue *Hokhma* n'est pas subventionnée. Merci de contribuer, par un paiement régulier, à sa parution et à sa diffusion.

ISSN 0379 - 7465

HOKHMA
un esprit, une équipe

La revue Hokhma vit de rencontres d'étudiants et de théologiens de différentes facultés et églises protestantes. Elle cherche à stimuler le partage de l'espérance chrétienne entre croyants d'horizons divers, en favorisant la réflexion et la prière communes. Dans ce cheminement, l'équipe Hokhma souhaite contribuer à un renouveau de la foi, autant par le moyen de la revue que par diverses rencontres et publications.

Partage

Hokhma place au cœur de sa démarche l'écoute et l'obéissance au Dieu vivant, Père, Fils et Saint-Esprit qui se fait connaître aux hommes par les Ecritures. Etre fidèle à sa Révélation comprend une double exigence : penser la foi dans la crainte du Seigneur et ancrer ses efforts dans la communion de l'Eglise.

Fidélité

L'étude des Ecritures implique une attitude à la fois positive et critique à l'égard des méthodes d'approche de la Bible. Par ce discernement, Hokhma désire être un lieu où la recherche se met au service de la meilleure compréhension possible du texte. Dans la prise au sérieux de toute l'Ecriture et l'ouverture aux interrogations du monde contemporain, Hokhma s'efforce de lire et d'interpréter les Ecritures à l'écoute de l'Esprit Saint.

Recherc

Hokhma, trois fois par an essaiera de mériter son nom :

« Etre scie
dans la cra
du seul sag